This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Zah. III B. 14, 15

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE D***, AVANT SA RETRAITE,

CONTENANT

DIVERSES AVANTURES qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

Redigés par M. DE SAINT-EVREMOND.

TOME PREMIER.

M. DCC. XL.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LES Avantures qui ſont racontées dans ces Mémoires, ſont arrivées depuis l'année 1625. Il ſera aiſé en les liſant, de voir que l'Auteur s'eſt propoſé de ne point faire connoître ceux dont il parle, mais il avoit ſouvent manqué à cette précaution; & celui qui a travaillé à les rédiger, s'eſt vû obligé de changer plus d'une fois la qualité des perſonnes & la datte des événemens, pour les rendre abſolument méconnoiſſables, quand la réputation du prochain pouvoit y être intéreſſée; en ſorte qu'on n'y trouvera rien de cette nature qui puiſſe déſigner quelqu'un. Ce n'eſt que dans les choſes qui pourroient donner lieu à la médiſance, qu'on a employé ces déguiſemens: car dans tout le reſte, la vérité y eſt exacte, & on trouvera par-tout pluſieurs circonſtances très-curieuſes des faits les plus connus de l'Hiſtoire de ce temps.

On voudroit pouvoir ſatisfaire la curioſité de ceux qui demanderont quel eſt celui dont on donne ici les Mémoires; mais c'eſt ce qu'on ne ſait point. Ils ont été ap-

Digitized by Google

portés d'Angleterre par un homme à qui on a fait un mystére du nom de l'Auteur, & il n'est pas surprenant qu'il ait eu, pour se cacher lui-même, la précaution qu'il a eûe pour ne nommer personne. *Au reste*, quoiqu'il semble n'avoir entrepris ces Mémoires que pour y dépeindre les *dangers* & les écueils de la Galanterie, on verra que s'il donne quelquefois l'idée de *la* mauvaise conduite des femmes coquettes, il rend aux autres la justice, & leur donne tous les éloges qu'elles méritent ; & ce n'est pas seulement à l'égard du commerce des femmes que l'on trouvera des instructions, c'est aussi sur tout ce qui regarde la conduite & les occupations d'un homme engagé dans le grand monde.

Digitized by Google

SOMMAIRES

DU TOME PREMIER

DES MEMOIRES

DE M. LE COMTE D***

Avant sa Retraite.

Rédigés par M. de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

*MOtif qui engagea le Comte de *** à écrire sa vie. 2. Sa naissance 3. Est mis dans une petite Ville de Province avec son second frere, pour y faire ses études, 3. & 4. On lui donne la qualité de Chevalier, 4. Son caractére,* ibid. *Le progrès qu'il fait dans ses études lui attire la haine de son frere, 4. & 5. A quatorze ans il devient amoureux d'une Comédienne qui faisoit le rolle de Chiméne dans la Tragi-*

Digitized by Google

Comédie du Cid, 5. *Raisons pour lesquelles il s'en détache*, 6. *Il va voir une de ses parentes qui étoit Abbesse dans un Couvent*, 7. *Devient amoureux d'une Pensionnaire de ce même Couvent*, ibid. *Lui déclare la passion qu'il a pour elle, & comment*, ibid. *Réponse qu'elle lui fait*, ibid. *Ils s'aiment réciproquement pendant un mois*, 8. *Ils se brouillent & pourquoi*, 9. & suiv.

Le Comte devient amoureux de la femme du Lieutenant general de la Ville où il demeuroit, 11. *Se compare à Alexandre & à Orondate, Heros de Romans, & sa Maîtresse à Cassandre & à Statira*, ibid. *Elle le met à l'épreuve dans une de ses intrigues*, 12. *Tour qu'il lui joue*, 12. & 13. *Ce qu'elle dit à son mari à ce sujet*, 13. *Il est maltraité & banni de cette Maison*, 14. *Réflexions qu'il fait sur le caractère des femmes coquettes*, ibid. *Il revient à Paris après la mort de son pere*, 15. *Son frere le destine à servir avec lui en Piémont*, 15. & 16.

Le Comte devient amoureux de la Maîtresse de Monsieur de Cinq-Mars, Protecteur de sa famille, 18. *Caractère de cette fille*, 19. & suiv. *Il la quitte avec mépris*, 28. *Il s'adonne chez la Duchesse de* * * * * *sa parente, qui avoit une Niéce fort jolie*,

Digitized by Google

à qui il conte des douceurs, 29. *Tour que lui fait la Femme de Chambre de cette fille*, 30. & ſuiv. *Il entre dans la faveur de la Ducheſſe même, qui l'engage à prendre l'état Eccleſiaſtique*, 35. *Sa Niéce veut l'en détourner*, 36. *La Ducheſſe entre en jalouſie contre ſa Niéce*, 37. *Il prend le petit collet*, 39. *Caractére de la Ducheſſe de ****, 40. & ſuiv. *Une entremetteuſe lui propoſe de lui faire donner un Bénéfice*, 47. *Sa curioſité le fait aller chez les perſonnes que lui avoit indiqué cette femme*, 48. *Ce qui lui arrive dans cette Maiſon*, 49. & ſuiv. *Il ſe ſauve avec une fille qui y étoit retenue de force*, 52. *Cette affaire lui donne une mauvaiſe réputation*, 54. *La Ducheſſe en prend occaſion de le quitter*, 55. *Ce qui arrive à la fille qu'il avoit ſauvée*, 56. & ſuiv. *Il quitte le petit collet & prend l'épée*. 61.

Le Comte va à Lyon, & eſt préſent à la mort de Monſieur de Cinq-Mars, ibid. & ſuiv. *Il ſuit ſon frere en Catalogne, où il eſt témoin de la priſe de Perpignan & de la conquête du Rouſſillon*, 66. *Il revient à Paris, & eſt préſenté au Cardinal de Richelieu par le Maréchal de la Meilleraye*, ibid. & ſuiv. *Il devient amoureux de la Maîtreſſe de ſon frere*, 72. & ſuiv. *Son frere*

s'en apperçoit, & ne lui en fait pas plus froid, 75. *Raisons qui l'obligent à s'en détacher*, 76.

Le Comte va avec son frere en Champagne où étoit le fort de la guerre, 76. *Il reste sous Charleville pendant le siége de Rocroi*, ibid. *Son chagrin de ne pas assister à ce siége*, ibid. *Il s'en console par l'attachement qu'il prend pour la fille d'un Bourgeois*, 77. *Portrait de cette fille*, ibid. *Son mariage avec elle, où il manque les formalités les plus nécessaires*, 78. *Etant obligé de la quitter pour aller à Thionville, elle se met dans un Couvent*, ibid. *Il assiste à sa prise d'habit, où elle lui déclare qu'elle est grosse*, ibid. & suiv. *Il reste à Thionville plus long-temps qu'il ne croyoit*, 79. *Il revient à Paris, & prend la poste pour aller trouver sa prétendue épouse*, ibid. *Il arrive à Charleville dans le temps qu'on alloit la faire mourir pour avoir fait périr son enfant*, 80. *Ce qu'il fait pour la sauver d'entre les mains de la Justice*, 81. & suiv. *Il l'amène à Paris*, 87. *Elle se retire à l'Hôtel-Dieu, à dessein d'y prendre le voile*, 89. *Après bien des recherches, il l'y trouve*, ibid. *Remontrances qu'elle lui fait, sur ce qu'il veut l'en faire sortir*, ibid. *Il la tire de cette Maison, & la fait entrer dans un*

Digitized by Google

autre Couvent, 90. *Pendant ce temps, on décrète contre eux à Charleville*, ibid. *Il obtient sa grace & la sienne, & la fait entrer aux Carmelites, où elle a vécu en Sainte*, 92.

Le Comte vit pendant un an dans la retraite, 93. *Son frere lui persuade de rentrer dans le service*, ibid. *Il se trouve à la bataille de Nortlingue, & à la prise de Dunkespink*, 94. *Il revient à Paris après la prise de Landau, & va souvent aux Carmelites*, ibid. *Son frere pour le détacher de cette fille, lui propose de faire un voyage en Pologne avec la Princesse Marie*, ibid. *Il accepte ce parti, & forme le dessein de se faire aimer de cette Princesse*, 95.

LIVRE SECOND.

*LE Comte de *** déclare à la Princesse Marie la passion qu'il a pour elle*, 97. *Elle s'en fâche, & le menace de le renvoyer en France*, ibid. *La Princesse voyant sa mauvaise humeur, lui conseille d'aimer une des filles de sa suite, pour le rendre gai*, 98. *Il se pique de ses railleries, & refuse d'aimer cette fille*, ibid.

Digitized by Google

Ils arrivent en Pologne, & la Princesse le présente au Roi Ladislas son Epoux, 99. *Il devient amoureux d'une des filles de la Reine*, ibid. *Naïveté de cette fille, qui déclara à la Reine le penchant qu'elle avoit pour le Comte*, 100. *La Reine leur défend de se parler en particulier*, ibid. *Raison qui l'engage à leur permettre de se revoir*, 101. *Le Roi qui aimait cette fille, voulant la marier, lui donne le choix d'un Epoux*, 103. *Elle demande le Comte, qui s'en défend, sous prétexte qu'il n'a point de bien*, ibid. *Réponse que le Roi lui fait*, ibid. & suiv. *Conversation qu'il a avec le Roi sur ce sujet*, 104. *Il rend compte à la Reine de cette conversation, & elle le persuade d'accepter ce mariage*, 105. *A la persuasion de la Reine, il épouse cette fille qui lui apporte en mariage une Comté considerable, qui lui donne le titre de Comte*, ibid. & suiv. *Raison qui engage le Roi à changer de Maîtresse*, 106. *Ce qui arrive de ce changement entre le Comte & sa femme*, ibid. *Sur les plaintes qu'elle fait faire de son mari au Roi, il se résout de le faire assassiner*, 107. *La Reine qui étoit mêlée dans cette intrigue, en est instruite*, ibid. *Maniere dont elle s'y prend pour dissuader le Roi de ce que cette femme lui avoit dit d'elle*, ibid. & suiv. *Le Roi lui*

Digitized by Google

en demande pardon, & renvoye chercher le Comte, qui ayant été averti de l'assassin prémédité contre lui, s'étoit caché chez une Dame de consideration, 108. *Cette Dame a une telle passion pour lui, qu'elle s'offre d'empoisonner sa femme*, 109. *Il lui remontre les inconvéniens d'un pareil dessein*, ibid. *Voyant qu'il ne vouloit pas répondre à sa passion, elle le menace de l'empoisonner lui-même*, 110. *Il s'obstine à vouloir sortir de chez elle, & elle se jette sur lui, un poignard à la main, dont elle se blesse*, 111. *Il se sauve à Dantzic*, ibid. *Cette affaire étant parvenue aux oreilles du Roi, & sachant où il étoit, il lui mande de revenir pour confondre ses accusateurs*, 112. *Il retourne à Varsovie, & se rend en prison, suivant le conseil de la Reine*, ibid. & suiv. *La Dame qu'on l'accusoit d'avoir assassiné fut la premiere à solliciter sa grace, qu'il obtint*, 113. *Il soupçonne cette Dame d'avoir empoisonné sa femme, qui mourut au bout de deux mois, après être accouchée de deux enfans*, ibid. *Le Roi lui ordonne d'épouser cette même Dame, pour réparer le tort qu'il avoit fait à sa réputation*, 114. *Il lui demande un délai, afin d'éviter ce mariage*, ibid. & suiv. *Il prend la résolution de sortir de Pologne, & confie son dessein à la Reine, qu'il prie de prendre*

INST. TAYLOR OXFORD

ſoin de ſes enfans, 116. *Réflexions qu'il fait ſur les malheurs qui lui ſont déja arrivés par rapport aux femmes*, ibid. & ſuiv.

Le Comte arrive à Veniſe dans le temps du Carnaval, 117. *Il y devient amoureux de la fille d'un Noble Vénitien, dont il avoit vû le portrait*, 118. & ſuiv. *On lui propoſe une Maſcarade pour le lendemain, qu'il accepte*, 120. *Un inconnu lui apporte une boëte pleine de diamans de la part de cette fille, pour embellir ſon habillement*, ibid. *Au ſortir de cette Maſcarade il eſt attaqué par ſix voleurs, qui lui prennent toutes ſes pierreries*, 121. *Generoſité feinte de ſa Maîtreſſe*, 122. *Par qui ces voleurs étoient apoſtés*, 123. *Artifice dont on ſe ſert pour lui faire payer ces pierreries*, ibid. & ſuiv.

Le Comte reçoit des Lettres de ſon frere, qui l'engageoit à revenir en France, 125. *Il s'obſtine à ne point partir de Veniſe qu'il n'ait vû celle qu'il aimoit, & dont il n'avoit vû que le portrait*, ibid. *On lui promet une entrevûe, dans laquelle il eſt encore volé*, 126. & ſuiv. *Il reconnoît le caractére de cette fille, & penſe à s'en venger*, 129. *Il ſe déguiſe en Eſpagnol, ſe bat contre le frere de cette fille, & le tue*, 130. & ſuiv. *Ce Duel retombe ſur l'amant de cette fille, qui étoit Eſpagnol*, 132. *Cette double vengean-*

ce

Digitized by Google

ce le console de la perte de son argent, ibid.
Le Comte se jette dans Naples, cherchant à se signaler sous les ordres du Duc de Guise, 133. Ne le trouvant point à Naples, il le va chercher à Gayette, & lui offre ses services pour la France, 134. Le Duc de Guise au lieu de l'occuper dans l'Armée, se sert de lui dans une intrigue amoureuse, ibid. Réflexions qu'il fait sur sa destinée, 135.
Le Comte retourne à Naples sous l'habit Espagnol, 136. Rencontre qu'il fait à Pozzolo Castello de deux Dames & un Cavalier, dont il écoute la conversation, ibid. Une de ces Dames le prend pour le Duc de Guise, 137. Il arrive à Naples & s'informe de la Maîtresse de ce Duc, 138. Il y reste huit jours sans pouvoir lui parler 139. Au bout de ce temps il voit cette Dame & la reconnoît pour celle qu'il avoit rencontrée à Pozzolo Castello, ibid. Il lui rend la Lettre du Duc de Guise, ibid. Dans la conversation qu'il a avec elle, elle lui témoigne l'inclination qu'elle a pour lui, ibid. Il lui fait connoître sa perfidie, & l'écrit au Duc de Guise, 140. Caractère des Amans, 141. Pour se venger, elle découvre à son amant qu'il est François, & le fait arrêter, ibid. Etant en prison, il écrit à cette Dame, &

lui demande sa protection, qu'elle lui refuse, idid, *Ce qu'il fit pour obtenir sa liberté*, 142.

Le Comte étant sorti de prison, sans argent & sans habit, ne pense qu'à revoir cette Dame pour en obtenir quelque secours, ibid. & suiv. *Réponse qu'elle lui fait*, 143. *Il prend la résolution d'aller à Rome*, ibid. *Il passe par Terracine, où il trouve la Duchesse de *** qui lui fait toucher de l'argent*, 144. *Il prend la poste & revient en France*, ibid. *Il va en Flandre, & se découvre à un Officier de ses amis, qui lui donne de l'emploi dans l'Armée*, ibid. *Il fait une action qui est cause du gain de la bataille de Lens*, 145. *Pour récompense, il obtient un Regiment, à la recommandation de M. le Prince*, ibid. *Cette action lui rend la tendresse de son frere*, ibid. *Après la prise de Furnes il revient à Paris*, ibid. & suiv. *Réflexion qu'il fait sur sa vie*, 146. *Mariage ridicule que sa mere contracte en ce temps-là*, ibid. & suiv.

La réputation d'homme guerrier & galant, attire au Comte l'estime des Dames, 149. *Il va voir sa Carmelite, qui lui conseille de se marier, & lui propose une Dame de la Cour*, 150. *Portrait de cette Dame*, ibid. *Ils prennent jour pour l'entrevûe, dans*

Digitized by Google

laquelle ils se déclarent mutuellement leur passion, 151. *Il est obligé d'entrer en campagne & de quitter sa Maîtresse*, 152. & suiv. *A son retour il apprend qu'un Prince de ses amis devoit l'épouser*, 153. & suiv. *De désespoir il appelle le Prince en duel*, 155. *Ils s'expliquent avant de se battre, & se quittent bons amis*, ibid. & suiv. *Il va rendre compte à sa Carmelite de ce qui lui étoit arrivé au sujet de la Dame qu'elle lui avoit proposée*, 156. *Elle lui conseille de ne point s'opiniâtrer à ce mariage*, 157. *Il persiste à vouloir le conclure*, ibid. *Vain prétexte dont cette Dame se sert pour s'empêcher de l'épouser*, 158. *Voyant que le Prince avoit retiré sa parole, elle consent d'épouser le Comte, & lui demande un délai de quinze jours, sous prétexte de quelque incommodité*, 159. *Ce que c'étoit que cette incommodité*, 160. & suiv. *Il se résout à ne plus penser à elle*, 164. *Suite de l'histoire de cette Dame*, 165. & suiv. *Cette affaire le confirme de plus en plus dans la mauvaise opinion qu'il a des femmes*, 166.

Malgré la résolution que le Comte prend de ne plus s'amuser aux femmes, il s'attache à une qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, 166. *Cette femme offre quatre cens pistoles à qui lui mé-*

nagera les bonnes graces du Roi d'Angleterre, 167. *Le Comte ſans le ſavoir la ſert dans cette affaire, & touche l'argent*, ibid. & ſuiv. *Se promenant avec ſa nouvelle Maîtreſſe à la Foire Saint Germain, le Roi d'Angleterre lui dit que c'étoit la Dame aux quatre cens piſtoles*, 169. *Il rompt avec cette femme*, 170.

Le Comte devient amoureux d'une jeune fille, qu'il avoit vûe ſouvent chez une amie de ſa derniere Maîtreſſe, & qui étoit Penſionnaire dans un Couvent, 170. *Cette fille lui écrit une Lettre dans laquelle elle lui témoigne la paſſion qu'elle ſent pour lui*, 171. *Elle s'échape d'une de ſes parentes, & le vient voir*, 172. *Leur commerce dure un mois, au bout duquel elle devient amoureuſe d'un Valet de chambre de ſa mere*, ibid. *Le Comte lui en témoigne ſon déſeſpoir dans une Lettre*, 173. *Il tâche de la juſtifier dans ſon eſprit*, 174. *Il ſe déguiſe en domeſtique & la va voir au Couvent*, ibid. *Elle lui en marque ſa reconnoiſſance, & ils ſe raccommodent*, 175. *Elle lui fait promettre de l'épouſer*, 176. *Sa famille la fait ſortir du Couvent pour la marier à une perſonne titrée*, ibid. & ſuiv. *Elle déclare à ſa mere qu'elle ne l'épouſera pas, & qu'elle s'eſt promiſe au Comte*, 177. *Elle lui fait ſavoir*

ce qu'elle avoit dit à ſes parens touchant les engagemens qu'ils avoient enſemble, ibid. *On la menace de la faire enfermer pour le reſte de ſes jours*, ibid. *Cette menace lui fait accepter le mariage qu'on lui propoſe*, ibid. *Le Comte ſe reſout à l'enlever & va la trouver dans une Egliſe où elle lui avoit donné un rendez-vous*, 178. *Il y arrive dans le temps qu'on la marioit, & reſte juſqu'à la fin de la cérémonie*, ibid. *Le dépit de voir cette derniere Maîtreſſe mariée, fait qu'il ne ſe pique plus de politeſſe, ni de complaiſance pour les Dames*, 179. *Sa brutalité lui attire encore plus d'égards de leur part*, ibid. *Il en fait eſſai ſur une Dame qui devint ſon amie, à force de le croire ſon ennemi*, 180. *Raiſons qui l'engagent à la quitter*, 181. *Son frere lui conſeille de faire un Voyage en Pologne, où le bien & les enfans qu'il y avoit laiſſés pouvoient avoir beſoin de ſa préſence*, ibid. *Il ſuit ſon conſeil & part*, 182.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME.

*LE Comte de **** prend la route d'Allemagne, & arrive à Heidelberg.* 185. *Il fait connoiſſance avec une fille de l'Electrice de Baviere, nommée l'Avanturiére*, 186. *Caractére de cette fille*, ibid. *Elle devient amoureuſe du Comte, & veut l'obliger de l'emmener avec lui en Pologne*, 187. *Moyen dont il ſe ſert pour s'en débarraſſer*, 188. *Il part d'Heidelberg avec ſes gens, & eſt rejoint à une lieue de-là par l'Avanturiére, déguiſée en homme, & un Allemand qui en étoit amoureux*, 189. *Raiſon qui engageoit l'Allemand à la ſuivre*, 190. *Le Comte lui conſeille de s'en retourner à Heidelberg, avant que leur ſortie ait éclaté*, 191. *L'Avanturiére perſiſte à vouloir s'en aller avec lui en Pologne*, 192. *Il eſt arrêté de la part de l'Electeur de Baviere, & reconduit à Heidelberg*, 193. *Réfléxions qu'il fait ſur ſa deſtinée*, ibid. *Il rend compte à l'Electeur de tout ce qui*

Digitized by Google

s'étoit passé, 193. & suiv. *On lui permet de s'en retourner*, 194.

Le Comte tombe malade en chemin, & au bout de six semaines il arrive à Varsovie, ibid. *La Reine de Pologne lui témoigne beaucoup de joye de le revoir*, ibid. *Elle lui apprend les affaires que son second frere s'étoit attirées en Pologne, & les plaintes qu'une fille lui avoit faites de lui*, 195. *Par le portrait que la Reine lui fait de cette fille, il reconnoît que c'est l'Avanturière d'Heidelberg, qui étoit arrivée à Varsovie avant lui, & qui étoit devenue Maîtresse du Roi*, ibid. & suiv. *Conversation qu'il a avec cette fille*, 196. *Il devient son confident sur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi*, 197. *Ce qui le rend suspect au Prince, & lui attire la haine de la Reine*, ibid. & suiv. *Il met ordre à ses affaires, & quitte la Pologne pour revenir en France*, 199. *Caractére du Roi de Pologne*, 200.

Avanture nouvelle qui arrive au Comte à deux journées de Varsovie, & qui pense lui coûter la vie, 201. & suiv. *Il continue son chemin, & arrive à Paris*, 205. & suiv. *Raison qui oblige son frere à lui conseiller de s'attacher à la fortune de Monsieur le Prince*, 206. *Il accepte ce*

Digitized by Google

parti pour le consoler de la perfidie d'une Maîtresse qu'il avoit faite depuis son retour de Pologne, 207. *Portrait & caractère de cette Maîtresse & de sa mere*, 208. & suiv.

Le Comte va trouver Monsieur le Prince en Flandre, qui s'informe de ce qu'on disoit de lui à Paris, 216. *Monsieur le Prince lui propose d'aller à Madrid pour lui ménager les Ministres d'Espagne*, 217. & suiv. *Il se rend aux sollicitations de Monsieur le Prince, & part pour Madrid*, 218. & suiv. *Il y reste deux ans, & y étant peu occupé des affaires de Monsieur le Prince, il redonne dans les galanteries*, 220. *Il se loge avec un François, qui étoit de Bayonne*, 221. *Caractère de cet homme*, ibid. & suiv. *Sa premiere intrigue fut avec une femme dont le mari étoit créature du premier Ministre du Roi d'Espagne*, 223. *Ce qui se passa entre lui & le François avec lequel il étoit logé au sujet de cette femme*, 224. & suiv.

Le Comte retrouve Monsieur de Guise à Madrid, à qui il rend compte de la commission dont il l'avoit chargé au sujet de sa Maîtresse, 228. & suiv. *Monsieur de Guise, pour le consoler, lui propose une nouvelle intrigue avec une Dame Espagnole*,

Digitized by Google

229. *Il accepte la propoſition & prennent jour pour voir cette Dame*, 229. *Il eſt ſurpris de voir que c'eſt la même Napolitaine, qui étoit Maîtreſſe du Duc de Guiſe, & dont il avoit lieu d'être ſi mécontent*, 230. *Pour ſe venger du Duc, il prend la réſolution de renouer avec cette Dame, & de s'en faire aimer*, 231. *Elle lui demande pardon du mauvais traitement qu'elle lui a fait à Naples*, 232, & ſuiv. *Cependant elle le trompe*, 233. *Le Roi d'Eſpagne ayant une nouvelle Maîtreſſe, le Comte eſt curieux de la voir*, ibid. & ſuiv. *Le Gaſcon chez qui il étoit logé lui procure cette occaſion*, 234. *Ils ſe mettent ſur un eſcalier, pour voir paſſer cette Dame*, 235. *Ce qu'elle dit au Comte en deſcendant, lui fait croire qu'elle veut avoir une intrigue avec lui*, ibid. *Il va chez ſa Napolitaine pour ſavoir qui étoit cette Dame*, ibid. *Elle lui dit qu'elle eſt ſa meilleure amie, & tâche de l'en détourner*, 236. *Le Duc de Guiſe lui conſeille de pourſuivre auprès de cette Dame, qu'il ne connoiſſoit pas encore*, 237. *Il reſte long-temps dans ſon ignorance*, ibid. & ſuiv. *Il reçoit un billet de cette Dame qui lui promet de ſe faire connoître au plûtôt*, 239. *Elle lui donne rendez-vous chez ſa Napolitaine pour le*

Digitized by Google

même jour, ibid. *Il reconnoît dans cette entrevûe que la Napolitaine & la Maîtresse du Roi étoient la même personne*, ibid. *Le Comte feint de n'être pas la dupe du tour qu'on lui avoit joué, mais ni cette Dame, ni le Duc de Guise ne le croyent point*, 240. *Il recommence à aimer la Napolitaine*, 241. *Le Duc de Guise part de Madrid, & laisse le Comte en liberté avec sa Maîtresse*, ibid. *Elle se console de son départ, par la gloire d'être Maîtresse du Roi*, ibid. *Comment se fait la séparation du Duc & de la Napolitaine*, 242.

Réflexions que fait le Comte sur son aveuglement, ibid. & suiv. *La Napolitaine regrette le Duc si-tôt qu'il est parti, & reproche au Comte qu'il en est cause*, 243. *Le Comte lui reproche à son tour l'intrigue qu'elle a avec le Roi*, ibid. *Ils redeviennent bons amis, mais cette paix ne dure guére*, 244. *Elle devient jalouse d'une autre Maîtresse du Roi d'Espagne nommée Eleonor*, ibid. *Remontrances que lui fait le Comte à ce sujet*, 245. *Ayant résolu de s'en défaire, elle veut obliger le Comte à lui aider dans son entreprise*, ibid. & suiv. *Elle lui conseille de faire semblant d'être amoureux de cette fille*, 246. *Dès la premiere entrevûe, le Comte en devient amou-*

Digitized by Google

veux, 247. Caractère de cette fille, ibid.

Le Comte rebuté des travers de la Napolitaine, déclare son amour à Eleonor, & prennent jour pour se revoir, 248. Conversation qu'ils ont ensemble dans cette seconde visite, dans laquelle elle lui déclare que le fils du Duc d....., est fort amoureux d'elle, 249. & suiv. La Napolitaine s'informe du Comte où il en est avec Eleonor, 252. Il lui dit qu'elle est incapable d'aucun attachement, ibid. De désespoir elle dit au Roi qu'Eleonor a une intrigue avec le Comte, ibid. Le Roi déclare à Eleonor tout ce que la Napolitaine lui a dit; Eleonor jure au Roi que cela est faux, & lui en demande vengeance, ibid. Elle ne se contente pas de la promesse que le Roi lui en fait, elle suscite encore le fils du Duc d..... contre le Comte, ibid. Le Comte quoi qu'innocent, est arrêté par six hommes qui le lient & le conduisent dans une maison où il trouve Eleonor & le fils du Duc d..... 253. Elle lui demande raison des calomnies qu'il a répandues contre elle, ibid. Sur les réponses que lui fait le Comte, elle commence à revenir des préventions qu'on lui avoit données, 254. Eleonor lui déclare tout ce que la Napolitaine avoit dit au Roi, ibid. Il offre de soutenir

le contraire devant le Roi, & accompagné ses protestations de termes tendres & passionnés, ibid. & suiv. *Le fils du Duc en prend embrage & en fait des reproches à Eleonor*, 255. *Malgré qu'on lui tient le poignard sous la gorge, il continue de témoigner sa passion pour Eleonor*, ibid. *Le fils du Duc sort en menaçant sa Maîtresse, qui délie le Comte & le blâme de lui avoir témoigné son amour si mal à propos*, 256. *Le fils du Duc publie par-tout qu'Eleonor aime le Comte, & qu'il en a obtenu des faveurs*, 257.

Le Roi en ayant entendu parler, redouble ses soins & ses empressemens pour cette fille, 258. *Eleonor est mariée peu de temps après à un Seigneur Espagnol*, ibid.

Le Comte se raccommode avec la Napolitaine, malgré le danger où elle l'avoit exposé, ibid. *Elle reprend ses jalousies contre la Catalane, & déclare au Comte qu'il faut qu'il lui aide à perdre cette femme*, 259. *Ne voulant point avoir cette complaisance, il rompt encore avec elle*, ibid. *De dépit elle engage le fils du Duc de..... à seconder sa vengeance*, ibid. & suiv. *Il forme le dessein de la faire poignarder*, 260. *Le Comte en étant instruit par un domestique d'Eleonor, il l'avertit des desseins qu'on*

Digitized by Google

tramoit contre elle, & lui conseille d'en prévenir le Roi, ibid. & suiv. *Le Roi entre en jalousie contre lui, & néglige l'avis qu'on lui avoit donné*, 261. *Eleonor avertit le Comte que le Roi le devoit faire arrêter*, 262. *Il se cache dans Madrid, & fait courir le bruit qu'il s'est sauvé*, ibid. *Il se déguise en Esclave Algérien, retourne chez la Catalane, à qui il se découvre, & la conjure de ne pas sortir sans escorte*, 263. *Elle commence à craindre le péril où elle se voit; pour l'éviter elle feint d'être malade, & retient le Comte caché chez elle*, ibid. *Au bout de huit jours, des gens armés conduits par le fils du Duc, viennent pour égorger Eleonor*, 264. *Le Comte, à l'aide de ses domestiques, fait résistance & les conduit jusques dans la rue, où il trouve le fils du Duc qu'il tue d'un coup de sabre*, ibid. *Il est pris par le Guet & conduit en prison*, ibid. *Les dépositions allant à sa justification, il est élargi*, 265. *La Napolitaine se sauve à Naples*, ibid. *Eleonor marque sa reconnoissance au Comte par un présent, & l'engage à rester à Madrid, d'où il vouloit partir pour revenir en France*, ibid. & suiv. *Il reste à Madrid à condition de la voir de temps en temps, & y fait le personnage de deux hommes différens*, 266.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIEME.

*LE Comte de *** atteſte la vérité de ſes Mémoires, & de toutes les aventures qui y ſont renfermées, quoique'elles paroiſſent incroyables*, 267. *Il a une audience du Roi, dans laquelle il lui conſeille de ne plus voir Eleonor*, 268. *Le Comte ne laiſſe pas de la voir quelquefois ſous l'habit d'Eſclave Algérien*, 269. *Le Roi devient jaloux de l'Eſclave, lui fait donner deux mille ducats, & ordonne qu'on le faſſe partir*, ibid. *Par cet ordre le Comte eſt privé de voir Eleonor, qui en eſt affligée autant que lui*, 270.

Il fait connoiſſance avec un Eſpagnol (Don Antonio Manrique) dont il voyoit ſouvent la femme, (Dona Iſabella) ibid. *Dans une converſation qu'ils ont enſemble, elle lui vante fort la bonne mine d'un Eſclave Algérien qu'elle avoit vû une fois*, 271. *Le Comte, à ce diſcours, s'imagine que cette femme veut avoir une intrigue avec lui, & il devient amoureux d'elle*, ibid. & ſuiv. *Il reconnoît que Dona Iſabella n'en veut qu'à l'Eſclave & non pas à lui*, 272. *Elle le queſtionne ſur cet Eſclave, s'informe où il*

Digitized by Google

demeure, ce que le Comte lui enſeigne, & ils ſe ſéparent, ibid & ſuiv. *Il retourne la voir, & lui témoigne qu'il l'aime éperdûment*, 273. *Elle ſe fâche de cette déclaration & le menace d'en avertir ſon mari*, 274. *Il n'en a que plus de paſſion pour elle*, ibid. & ſuiv. *Dona Iſabella envoye demander l'Eſclave Algérien à l'adreſſe qu'on lui avoit donné*, 275. *Le Comte prend ſon habit d'Eſclave & ſuit la Duegne qui le vient chercher*, ibid. *Elle le méne chez Dona Iſabella, qui ne le reconnoît pas*, 276. *Il profite de ſon ignorance pour lui reprocher l'avanie qu'elle avoit faite à un homme qu'il lui dit être de ſes amis* 277. *Iſabella s'explique avec lui ſur ce ſujet*, 278. *Il admire le caprice des femmes, & devient jaloux de lui-même*, ibid. & ſuiv. *Iſabella voyant que l'Eſclave ne lui parle que de ſon ami & qu'il ne répond pas à ſes empreſſemens, s'en irrite, & remet leur entrevûe au lendemain*, 279. *Le Comte ſe propoſe d'y retourner avec ſon habit françois ſi on revient le chercher*, 280. *La même Duegne revient le prendre le lendemain pour le conduire chez Iſabella*, 281. *Il cache ſon habit françois avec celui d'Eſclave qu'il laiſſe au pied du balcon*, ibid. *Iſabella eſt ſurpriſe & lui fait promettre de la venger de l'Eſclave*, ibid. *Il lui déclare qu'il eſt le*

même que l'Eſclave, ce qu'Iſabella ne veut pas croire, 282. *Il veut lui prouver en allant chercher ſes habits, mais la Dame ſe retire, & il ne peut la revoir*, 283. *Il ſe réſout de paſſer le reſte de la nuit dans la rue, afin de reconnoître la maiſon*, ibid. *Il y eſt attaqué par Manrique & ſes domeſtiques*, 284. *Il bleſſe Manrique & ſe ſauve*, ibid. *On ne fait point de pourſuites contre lui*, 285.

Iſabella ayant vû les habits de l'Eſclave que ſes domeſtiques avoient ramaſſés, reconnoît ſon erreur, ibid. *Son amour ſe réveille en faveur du Comte, & elle le va chercher elle-même*, 286. *Elle lui fait des excuſes, & lui donne les moyens de ſe raccommoder avec ſon mari*, 287. *Il lui repréſente les difficultés d'exécuter un tel projet*, 288. *Réflexions qu'il fait à ce ſujet*, ibid. *Il cherche l'occaſion d'entretenir Manrique*, 289. *L'ayant trouvée, il lui découvre l'intrigue de ſa femme avec l'Algérien*, ibid. *Manrique lui rend ſon amitié, & ſollicite le Comte à faire revenir l'Algérien à Madrid pour convaincre ſa femme*, 290. *Il lui procure la facilité de la voir autant qu'il veut*, 291. *Voyant que l'Eſclave ne revenoit point, il veut obliger le Comte à dépoſer contre elle, afin de la faire punir*, ibid. *Le Comte aver-*

tit Iſabella du deſſein de ſon mari, ibid. & ſuiv. *Elle prend la réſolution de faire retomber toute ſon intrigue ſur le Comte*, 292. *& déclare à ſon mari que l'Eſclave & lui étoient le même*, 293. *Manrique ſe raccommode avec ſa femme, lui demande pardon de ſes ſoupçons, & lui promet de s'en venger*, ibid. & ſuiv.

Le Comte en eſt averti par un Billet que lui écrit Eleonor, 294. *Il ſe déguiſe en Eſclave & la va voir, ſous prétexte de lui apporter des nouvelles de ſon mari*, 294. *Elle lui fait ſentir le danger où il s'expoſe en reſtant à Madrid*, 295. *Il ne peut ſe réſoudre d'en ſortir, & penſe à ſe venger de Dona Iſabella*, 296. *Il eſſaye de ſe raccommoder avec elle ſous la figure d'Eſclave, & lui écrit à ce ſujet*, 297. & ſuiv. *Il va loger chez un Commerçant, où il attend la réponſe de ſa lettre*, 298. *Iſabella prend le change, & ſe ſait bon gré de ce qu'elle a dit à ſon mari que le Comte & l'Eſclave étoient le même*, 299. *Elle l'envoye chercher par la Duegne Beatrix, qui le conduit ſous ſon balcon*, ibid. *Iſabella l'introduit, lui fait des reproches & lui conte comment elle avoit voulu faire aſſaſſiner ſon ami*, ibid. & ſuiv. *Il lui fait des excuſes de ſon indiſcretion, & lui fait à ſon tour des reproches d'avoir*

été bien avec ce François, ce qu'elle nie 300. *Ils se séparent sans qu'Isabella ait le moindre soupçon qu'il fût autre chose que l'Esclave d'Alger*, 301.

Il trouve un vray Algérien qui lui paroît propre à la vengeance qu'il méditoit contre Isabella, ibid. *Il le fait aboucher par son Valet de chambre, qui lui promet une bonne récompense s'il veut faire ce qu'on lui dira, ce qu'il accepte*, 302. *Beatrix étant venuë à l'heure ordinaire, le Comte envoye l'Algérien à sa place*, ibid. *Dès qu'il sait qu'il est dans la chambre d'Isabella, il écrit un billet à Manrique, par lequel il lui mande que sa femme est enfermée avec l'Esclave d'Alger*, ibid. *Manrique s'étant levé, ordonne à une partie de ses gens de se tenir sous le balcon, & l'autre partie dans la maison*, 303. *Pendant ce temps, Isabella qui reconnoît que l'Algérien n'est pas son amant, lui ordonne de se retirer*, ibid. *Sitôt qu'il est descendu les valets de Manrique se saisissent de lui, & le menent à leur Maître*, 304. *Manrique est surpris de voir que ce n'est pas le Comte, & commence à croire qu'on l'a trompé*, ibid. *Il fait enfermer sa femme dans sa chambre & l'Algérien dans un cul de basse-fosse*, ibid. *L'Africain ayant dit que c'étoit le Comte qui l'a-*

Digitized by Google

voit embarqué dans cette affaire, on va pour se saisir de lui, mais on ne le trouve plus, 305. Il se tient caché tout le jour, & part le lendemain de Madrid, ibid. & suiv.

Le Comte arrive à Bayonne & y tombe malade, 306. Il écrit à M. le Prince les raisons qui l'avoient engagé de sortir de Madrid, ibid. M. le Prince lui fait une réponse sèche, ibid. Le mécontentement de M. le Prince, & plus que cela l'amour qu'il avoit pour Eleonor, le font résoudre à retourner à Madrid, malgré le péril dont il étoit menacé, 307. Réflexions qu'il fait sur ses passions, 308.

Le Comte reprend le chemin de Madrid & tombe dangereusement malade à Fontarabie, 309. Il envoye un de ses gens à Madrid porter une Lettre pour Eleonor, & lui donne ordre de s'informer de ce qu'on disoit de l'affaire de Manrique, ibid. Eleonor lui fait dire qu'il se garde bien de revenir à Madrid, que Manrique le fait chercher par tout, & qu'Isabella étoit mieux que jamais dans son esprit, 310. Il prend le parti d'oublier Eleonor, ibid. & suiv. Il raconte ce qui s'est passé à Madrid depuis son départ, 311. Nouvelle avanture de Dona Isabella avec le Prince de .... 312. & suiv. Dans une conversation qu'elle a

Digitized by Google

avec le Roi d'Eſpagne au ſujet du Comte, il la trouve à ſon gré, & en fait ſa Maîtreſſe, 318. *Eleonor en étant avertie, met tout en uſage pour le faire revenir à elle, ou s'en venger*, ibid. *Elle va trouver Manrique, à qui elle eſſaye de donner de la jalouſie, & elle y réuſſit*, 319. *Il fait enlever ſa femme, la fait conduire dans une de ſes Terres éloignée, & devient amoureux d'Eleonor*, ibid. *Manrique voyant qu'elle ne veut point répondre à ſon amour, il ſollicite ſon mari pour qu'il la faſſe venir dans ſa Viceroyauté, mais il en eſt la dupe*, 320.

Le Comte fait des réflexions ſur ſa vie paſſée, & ſur le caractére des femmes, 321. *Il regrette le temps qu'elles lui ont fait perdre*, 322. *Ces penſées lui font naître le deſir de ſe retirer du monde*, ibid. *Dans une promenade, il rencontre un Hermite qu'il queſtionne ſur ſa vie retirée*, ibid. & ſuiv. *Il lui dit les motifs qui la lui ont fait entreprendre, & qu'il eſt prêt de s'en retirer*, 323. *Le Comte lui déclare le deſſein qu'il a pris d'embraſſer la ſolitude*, ibid. *L'Hermite lui conſeille de s'éprouver auparavant*, ibid. *Le Comte prie l'Hermite de lui conter ſes avantures, ce qu'il fait*, ibid. & ſuiv. *Il lui dit qu'il eſt né Portugais, & parent du Roi Dom Juan*, 324. *Il devient*

Digitized by Google

amoureux d'une fille qui étoit auprès de la Vice-Reine, ibid. *Portrait & caractère de cette fille*, ibid. & ſuiv. *Il entre dans une conſpiration, qu'il révéle à ſa Maîtreſſe*; 325. *Vaſconcellos Secretaire de la Reine de Portugal devient amoureux de cette fille*, ibid. *Ne voulant que la mettre au nombre de ſes Maîtreſſes, elle ſemble ne vouloir pas répondre à ſon amour*, 326. *On en avertit le Portugais, & il n'en veut rien croire*, 327. *La conſpiration éclate, on s'empare de Liſbonne, de la Vice-Reine, & Vaſconcellos eſt jetté par les fenêtres*, ibid. *Le Duc de Bragance eſt reconnu Roi de Portugal*, ibid. *Dans le tumulte, le Portugais entre dans la chambre de Vaſconcellos, & s'empare d'un paquet de Lettres qui étoient de ſa Maîtreſſe*, 328. & ſuiv. *Cette fille eſt enfermée comme ennemie*, 330. *Le Portugais la va voir en priſon, lui fait voir les Lettres qu'il avoit priſes, & elle lui avoue qu'elle étoit femme de Vaſconcellos*, ibid. & ſuiv. *Il lui fait des reproches de lui avoir révélé la conſpiration*, 331. *Elle lui fait entendre que c'étoit pour ſon bien*, ibid. *Pendant cet entretien le Portugais diſſimule ſa colére*, 332. *Il ſe radoucit, ſollicite ſa liberté, & la délivre*; 333. *Il continue à la voir & à l'aimer*, 334.

Digitized by Google

Cette fille reçoit les assiduités du Duc de Camille, le Portugais en devient jaloux, & lui en fait des reproches, ibid. & suiv. *Elle veut se justifier, & lui découvre une autre conspiration contre le nouveau Roi, dont l'Archevêque de Brague étoit le chef*, 336. *Elle tâche de le faire entrer dans cette conspiration*, ibid. *Pendant qu'il délibére s'il y entrera, la conspiration est découverte, par l'imprudence de l'Archevêque de Brague*, 337. *On se saisit de tous les Conjurés, & en même temps de la Maîtresse du Portugais*, ibid. *La Reine lui donne sa grace, & change sa peine en une prison perpétuelle*, ibid. & suiv. *Le Portugais est soupçonné, & craignant qu'on ne l'arrête, il se résout à s'éloigner*, 338. *Avant de le faire, il veut encore la mettre en liberté*, ibid. *Comme sa prison étoit un Couvent, il lui écrit qu'il y mettra le feu*, ibid. & suiv. *Cette fille envoye le billet à la Reine, qui donne ordre d'arrêter le Portugais, mais on ne le trouve plus*, 339. *Pour récompense, la Reine lui permet de se faire Religieuse, ce qu'elle accepte*, 340. *Le Portugais ayant appris qu'elle s'étoit fait Religieuse, veut aussi se faire Religieux*, 341. *Il se présente dans plusieurs Couvens, sous des noms empruntés, & on ne veut pas l'y recevoir, ce qui le dé-*

Digitized by Google

termine à mener la vie d'Hermite pendant six ans, ibid.

Le Comte se console d'avoir trouvé un homme plus fou que lui, 341. *Il prend la Poste & se rend à Paris*, 343. *Il va consulter sa Carmelite avant que de se retirer du monde*, ibid. *Cette fille lui conseille de se cacher pendant quelque temps pour s'éprouver*, 344. & suiv. *Il se met dans un Couvent, & trouve dans la Bibliothèque les Lettres d'Abailard, qu'il lit*, 346. *Il trouve une si parfaite conformité des amours d'Héloïse & d'Abailard avec les siennes & celles de sa Carmelite, qu'il en redeviene éperdûment amoureux*, ibid. & suiv. *Il se repent de la complaisance qu'il avoit eu de consentir à son engagement*, 347. *Il la va voir & lui représente son état*, 348. *Elle lui avoue qu'elle est sensible à l'amour qu'il a pour elle, & les chagrins qu'elle avoit senti toutes les fois qu'elle l'avoit vû engagé dans d'autres amours*, 349. *Il tâche à lui persuader de rompre ses liens, & de vivre ensemble*, ibid. *Elle lui fait sentir l'impossibilité où elle est de pouvoir répondre à son amour, & lui déclare qu'elle approche de la fin de sa vie*, 350. *Ils se quittent après cette conversation qui fut la derniere qu'ils eurent ensemble, étant tombée malade si-tôt*

Digitized by Google

que le Comte l'eut quittée, d'une fièvre dont elle mourut, ibid. *Après la mort de la Carmelite, le Comte qui s'étoit caché depuis son arrivée à Paris, apprend son retour à son frere, & lui témoigne l'envie qu'il a de mener une autre vie que celle qu'il avoit menée*, 351.

Fin des Sommaires du Tome premier des Memoires.

MEMOIRES

Digitized by Google

MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE DE***.

AVANT SA RETRAITE;

Redigés par Monſieur de Saint-Evremond.

LIVRE PREMIER.

J'ENTRE dans ma ſoixantiéme année, plus rebuté du monde par mes diſgraces, que par la vieilleſſe; je cherche à jouir du peu de repos que Dieu me laiſſe encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me

Digitized by Google

détacher du monde ; & comme ma vie eſt, pour ainſi dire, un tiſſu de tous les écueils, qu'on peut trouver auprès des femmes, je crois que rien ne ſauroit être plus utile, & à moi-même, & aux autres, que de repaſſer ſur mes avantures, qui ont rapport à elles. Ceux qui liront ces Mémoires, y prendront peut-être des motifs pour être plus ſages que je n'ai été, & moi en les écrivant, & en me retraçant le ridicule & les égaremens de la galanterie, je m'animerai à condamner de plus en plus ce maudit penchant, qui tout vieux & tout expérimenté que je ſuis, pourroit encore m'entraîner ; tant les hommes ont peu de force pour ſuivre le bien qu'ils approuvent, & pour éviter le mal qu'ils condamnent.

Comme en écrivant ces Mémoires, je penſe plus à laiſſer à la poſtérité une inſtruction, qu'une Hiſtoire ; je ne dirai point qui je ſuis, & je cacherai de même le nom de la plûpart de ceux dont je parlerai. Je n'écris pas préciſément pour apprendre mes avantures, mais pour enſeigner par le récit de mes avantures, à éviter les déréglemens que je déplore ; & il y auroit de l'injuſtice aux Lecteurs, de s'appliquer davantage, à deviner la vérité de cette Hiſtoire, qu'à profiter des vérités qu'elle renferme.

Digitized by Google

Je prie, du moins, ceux qui me reconnoîtront, de ne divulguer ni leurs conjectures, ni leurs découvertes, & je leur donne sous le secret, tout ce qui me sera impossible de leur cacher.

Je suis né dans le mois de Mai de l'année 1615. Mon pere qui étoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi, qui lui permettoit peu de prendre le soin de son ménage, l'avoit laissé à ma mere. Sa Famille étoit composée d'une fille & de trois garçons : la fille étoit l'aînée, & j'étois le cadet de tous les quatre. Le fonds de son bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eût apporté peu de chose en mariage, & à peine fûmes-nous au monde, qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous éloigna de bonne heure d'auprès d'elle, & ayant mis sa fille dans un Couvent de Province, où elle payoit une pension modique, elle chercha aussi les Colléges, où l'éducation de ses garçons pourroit lui moins coûter. Mon frere aîné avoit déja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eût que quinze ans. On me mit avec mon second frere dans une petite Ville de Province,

sous la conduite d'un Prêtre, qui nous envoyoit étudier dans un Collége qui étoit dans la même Ville. Nous y étions fort distingués, quoique nous fissions peu de dépense ; mais outre qu'on connoissoit qui nous étions, on nous donna des qualités, qui nous attiroient cette distinction. On donna à mon frere la qualité de Comte, & à moi celle de Chevalier ; car la mode n'étoit pas en ce temps-là aussi établie qu'aujourd'hui, de donner celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nulle autre vocation à l'Eglise, que le titre de cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva aucune ouverture d'esprit pour les Lettres, & toute son occupation, depuis le matin jusqu'au soir, étoit de faire enrager le pauvre Précepteur chez qui nous logions. Pour moi j'étois plus docile, & quoique je ne fusse pas ennemi du plaisir, je ne laissai pas de trouver moyen de bien faire dans mes Classes. La différence qu'on remarqua entre le caractére d'esprit de l'un & de l'autre, m'attira des louanges, qui chagrinant mon frere, commencerent à lui donner contre moi la haine qu'il a toujours eûe, & c'est ce qui m'a convaincu, qu'il ne faut jamais faire étudier ensemble des enfans, dont le génie est différent. Les mortifications qu'on don-

Digitized by Google

ne à un aîné, qui eſt ſurpaſſé par ſon cadet, retombent toujours ſur celui qui en eſt la cauſe innocente. Mon frere avoit déja quinze ans, & moi quatorze, quand une Troupe de Comédiens arriva dans la Ville où nous faiſions nos études.

Je n'avois eu juſques-là, que de vagues impreſſions de cette paſſion qui attache un ſexe à l'autre. Ce fut à la Comédie qu'elle commença à ſe développer, & à ſe faire ſentir en moi, & je le dirai, ou à ma confuſion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragédie, que ce fut à la repréſentation du Cid, que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui jouoit le rôle de Chiméne, me toucha, & par ſa beauté, & par la tendreſſe des ſentimens de ſon perſonnage. Je me ſentis affligé de la voir malheureuſe. Il me ſemble même, que j'étois un peu fâché, qu'elle fût auſſi vertueuſe, que ſon rôle la faiſoit paroître; mais ce regret ne me dura pas long-temps. J'appris bientôt que cette femme, qui repréſentoit ſur le Théatre des rôles ſi vertueux, n'étoit dans le particulier rien moins que Chiméne. Ce fut là ce qui me renverſa entiérement l'imagination. Quoi, diſois-je en moi-même, il me ſeroit aiſé d'être aimé de cette Chiméne, qui a tant de fierté

pour Rodrigue ? Je portois par tout ces pensées & ces réflexions, & j'avalois, sans le sçavoir, le funeste poison de la débauche.

Ce que j'éprouvai dans un âge si tendre, m'a, dans la suite de ma vie, empêché d'être surpris, quand j'ai vû les Comédiennes, toutes débrides qu'elles sont, inspirer de plus fortes passions que les plus honnêtes femmes. Le rôle qu'elles font sur le Théatre, donne du goût pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'étois trop jeune pour que m'attachât à la Chimène, qui m'avoit touché dans la représentation du Cid. D'ailleurs, cette Comédienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'étois à cet âge, & prévoyant bien que si j'osois lui parler d'amour sans avoir à lui faire des présens, je n'en serois traité que comme un écolier, je cherchois des amours plus aisées, & plus capables de me réussir. Mais à qui m'attacher ? Je ne voyois pas une femme pour qui je n'eusse du penchant. Tout étoit Chimène pour moi ; mais je n'étois Rodrigue pour personne ; & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes, à qui je prodiguois les miennes, c'est que j'étois un joli enfant. Cela me désespéroit ; je voulois qu'on me

regardât comme un homme, puisque je sentois si bien que je l'étois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions, un Couvent de Filles, dont l'Abbesse étoit un peu notre parente. J'allois la voir assez souvent, & par son moyen, je connoissois la plûpart des jeunes Pensionnaires qui étoient chez elle. Il y en avoit une à peu près de mon âge, qui me plaisoit plus que les autres; & comme j'avois assez de facilité pour la voir, je crus qu'il n'y avoit personne, à qui je pusse mieux m'attacher. Ce fut donc à elle que je résolus de découvrir la passion, qui commençoit à naître dans mon cœur. Je me servis pour faire cette déclaration, de quelques Vers de Comédies que j'avois retenus, que je lui prononçai d'un air fort passionné & fort tendre. La petite personne étoit déja bien plus aguérrie que moi, & je fus fort étonné de la voir répondre à mes Vers par de la Prose fort intelligible. Elle se moqua de la manière dont j'avois fait ma déclaration, & elle me dit qu'elle avoit appris dans son Couvent à parler d'une autre sorte. Je reconnus qu'elle avoit lû toutes sortes de Livres de galanterie, & qu'elle en savoit déja assez, non-seulement pour répondre à mes sentimens, mais encore pour m'encou-

rager, & pour m'instruire. Elle jura pourtant, qu'elle n'avoit jamais senti que pour moi, la passion qu'elle me découvroit, & qu'elle ne la sentiroit jamais pour un autre ; mais elle me dit que si je l'aimois véritablement, il falloit ne point perdre de temps, & travailler à trouver l'occasion de nous voir souvent.

Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de trouver une personne si aimable, toute remplie d'amour pour moi. Je me persuadai aisément que c'étoit l'effet de mon mérite, qui lui causoit cette passion ; & je fus confirmé dans cette vanité, par les lettres qu'elle commença à m'écrire tous les jours, car il me sembloit alors qu'on ne pouvoit écrire, ni avec plus de passion, ni avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nous nous écrivions éxactement tous les jours, & nous nous servions pour ce commerce, d'un Ecolier, qui étoit fils de la Tourriére de l'Abbaye, & qui en venant en Classe, me rendoit ses lettres, & lui reportoit les miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous aimions de la sorte, quand mon frere, qui paroissoit attaché à une Religieuse de la même Abbaye, & qui n'étoit pas d'humeur

Digitized by Google

à cacher ſes intrigues, me fit voir les lettres que cette Religieuſe lui écrivoit. Quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis que c'étoit preſque mot pour mot, les mêmes lettres que m'écrivoit ma Penſionnaire, & qu'il falloit que toutes celles que j'avois reçues euſſent été compoſées par cette Religieuſe! Je n'en témoignai rien à mon frere, mais en le quittant, j'allai faire un paquet de toutes les lettres que j'avois, & je les renvoyai à celle de qui je les avois reçues, lui mandant par un billet fort ſec, que je ne voulois plus l'aimer ni la voir, puiſqu'elle avoit été capable de me tromper.

Elle répondit à mon billet par un billet encore plus ſec. Comme je l'aimois de bonne-foi, je fus fâché de la voir en colére. Je lui écrivis une lettre fort humble, en lui demandant mille pardons, & n'ayant eu aucune réponſe, j'allai la voir pour lui demander pardon moi-même.

Elle me reçut avec un air qui me perſuada qu'elle ne m'avoit jamais aimé. Elle ne fit que rire de ma triſteſſe; & voyant que je voulois lui faire des reproches en forme, elle me dit que j'étois un plaiſant marmot, pour vouloir être aimé d'une perſonne comme elle. Cela m'accabla, car elle n'étoit guére plus âgée que moi. J'enrageois

Digitized by Google

de me voir traiter d'enfant par un enfant ; & je n'avois pas sçu jusques là, que les filles ne sont plus des enfans, à l'âge où les garçons le sont encore.

Le mauvais succès de cette premiere passion, commença à me faire connoître le caractére des femmes. Heureux ! si j'en eusse profité, mais je crûs que la jeunesse étoit la seule cause de la tromperie que cette Pensionnaire m'avoit faite, & je résolus de m'attacher à des Maîtresses moins enfans.

Nous allions quelquefois manger chez le Lieutenant Général de la Ville où nous demeurions. Il avoit une femme assez bien faite, & qui faisoit fort parler d'elle. Elle avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quinze, mais je ne la voyois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croyois alors qu'il falloit paroître passionné de toutes les femmes, & je le serois même comme je le disois, car dans l'envie générale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me semble, disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Générale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs, & elle me disoit ordinairement, que c'étoit dommage que je fusse si jeune, mais qu'elle n'osoit

compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse, quand il étoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui étoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences étoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi; & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans, * car c'étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu'il fût permis de faire l'amour autrement, que leurs Héros le faisoient. Je m'imaginois être tantôt Alexandre, tantôt Orondate, & ma Lieutenante Générale ne paroissoit pas à mes yeux, une moindre Maîtresse, que Cassandre, ou Statira.

Je n'étois point suspect à son mari, étant presque le seul, qui eût la liberté de voir sa femme. Non seulement nous étions seuls, quand je le voyois chez elle, mais nous allions souvent nous promener tête à tête dans un jardin qui étoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit, qu'elle vouloit éprouver si je l'aimois véritablement, & si

* Comme Rhamond en 12. vol.

elle pouvoit se fier à moi. Je lui promis une discrétion à l'épreuve de tout, & alors elle me dit, qu'elle avoit à parler à un homme de ses parens, qui se trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais personne n'en eût connoissance, parce qu'elle seroit perdue, si on venoit à le découvrir; son mari lui ayant fait des défenses expresses de voir cet homme; elle m'assura que ce n'étoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidelité, sans m'informer de ses raisons.

Nous allâmes à ce jardin, & à peine y fûmes-nous arrivés, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par dessus la muraille, & vint nous trouver dans une allée, où nous nous promenions. Le voilà, me dit-elle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous observerez s'il ne vient personne, & si vous voyez quelqu'un, vous me viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée, qui répondoit à ce cabinet, & me disant, que je me gardasse bien de changer de place.

Dès qu'elle fut dans le cabinet, j'oublai la promesse que je lui avois faite de garder toujours mon poste, & m'approchant

tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles, elle s'approcha de la porte, & sans l'ouvrir, elle me pria de mener son mari dans une autre allée, jusqu'à ce qu'elle eût eu le temps de faire évader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce temps-là, & le Cavalier regrimpa avec précipitation à la muraille, par où il étoit venu. Elle vint à moi, & me voyant seul, elle demanda où étoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il étoit déja ressorti, elle vit bien que c'étoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en témoigna un chagrin, qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'ayant apperçu son intrigue, elle me ménageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot, & en me quittant elle alla dire à son mari, que j'étois un insolent, qui avois osé lui en conter, & qu'elle le prioit que je ne revinsse plus chez elle.

J'y retournai dès le lendemain, & le mari me dit en se moquant de moi, que j'étois un libertin & un débauché, & que sans la considération qu'il avoit pour ma

Digitized by Google

famille, il me traiteroit comme on traite les enfans quand on veut les châtier.

Cette injure me perça jusqu'au vif, & au lieu de lui répondre comme j'aurois pû le faire, que sa femme le trompoit, je ne m'arrêtai qu'à la honteuse menace qu'il m'avoit faite. Je lui sautai au collet, & le manque seul de forces m'empêcha de lui faire autant de mal que j'aurois voulu. Sa femme accourut au bruit, & prenant le parti de son mari, elle me dit cent injures. Voyez, disoit-elle, quelle insolence. Ce petit fripon en fait déja beaucoup, & s'il ose traiter mon mari de cette sorte, que ne diroit-il point de moi si on l'écoutoit ? On m'arracha des mains du mari, & on me pria de ne plus revenir chez lui. Je sortis en donnant au mari & à la femme tous les noms qu'ils méritoient.

Quand je fus au logis, j'admirai longtemps l'impudence de cette femme, qui sachant que j'avois de quoi la perdre en publiant ce que j'avois vû, avoit eu un procédé si étrange ; mais je ne connoissois pas en ce temps-là de quoi une femme coquette est capable, & ce qui m'arriva à cet âge ne fut qu'une légére ébauche des friponneries que j'ai éprouvées depuis dans les femmes de ce caractére.

Digitized by Google

Cette avanture fit grand bruit. Le Précepteur chez qui nous logions en écrivit à ma mere, & la pria de nous retirer, parce que nous étions trop grands. Ma mere auroit eu peu d'égard à ses remontrances, si cette année-là qui étoit l'année 1640. elle n'étoit devenue veuve. Mon pere fut tué en Piémont à la bataille que le Comte d'Harcourt gagna sur les Espagnols. Elle nous rappella donc à Paris, où nous trouvâmes mon frere aîné qui étoit revenu après la mort de mon pere, pour demander sa Charge, & pour tâcher aussi de nous faire donner de l'emploi dans les Troupes, à mon frere le Comte & à moi.

Nous avions un ami puissant avec qui mon frere aîné avoit été élevé, & que nous avions aussi fort connu dans notre jeunesse. C'étoit Monsieur de Cinq-Mars, fils du Maréchal d'Effiat. Comme il étoit dans sa plus grande faveur, nous n'eûmes pas de peine à obtenir tout ce que nous souhaitions. La Charge de mon pere fut rendue à mon frere aîné. On donna mon frere le Comte à Monsieur le Duc de Brezé pour servir sur mer, & mon frere aîné qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprès de lui pour servir

Digitized by Google

en Piémont la campagne prochaine. Je restai donc à Paris, où je passai l'hiver avec lui, étant presque de toutes ses parties & de tous ses plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion de connoître bien mieux que je n'avois fait, le caractére des femmes coquettes.

Nous étions presque toujours chez Monsieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empêcher de dire ici la surprise où j'étois, & les réfléxions que j'avois coutume de faire toutes les fois que je le voyois. Jamais homme ne m'a semblé devoir être plus heureux qu'il étoit alors. Il se voyoit à vingt ans Favori du Roi, avec des distinctions que nul autre n'avoit eûes avant lui. Il étoit adoré de tous les Courtisans, & aimé de toutes les femmes ausquelles il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je ne le voyois jamais content, & dès qu'il se trouvoit seul avec mon frere & moi, il se disoit l'homme du monde le plus malheureux. Il rêvoit, il soupiroit, & passoit souvent des heures entiéres à ne rien dire & à se promener dans la Chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me mêlois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne

pouvois

Digitized by Google

pouvois cesser d'admirer combien les hommes sont trompés, quand ils se persuadent que les grands postes & les grands honneurs sont nécessaires pour être heureux.

Je n'eus aucune connoissance des secrets de Monsieur de Cinq Mars en matiére d'Etat, & je ne sai s'il les découvrit à mon frere, mais je connus la plûpart de ceux qu'il avoit en matiére de galanterie; car on trouve beaucoup d'hommes capables de cacher ce qui regarde leur fortune, & l'on n'en trouve guére qui puissent ne pas se vanter de ce qui a dequoi flatter leur vanité en amour.

Monsieur de Cinq Mars étoit parfaitement bien fait & fort libéral. Cependant les femmes ausquelles il paroissoit attaché, ne lui étoient pas fort fidelles. Comme il étoit obligé d'être presque tout le jour auprès du Roi, il n'avoit que des momens à donner à ses maîtresses, & elles trouvoient toute la facilité qu'elles vouloient pour le tromper.

Il en avoit une pour laquelle il avoit fait beaucoup de dépense. Il l'avoit meublée & logée magnifiquement, & il ne lui rendoit guére de visites qu'il ne lui fît des présens. Il nous menoit fort souvent chez

elle mon frere & moi, & même il nous y laissoit, étant obligé de retourner à la Cour. Soit que mon frere eût des engagemens ailleurs, soit qu'il fît scrupule d'en conter à la Maîtresse de son ami, il paroissoit s'attacher peu à elle, & quand Monsieur de Cinq Mars étoit sorti, & que nous restions chez cette fille, il s'endormoit presque toujours, & me laissoit causer avec elle tant que je voulois.

Je n'avois pas encore perdu l'habitude que j'avois prise, de croire qu'il n'étoit pas permis de voir une femme sans lui témoigner de la passion. Celle-ci étoit belle, & on peut bien croire qu'ayant la facilité de l'entretenir, je lui dis que je l'aimois.

Voulant pourtant faire cette déclaration avec un peu de délicatesse, je lui dis que j'étois fâché que Monsieur de Cinq Mars fût si attaché à elle, & qu'elle lui eût de si grandes obligations, parce que sans cela j'aurois pris la liberté de lui témoigner que je l'aimois de tout mon cœur. Vous croyez, reprit-elle, qu'il est attaché à moi, & que je lui ai de l'obligation, point du tout, il ne m'aime point, & il ne fait presque rien pour moi. Il ne fait rien pour vous, repris-je avec étonnement? Cependant on ne dit pas cela, & on prétend dans le

Digitized by Google

monde qu'il vous a donné plus de cinquante mille écus. Hé bien, repondit-elle, cinquante mille écus, voilà une belle gueuserie pour une fille comme moi. Si je voulois avoir pour d'autres les complaisances que j'ai pour lui, j'aurois déja reçu trois fois plus d'argent, & je serois bien mieux établie.

J'avoue que ce discours me parut si singulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maîtresses qu'on achete se croyent toutes beaucoup au-dessus du prix pour lequel elles se vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien témoigner de ma surprise. Il est vrai, lui dis-je, que si on a égard à votre mérite, cinquante mille écus sont peu de chose. Mais que doivent donc espérer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniére recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'ai pas un sou à vous donner? Est-ce donc, reprit-elle, que vous croyez que je sois intéressée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il étoit vrai que vous m'aimassiez, & que je crusse que c'est de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monsieur de

Cinq Mars avec ſes cinquante mille écus; car ajouta-t-elle, il n'appartient qu'aux coureuſes de faire l'amour pour de l'argent.

Ce diſcours me toucha juſques au cœur, & m'empêcha de faire la réflexion que j'aurois dû faire ſur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une perſonne aſſez intéreſſée pour n'être pas contente de cinquante mille écus, ne laiſſer pas de faire la généreuſe; mais j'en fus touché, comme ſi elle eût parlé de bonne foi. Je m'imaginai que j'avois plus de mérite que Monſieur de Cinq Mars, & j'allai même juſqu'à me perſuader qu'une fille auſſi bien nippée qu'elle l'étoit, pourroit non-ſeulement m'aimer ſans rien attendre de moi, mais me faire même des préſens, car étant alors extrêmement dépourvu d'argent, je ſentois bien que celle de toutes les femmes que j'aimerois davantage, ſeroit celle qui me donneroit le plus.

Je lui répondis que j'étois charmé de la généroſité de ſon cœur, & qu'elle ne devoit point douter que le mien ne fût ſincére. La maniére dont elle me répondit, me fit croire que j'étois aimé. Elle m'aſſura qu'elle me recevroit toutes les fois que j'irois chez elle, & qu'elle auroit ſoin que

Digitized by Google

perſonne ne nous troublât dans nos tête à tête. Je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain matin à dix heures, & elle me le promit.

Je la quittai ſi charmé de ma bonne fortune, que j'eus peine à n'en pas faire confidence à mon frere. Je ne ceſſai point en m'en retournant avec lui, de lui parler de cette fille avec un épanchement de cœur qui le faiſoit rire. Je croi, me diſoit-il, que vous en êtes amoureux? Il faudroit pour cela, lui repondois-je, que je fuſſe aſſez riche pour lui faire du bien. Mon frere rioit de toute ſa force quand je lui diſois que perſonne que Monſieur de Cinq Mars ne devoit prétendre à ſes bonnes graces, & j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la connût déja pour ce qu'elle étoit.

J'attendois avec impatience l'heure marquée pour le rendez-vous, quand je reçus un billet, par lequel elle me mandoit qu'il lui étoit ſurvenu une affaire qui l'obligeoit à ſortir de bonne heure, & que n'ayant point de Montre, toutes les ſiennes étant chez l'Horloger, elle me prioit de lui en envoyer une qu'elle m'avoit vue la veille. J'en avois une en effet aſſez jolie. Je la lui envoyai auſſi-tôt, l'accompagnant d'un billet très-paſſionné, par le-

quel je la priois de se souvenir du rendez-vous pour l'après-dînée. Je me hâtai fort d'aller chez elle, & je la trouvai en déshabillé, sans qu'il parût qu'elle eût sorti le matin. Elle avoit avec elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l'avoient retenue jusques alors, ajoutant qu'il falloit qu'elle sortît dans un quart d'heure, parce qu'elle étoit obligée de trouver ce jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues au jeu. Je ne vous les demande pas, ajouta-t-elle, parce que vous m'avez dit que vous n'avez point d'argent. Elle me dit ces dernières paroles d'un air si sec, que je crus que c'étoit un reproche qu'elle me faisoit. Je le sentis jusqu'au vif, & je résolus de lui trouver les dix pistoles à quelque prix que ce fût. Je la quittai, & j'allai vendre un petit diamant que j'avois, & lui apportai les dix pistoles. Elle les reçut avec une joie extrême, disant que ce qu'elle en faisoit étoit plus pour éprouver si je l'aimois véritablement, que par le besoin qu'elle en eût. Elle me promit pour le lendemain le rendez vous dont elle m'avoit flatté; mais quand l'heure en fut venue, elle me manda qu'elle étoit au désespoir, mais qu'elle ne pouvoit recevoir personne, parce que M. de Cinq Mars venoit de lui mander qu'il alloit venir la voir.

Digitized by Google

J'enrageois de tous ces contretemps. Le jour suivant ne me fut pas plus heureux, & elle me mena quinze jours de cette sorte, trouvant chaque fois des raisons nouvelles pour me manquer de parole. Ce temps-là passé, elle me fit prier de me trouver à une Eglise où elle se rendit, & où j'allai lui parler. Elle me marqua beaucoup de chagrin de ne pouvoir prendre l'occasion de me voir chez elle, qu'elle s'étoit apperçue que l'empressement que j'avois pour elle avoit été remarqué, & qu'il falloit nécessairement que nous nous vissions ailleurs. Elle ajouta que ce n'étoit pas sa plus grande peine; que ce qui l'affligeoit étoit que Monsieur de Cinq Mars lui ayant donné cinquante pistoles pour acheter un habit, elle avoit été assez malheureuse pour s'être embarquée au jeu; qu'elle n'osoit lui dire qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloit nécessairement qu'elle les trouvât ailleurs. Croyez-vous, ajouta-t-elle, que si vous faisiez semblant d'en avoir besoin, & que vous les demandassiez à Monsieur de Cinq Mars, il vous les refusât? Je lui répondis que je n'osois faire cette proposition à Monsieur de Cinq Mars, non-seulement parce que j'avois une répugnance extrême à emprunter de l'argent à qui que ce fût, mais aussi parce que j'avois des

raisons de ménager l'amitié de Monsieur de Cinq Mars pour des intérêts plus considérables. Elle me répondit sechement que cette excuse étoit une défaite, & qu'elle étoit folle de s'imaginer que je l'aimasse. Elle me quitta après ces paroles, & ne voulut plus entendre de raisons.

J'avois tous les sujets du monde de croire qu'elle n'agissoit pas de bonne foi. Elle avoit déja ma Montre qu'elle ne parloit point de me rendre. Je lui avois donné dix pistoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai assez aveugle pour ne pas faire la moindre réflexion sur son procédé. Elle est trop riche, me dis-je à moi-même, pour être intéressée, & il faut que ce qui la fait recourir à moi, soit un effet de sa confiance.

Je me résolus donc de demander les cinquante pistoles à Monsieur de Cinq Mars. J'étois chez elle avec lui quand je lui en fis la proposition. Je le tirai dans une Chambre à l'écart, & je lui dis en tremblant que j'avois un extrême besoin de cinquante pistoles, mes parens ne me donnant point d'argent. Il me répondit qu'il m'en alloit donner cent, & aussi-tôt appellant la personne chez qui nous étions: Combien vous ai-je laissé d'argent, Mademoiselle,

Digitized by Google

moiſelle, lui dit-il, la derniére fois que je vous vis ? N'eſt-ce pas trois cens piſtoles ? Allez m'en querir cent, je vous prie, dont j'ai extrêmement beſoin. Cette fille rougit, & n'oſant rien répondre, elle lui apporta les cent piſtoles bien comptées qu'il me donna.

Je fis difficulté de les prendre, lui diſant que cette fille en avoit peut-être beſoin. Non, dit-il, elle en a de reſte, & je veux même qu'elle vous en donne quand vous en aurez beſoin ; & l'appellant auſſitôt, il lui dit qu'elle me donnât tout ce que je lui demanderois. Je gardai les cent piſtoles, réſolu d'apprendre à Monſieur de Cinq Mars que je ne lui avois emprunté de l'argent que pour la perſonne même de qui il les avoit priſes, & je le laiſſai avec elle.

Je ne ſavois que comprendre au procédé de cette fille, qui avoit fait ſemblant d'avoir beſoin de cinquante piſtoles en un temps où Monſieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens ; mais la choſe me paroiſſoit bizarre, ſuppoſé qu'elle ne fût pas de bonne foi, qu'elle fût punie elle-même de ſon avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait juſques-là, on l'eût obligée de m'en

donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empêcher de raconter la chose à mon frere, qui me blâma fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars, & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoyer. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnât Monsieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajouta-t-il, dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a pas le loisir de s'appliquer à connoître ses Maîtresses.

Mon frere reporta les cent pistoles, & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui l'avoit déja trouvé aveugle sur le sujet de cette fille, ne jugea pas à propos de lui dire que c'étoit elle qui m'avoit obligé de lui faire cet emprunt, mais comme j'avois resolu de ravoir ma Montre & mes dix pistoles, je pris aussi la résolution de me servir de l'ordre que Monsieur de Cinq Mars lui avoit donné, de ne me laisser manquer de rien.

Digitized by Google

J'allai donc chez elle, & je fus fort surpris que me recevant avec un visage riant: Hé bien, me dit-elle, où sont les cent pistoles que Monsieur de Cinq Mars vous a prêtées? Ne sont-elles pas pour moi? Pour vous, luis dis-je? Ma foi, je les ai déja dépensées; & je vous prie au contraire de m'en donner encore vingt, dont j'ai un besoin extrême. Quoi! reprit-elle, vous croyiez donc que les trois cens pistoles dont Monsieur de Cinq Mars m'a parlé fussent à moi? Vous vous trompez, il me les avoit données en garde, & il est si avare, qu'il me feroit mal passer mon temps, si j'avois touché à un sou de l'argent dont il me confie le dépôt. Hélas! dit-elle en pleurant, je suis bien malheureuse. A peine Monsieur de Cinq Mars me donne-t-il mon nécessaire, & je n'ose jamais lui demander rien qu'il ne me le reproche.

Ce que mon frere m'avoit appris du caractére de la Demoiselle, m'empêcha de donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monsieur de Cinq Mars n'étoit point du tout du caractére dont elle le faisoit, & que je lui en parlerois moi-même pour en savoir la vérité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix pistoles, puisque je ne pouvois douter qu'elle ne

Digitized by Google

feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle se met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monsieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'insistai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix pistoles; elle me dit qu'absolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits présens pour marque de mon amitié.

Quelque fâché que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de rire de ses complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'être point touché de ses larmes, & de la mépriser autant que je l'avois aimée. Elle étoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monsieur de Cinq Mars lui prodiguât un argent immense, elle ne laissoit pas de demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monsieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la suite quelle fut sa destinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me dispenser d'y accompagner mon frere, qui s'y trouvoit souvent pour voir Monsieur de Cinq Mars, & cherchant à m'amuser ailleurs, je m'adonnai à l'Hôtel de ....., parce que Madame la

Digitized by Google

Ducheſſe de..... étoit notre parente, & me recevoit toujours avec plaiſir. Elle avoit une Niéce fort jolie, qu'elle faiſoit élever auprès d'elle; car elle n'avoit point encore d'enfans en ce temps-là. C'étoit une fille de ſeize ou dix-ſept ans; & du caractére dont j'étois, il eſt aiſé de juger que la voyant fort ſouvent, je ne manquai pas de lui conter des douceurs. Elle répondoit à mon amour d'une maniére qui me faiſoit enrager; elle ne faiſoit que rire, & je ne pouvois deviner ſi elle m'aimoit ou ſi elle ne m'aimoit pas. Un jour qu'elle étoit ſortie avec la Ducheſſe, j'allai pour la voir, & je ne trouvai qu'une jeune femme de chambre qui la ſervoit. C'étoit une fille de vingt ans qui étoit aſſez bien faite. J'avois coutume de lui faire des honnêtetés toutes les fois que je la rencontrois, & la trouvant ſeule ce jour-là, je lui en fis plus qu'à l'ordinaire. Elle me parla de ſa Maîtreſſe, & me dit que j'en étois paſſionnément aimé; que cette Niéce lui parloit continuellement de moi, mais qu'elle n'oſoit s'expliquer à moi-même. Elle ajouta que ſi je l'aimois véritablement, elle tâcheroit de lui ôter cette timidité & ces ſcrupules, & de me ménager avec elle des converſations ſecrettes. Je jurai à cette fem-

me de chambre tout ce qu'elle voulut, & elle m'assura que je verrois bien-tôt sa Maîtresse, pourvû que je lui promisse d'être discret. Elle prit ensuite la précaution de m'avertir de ne lui rien témoigner jusqu'à ce qu'elle l'eût prévenue.

Nous finissions à peine cette conversation, que la Duchesse revint avec sa Niéce. De quels yeux ne regardai-je point cette charmante personne après ce qu'on venoit de m'apprendre de l'inclination qu'elle avoit pour moi, & quelle peine n'eus-je point à ne lui en rien dire! Je me contentai de l'assurer que je l'aimois à la folie, & jamais en effet je ne l'aimai davantage. Je sentis alors que rien n'est plus capable d'augmenter la passion, que l'imagination d'être aimé.

La femme de chambre ne me laissa pas languir. Dès le lendemain matin elle me fit dire qu'elle avoit à me parler, & j'allai la trouver dans une Eglise voisine. Elle me dit qu'elle avoit entretenu sa Maîtresse, & que si je voulois venir à l'Hôtel dès le soir même, elle trouveroit le moyen de me la faire voir. Je n'avois garde de différer, & je pris avec elle toutes les mesures qu'elle voulut.

J'allai le soir chez la Duchesse, j'y sou-

Digitized by Google

pai, & quand je crus qu'elle vouloit se coucher, je pris congé d'elle; mais au lieu de sortir, je montai en sortant de sa chambre dans un grenier en maniére de garde-robe, où la femme de chambre m'enferma. Il faisoit un froid extrême, & je fus là deux grosses heures à geler de froid. Au bout de ce temps, & environ sur le minuit, on vint ouvrir la porte de mon grenier, & je connus que c'étoit la femme de chambre, qui me prenant par la main me dit tout bas que je la suivisse. Je la suivis, & après plusieurs détours, je me trouvai dans une chambre où il y avoit du feu à demi éteint, qui ne donnoit pas assez de clarté pour éclairer cette chambre, & me faire reconnoître où j'étois. Elle me dit que je me chaufasse, & que sa Maîtresse alloit venir me trouver. Un demi quart d'heure après, j'entendis entrer une personne qui sans me rien dire s'approcha de moi. Est-ce vous? lui dis-je; croyant que c'étoit la Niéce de la Duchesse. J'eus beau repeter trois ou quatre fois, est-ce vous? on ne me répondit rien. Je crus que la timidité & la honte l'empêchoient de parler, & je ne crus pas la devoir questionner davantage. Dans ce moment on ouvrit la porte de la chambre où nous étions, & je vis une figure d'hom-

Digitized by Google

me qui y entroit. La perſonne qui s'étoit approchée de moi, me pouſſa à la ruelle du lit, & alla au-devant de celui qui venoit troubler notre rendez-vous. J'entendis que cet homme lui parloit avec beaucoup de familiarité, & qu'elle le prioit fort honnêtement de ſortir. Cet homme ne voulut point ſe retirer, & répondit en jurant qu'il alloit voir à qui il tenoit qu'on ne le reçût, & il s'avança auſſi-tôt vers la ruelle où j'étois, & ſe jettant ſur moi avec furie, il ne me fut pas avare de coups. Comme je voulus me revancher pour m'échaper de ſes mains, nous fîmes du bruit, & j'entendis que l'on remuoit beaucoup dans la chambre au-deſſus de celle où nous étions. Quelque temps après j'apperçus de la lumiére, & la Ducheſſe elle-même, ſuivie de la femme de chambre. Elle ne fut pas plûtôt entrée, que je reconnus que celui contre qui je me battois, étoit un laquais de la maiſon. La femme de chambre me montra à la Ducheſſe, & enſuite lui dit en pleurant: vous voyez, Madame, que je ne vous ai pas menti, & que Monſieur le Chevalier eſt venu ſe cacher dans ma chambre pour me faire violence. Je ne voulois point vous le dire, & j'ai été prier Champagne de venir le faire ſortir, mais il n'a jamais

Digitized by Google

voulu, ce qui m'a contrainte de vous aller faire relever. La Ducheſſe ne put s'empêcher de rire, quoiqu'elle fût fort en colére, & m'adreſſant la parole, elle me dit que je faiſois là de belles actions, & que j'étois un joli garçon. J'étois ſi ſaiſi & ſi confus, que je ne pus dire un mot. La Ducheſſe me fit reconduire par ſes gens, & je ſortis commençant à deviner une partie de cette avanture.

La vérité étoit que la femme de chambre n'avoit jamais parlé en ma faveur à la niéce, & qu'elle s'étoit ſervie de ſon nom pour avoir elle-même un rendez-vous avec moi. C'étoit elle qui étoit revenue dans la chambre, & qui n'avoit oſé me répondre quand je lui avois demandé, eſt-ce vous? Soit que le laquais qui vint enſuite m'eût apperçu, ſoit qu'il eût accoutumé de venir trouver cette fille, il ne voulut point s'en aller, & la femme de chambre ſe voyant dans l'embarras, ne crut point trouver de meilleur moyen pour ſortir d'intrigue, que d'aller avertir la Ducheſſe, que j'étois caché dans ſa chambre. Sa friponnerie eut tout le ſuccès qu'elle ſouhaitoit. La Ducheſſe la crut une Veſtale, & je paſſai pour un débauché. Je n'oſai même détromper la Ducheſſe ſur le champ,

Digitized by Google

parce que c'eût été commettre sa niéce? Ainsi j'eus toute la honte de cette avanture, & personne ne douta que je ne fusse amoureux de la femme de chambre. La niéce m'en fit des reproches fort aigres quand je la vis; j'eus beau protester de mon innocence, & lui apprendre tout ce que la femme de chambre m'avoit fait espérer, elle persista à croire cé que les apparences lui persuadoient, & elle prit les vérités que je lui disois pour des excuses imaginaires.

Je ne jugeai pas à propos de me laisser opprimer; & voyant que la niéce elle-même prenoit parti contre moi, je résolus de raconter à la Ducheſſe comme les choses s'étoient passées. Cela lui donna des soupçons sur la conduite de cette femme de chambre. Elle l'éclaira, & la surprit en intrigue, non-seulement avec le laquais, mais encore avec plusieurs autres. Elle fut chassée, & il ne resta à la Ducheſſe & à sa niéce d'autre sujet de se plaindre de moi, que l'insolence que j'avois eûe d'esperer ce que la femme de chambre m'avoit promis.

Quand la vérité eut été éclaircie, je m'apperçus que la Ducheſſe & sa niéce me regardoient de meilleur œil qu'elles n'avoient encore fait, & soit que mon avan-

Digitized by Google

ture leur eût fait compassion, soit que les femmes aiment les gens qui ont le courage d'entreprendre quelque chose pour elles, je ne pus douter que l'une & l'autre n'eût de l'amitié pour moi. Mais hélas! cette amitié ne servit qu'à me faire mieux connoître encore le caractère des femmes.

La Duchesse fut la premiere qui me déclara ses sentimens. Elle me dit nettement que jusque-là elle m'avoit regardé comme un enfant, & qu'elle n'avoit osé me dire l'inclination secrete qui la portoit à m'aimer; mais qu'après le courage & la discretion que j'avois eû dans l'avanture de la femme de chambre, elle voyoit bien qu'elle pouvoit se fier à moi, & qu'elle vouloit que je l'aimasse: mais il faut, dit-elle, raccommoder un peu votre réputation, car comme vous passez pour un débauché, on trouveroit mauvais que je vous visse, si vous ne paroissez être entierement different de ce que l'on a sujet de vous croire. Vous êtes le cadet de votre Maison, & si vous voulez me plaire, vous prendrez l'état Ecclesiastique. Je trouverai le moyen de vous faire avoir des Benefices, & vous vous mettrez dans un Seminaire.

Je lui dis que j'étois disposé à tout ce qu'elle voudroit, & il est vrai qu'en ce mo-

ment je me trouvai si flatté de me voir aimé d'une Ducheſſe, que je ne fus épouvanté ni par l'averſion naturelle que j'avois pour la profeſſion qu'on me propoſoit, ni par ce que je me figurois de triſte pour moi dans le ſéjour d'un Séminaire.

Je lui promis donc d'en faire parler à ma mere; je le dis à mon frere dès ce même jour, & je ne trouvai nulle difficulté dans ma Famille à me laiſſer prendre un état qui ſembloit la décharger de moi mieux que tout autre.

Je fis donc ſemblant d'être fort déſabuſé des choſes du monde, & je pris des meſures pour me mettre dans un Séminaire, & y commencer mes études de Théologie. Quand on ſut que j'avois pris cette réſolution, la niéce de la Ducheſſe à qui je n'en avois rien dit, en parut fort ſurpriſe & fort touchée. Elle me dit que j'étois fou, & que ce n'étoit pas-là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajouta-t elle, il faut vous avouer que je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas répondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'eſt que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le ſeul homme à qui je voulois m'attacher, & j'eſperois que vous m'épouſeriez quelque jour.

Digitized by Google

Ah! Mademoiſelle, lui répondis-je, pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plûtôt ? Car que dira-t-on, de ne me voir point changer d'état, après avoir pris pour cela toutes les meſures néceſſaires ? Cependant vous en êtes encore la maîtreſſe, & je vous promets de n'en rien faire ſi la choſe vous déplait. Elle me répondit qu'elle ne vouloit pas abſolument que je me fiſſe d'Egliſe, & que ſi je le faiſois, je lui donnerois un très-ſenſible chagrin. Je l'aſſurai qu'il n'en ſeroit rien, & un jour après, j'allai dire à la Ducheſſe que je ne pouvois me réſoudre à me faire Eccleſiaſtique.

Je vois bien, reprit la Ducheſſe, que c'eſt ma niéce qui vous a parlé. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ſes chimères ſur la paſſion qu'elle a pour vous, mais elle n'en eſt pas où elle penſe. C'eſt une folle dont je veux me défaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là-deſſus elle me dit que le Duc ſon mari & elle, avoient pris ſecretement des meſures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois véritablement. Je ſentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier

Digitized by Google

une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre mérite que ses richesses : Je répondis à la Duchesse que j'étois encore prêt de faire ce qu'il lui plairoit. & que dès le lendemain j'entrerois au Séminaire : mais qu'il y avoit de la conscience à marier sa niéce de cette sorte. Faites, dit-elle, ce que je souhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à sa niéce de la conversation que j'avois eû, & je lui appris que sa tante avoit de la jalousie de l'amitié que j'avois pour elle, & que si je ne me faisois Ecclesiastique, on la marieroit. Quelle fut ma surprise, quand lui disant qu'on alloit la marier, elle me répondit avec une espece de transport de joye : cela est-il possible ? Oui, lui dis-je, mais sachez à qui on vous marie, c'est à un tel. Quoi ! c'est à lui, reprit-elle, avec un redoublement de joie ? Ah ! dit-elle, je le connois. C'est un homme fort riche; & l'on ne peut faire une meilleure affaire pour moi. Vous ne voulez donc plus m'épouser, lui répondis-je froidement ? Vous, dit-elle ? Est-ce qu'on épouse des gens d'Eglise ? En achevant ces paroles, elle courut brusquement appeller une femme de chambre, & l'embrassant en ma présence; Ah ! ma chere, lui dit-elle, sais-tu que je vais être mariée ?

Digitized by Google

Je reſtai immobile à un changement ſi imprévu, & peu s'en fallut que je ne priſſe la réſolution, non pas de me faire Abbé, mais Hermite, en voiant les femmes capables d'une pareille inconſtance. Elle fit peu d'attention à ma douleur, & je ſortis plus réſolu que jamais de faire ce que la Ducheſſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla ſe rendre en Piémont, où ſon Régiment ſervoit toujours dans l'Armée du Comte d'Harcourt, & je pris le petit collet. Ce que je pus obtenir de la Ducheſſe c'eſt qu'au lieu de m'enfermer dans un Séminaire pour y être en retraite, je me mettrois dans une penſion proche la Sorbonne pour y étudier en Théologie.

Le premier jour que je me fus revétu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Ducheſſe, qui me dreſſa elle-même à la modeſtie & à la bienſéance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baiſſer les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoue que c'étoit un étrange ſacrifice que je lui faiſois; car outre la répugnance naturelle que j'ai déja dit que j'avois pour l'état Eccleſiaſtique, j'étois né ennemi de la contrainte: mais enfin j'étois ſi flatté de me voir aimé de cette femme,

Digitized by Google

que quoique je n'euſſe pas pour elle autant de paſſion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croyois qu'il ne m'étoit pas permis de ne lui point obéïr aveuglément.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand ſoin de répandre par tout que j'étois un Saint, & que c'étoit la ſeule dévotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Egliſe. J'avoue que quelque averſion que j'euſſe de cette hypocriſie, je ſentois ma vanité bien flattée de pouvoir me dire qu'une perſonne de cette qualité qui paſſoit pour une Veſtale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc ſon mari qui étoit plus âgé qu'elle, n'avoit nul ſoupçon ſur ſa conduite, & elle avoit mérité ſa confiance par deux ou trois ſacrifices qu'elle lui avoit faits, dont je vais parler pour faire connoître de quoi une femme eſt capable.

Il y avoit un homme de la premiere qualité qui s'étoit déclaré ſon Amant. C'étoit l'homme du monde du plus grand mérite, & qui avoit pour elle les maniéres les plus engageantes. Il lui marquoit ſon attachement avec un reſpect & une ſoumiſſion peu ordinaire dans les perſonnes de ce rang. La

Ducheſſe

Digitized by Google

Ducheſſe avoit d'abord répondu à ſa paſſion, mais venant à s'appercevoir que ſon mari en avoit de l'ombrage, elle déclara à cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'aimer ni le voir.

Il penſa devenir fou à cette nouvelle, & il en tomba malade. Tout ſon recours fut de lui écrire, & jamais je n'ai rien vû de plus touchant que ſes lettres. La Ducheſſe les montroit toutes à ſon mari qui faiſoit lui-même les réponſes. Elles ne pouvoient manquer d'être fort ſéches, puiſqu'elles étoient dictées par un Mari. J'admirois comment cette femme avoit la cruauté d'en uſer ſi mal avec un homme qui en uſoit ſi bien avec elle, & je ne pouvois m'empêcher de ſentir pour elle un ſecret mépris. Il faut, lui diſois-je quelquefois, que vous ayez bien de l'averſion pour un homme que vous ſacrifiez ſi cruellement. De l'averſion, répondit-elle ? Point du tout, je l'aime au contraire, & ſi je ſuivois mon penchant, j'en aurois pitié : mais j'aime mieux mon repos que lui, & dans la ſituation où je ſuis, je ne dois donner aucun ſujet de défiance à mon mari. Quoique je fuſſe fort jeune, je jugeois bien qu'elle en uſeroit de même avec moi ſi ſon mari venoit à me ſoupçonner. Je lui diſſimulois pourtant cette pe-

sée, & j'applaudissois tout haut à une conduite que je blâmois dans mon cœur.

Comme cet Amant savoit que j'avois beaucoup d'accès, auprès d'elle, il avoit cherché à me connoître pour avoir le plaisir de m'en parler, & j'avois peine à m'empêcher de le détromper quand je le voyois persuadé que sa Maîtresse ne le maltraitoit que par un excès de fierté. Il me fit tant de pitié, & je trouvai cette femme si indigne de la délicatesse des sentimens qu'il avoit pour elle, que je résolus de le tirer d'erreur. Je lui écrivis une lettre sans nom, & d'un caractére inconnu, & l'avertissois par cette lettre que la Ducheſſe n'étoit rien moins que ce qu'il pensoit, & que s'il vouloit l'épier aux heures où un certain Abbé alloit la voir, il pourroit être détrompé. Cet Abbé étoit moi-même, & j'avoue que j'étois bien imprudent d'aller l'éclaircir sur une chose qui pouvoit retomber sur moi, mais j'étois jeune, j'avois de la vanité, & je me faisois un secret plaisir de lui faire voir que j'étois plus heureux que lui. Ainsi la vanité eut plus de part à mon procedé que la générosité ou la compassion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajoutât peu de foi, il résolut de profiter de l'avis qu'on lui donnoit. Il trouva moyen un jour

Digitized by Google

de ſe couler dans l'appartement où j'avois coutume de voir la Ducheſſe, & ſe mit derriere une tapiſſerie qui couvroit une encoigneure de la chambre qui lui donnoit aſſez d'eſpace pour y demeurer caché, ſans que l'on s'en apperçût. Il pouvoit entendre aiſément de là ce qui ſe diſoit dans cette chambre. Nous ne ſavions ni la Ducheſſe ni moi qu'il nous écoutât. Il étoit trois heures après midi, & c'étoit l'heure la plus ordinaire où nous nous voyions. Il y avoit un quart d'heure que nous étions enſemble quand nous entendîmes du bruit derriere la tapiſſerie. La Ducheſſe alla voir ce que c'étoit, & elle le trouva évanoui, & qui ne reſpiroit preſque plus. C'étoit l'effet qu'avoit produit en lui la ſurpriſe de ce qu'il venoit d'entendre.

J'admirai la réſolution avec laquelle cette femme prit auſſitôt ſon parti. Retirez-vous, me dit-elle, & laiſſez moi me démêler ſeule de cette affaire. Je ne me le fis pas dire deux fois; je ſortis d'abord, & j'étois ravi d'être loin d'un lieu où je ne prévoyois rien de bon pour moi.

Quand je fus ſorti, la Ducheſſe appella une femme de chambre, & lui montrant l'homme caché derriere la tapiſſerie, elle lui dit qu'elle eût ſoin de le faire retirer, & que c'étoit un fou à qui l'amour avoit ren-

verſé l'eſprit. Son mari arriva preſque dans le même moment, & demanda ce que c'étoit. C'eſt, reprit-elle, avec un ſens froid inconcevable, ce pauvre fou de.... qui eſt venu pour me voir, & qui a eu la bonté de s'évanouir en voyant que je ne voulois pas l'écouter. Il n'eſt point à propos, ajouta-t-elle, que vous paroiſſiez ici. Retirons-nous, & laiſſons à cette fille le ſoin de le faire ſortir.

Le Duc emmena ſa femme, ne pouvant ceſſer de l'embraſſer & de la louer de ſa vertu. L'Amant revint de ſon évanouiſſement & ſortit ſans dire un mot. Je ne doutai pas qu'il ne cherchât à ſe venger de la Ducheſſe & de moi, & je me repentis bien d'avoir contribué à le déſabuſer : mais je reconnus bientôt que la vengeance qu'il vouloit en tirer n'étoit point dangereuſe pour moi. Il prit le parti de mépriſer la Ducheſſe autant qu'il l'avoit aimée, & en cela il fut plus ſage & plus courageux que je ne l'ai été en pareille occaſion. Comme il étoit parfaitement honnête-homme, il ne témoigna jamais rien de cette avanture, & on l'entendit toujours parler avantageuſement de la Ducheſſe. Je prenois grand ſoin de l'éviter, & nous nous rencontrâmes peu depuis ce temps-là, car il fut bleſſé le mois de

Digitized by Google

Septembre suivant à la prise de Salses, & il mourut de sa blessure.

Ce ne fut pas cette seule avanture qui me fit connoître le caractére de la Duchesse. Elle fit à son mari un sacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque chose de fâcheux pour moi. Avant qu'elle m'eût aimé, elle avoit jetté les yeux sur un autre. C'étoit un jeune homme un peu plus âgé que moi, qui étoit fils de sa Nourrice. Elle avoit persuadé au Duc son mari de le faire son Page, car en ce temps-là on prenoit des Pages plus âgés qu'en ce temps-ci. Ce Page étoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'étoit un jeune homme extrêmement étourdi, & sur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fonds à faire. C'est ce qui lui fit venir la pensée de s'attacher à moi, & de se défaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi, lui donneroient de la jalousie, elle résolut de prévenir son ressentiment, & le parti qu'elle prit, fut de le rendre suspect à son mari, en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui découvrir qu'il étoit amoureux d'elle. Le Duc ayant pris feu aussi-tôt sans examiner la chose, appella son Page, & le menaça de lui faire casser la tê-

Digitized by Google

te, s'il ne sortoit promptement de son service. Ce jeune garçon répondit sans s'étonner, que s'il avoit aimé la Duchesse, c'étoit elle qui en avoit fait les avances, & il offrit même de l'en convaincre, parce qu'il avoit encore un billet d'elle, qui sembloit expliquer clairement les avances dont il l'accusoit. Les choses étoient comme le disoit le Page, & il produisit le billet. Le mari l'ayant montré à sa femme, elle répondit avec assurance, qu'elle ne pouvoit désavouer que ce billet ne fût de sa main; mais qu'elle l'avoit écrit à une personne de ses amies, & non pas au Page. Malheureusement pour lui, il étoit tourné de maniére, qu'on ne pouvoit démêler, s'il étoit pour un homme ou pour une femme. Le Duc fut persuadé que la chose étoit comme l'assuroit la Duchesse, & ce Page lui parut coupable d'une nouvelle insolence; en osant s'attribuer un billet écrit pour un autre. Ce ne fut pas tout. La Duchesse lui avoit donné beaucoup de bijoux, qu'elle savoit bien qu'il avoit gardé. Elle dit à son mari, que non-seulement ce Page étoit un fourbe, mais un voleur qui lui avoit pris cent choses. Les bijoux furent trouvés dans la cassette de ce malheureux, & le Duc voulut le mettre entre les mains de la Jus-

Digitized by Google

tice, mais la Ducheſſe obtint qu'il ſe contentât de le chaſſer. Il prit parti dans les Troupes, où il déchiroit cruellement cette femme, ſon reſſentiment lui faiſant ajouter beaucoup de choſes à la vérité. Il fut tué dans le premier combat où il ſe trouva.

Il eſt aiſé de juger, que je n'étois pas trop tranquille dans un engagement, dont tant d'exemples me faiſoient craindre les ſuites; mais je ne ſavois comment me dégager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je ſentois bien que je ne me ſerois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'étude, & je commençai à me faire de la réputation du côté de l'eſprit & du ſavoir. Je n'avois encore aucun bien d'Egliſe; & comme je prévoyois que l'amitié de la Ducheſſe finiroit, je ne regardois point l'état Eccleſiaſtique comme un état permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui étoient maîtres d'un gros Bénéfice, m'avoient choſi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit étoit une entremetteuſe, car elle ne diſſimula point que c'étoit elle qui avoit fait venir cette penſée aux gens.

Digitized by Google

en question, persuadée qu'il lui en reviendroit quelque chose. La curiosité plûtôt que l'amour du Bénéfice me fit écouter sa proposition. Elle me dit que je me trouvasse le lendemain près de la Porte Saint-Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une si bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller près de Saint Sauveur dans une maison assez vilaine. Il fallut monter dans une chambre au second étage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'abordant avec un air de connoissance, me dit que sa mere alloit venir, qui m'instruiroit du Bénéfice dont il s'agissoit mais que cependant elle avoit été bien-aise de m'entretenir, parce qu'il y avoit long-temps qu'elle me connoissoit. Jamais je ne fus plus embarrassé; car c'étoit assûrément la premiere fois que je l'avois vûe, quoiqu'elle protestât qu'il y avoit long-temps que je devois la connoître. Je m'avisai de répondre que je croyois qu'elle vouloit m'éprouver en me faisant de pareilles honnêtetés, & qu'elle savoit bien qu'un homme qu'on choisissoit pour un Bénéfice, ne devoit guére connoître de femmes. Elle parut satisfaite de cette réponse,

réponse, me disant qu'elle étoit ravie de ne s'être pas trompée, parce qu'en effet elles m'avoient regardé, sa mere & elle, comme un homme qui, par sa sainteté, méritoit de posséder des biens d'Eglise. Cette fille me fit là-dessus un long sermon, & j'admirois comment elle me parloit si bien de Dieu, après m'avoir fait d'abord comprendre qu'elle avoit dessein de me parler d'autre chose. Sa mere vint, qui commença par m'embrasser, & qui me fit une longue histoire, qui se termina par dire, qu'avant qu'il fût un mois, je serois, par son moyen, un des plus riches Bénéficiers de France. Je les remerciai de leur bonne volonté, & j'allois prendre congé d'elles, quand il vint une Dame, qui tenant une bourse, dit qu'elle quêtoit pour une personne de naissance, qui étoit réduite à l'extrêmité. Ah! mon cher enfant, me dit la mere, il faut soulager les pauvres; & aussi-tôt elle tira trois pistoles, qu'elle mit dans la bourse de la Quêteuse. La fille en mit deux, & on vint me demander si je ne voulois pas aussi faire quelque charité. Je tirai un écu, disant que je donnerois davantage quand j'aurois les Bénéfices qu'on me promettoit. Tout cela m'étoit suspect, & me faisoit craindre que je n'eusse

affaire à des escrocs. Je ne fis pourtant point semblant d'avoir ces soupçons, & je sortis en leur témoignant qu'elles me feroient plaisir de me donner au plûtôt de leurs nouvelles. J'en eus dès le lendemain. La mere, dans la conversation que j'avois eûe avec elle, m'avoit dit qu'elle avoit une autre fille dans un Couvent, & je fus fort étonné de la voir venir chez moi avec cette fille prétendue, qui ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans, & qui me parut fort triste. La vûe de cette jolie personne me fit résoudre de feindre que j'ajoutois foi aux propositions du Bénéfice, pour avoir occasion de retourner chez sa mere. J'y retournai en effet deux jours après, & ce fut cette jeune personne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triste que la premiere fois, & je ne pûs m'empêcher de lui en demander la raison. Avant que de me répondre, elle regarda de tous côtés, si elle n'étoit point écoutée, & se voyant seule avec moi, elle me dit en pleurant : que la femme chez qui elle demeuroit, n'étoit point sa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la Maison de ses parens, qui lui avoient été toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes & elle me fit tant de pitié que

Digitized by Google

je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle se rassura à cette promesse, & me dit : que si j'avois cette bonne volonté-là pour elle, il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenasse tout-à-l'heure. On m'a envoyée, ajouta-t-elle, pour vous entretenir, parce qu'on a crû que vous voudriez m'en conter, & on est résolu, si vous le faites, de vous insulter pour tâcher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je m'étois exposé en allant dans cette maison, & j'avoue que je commençai à craindre de n'en pas sortir comme j'y étois entré. Je me levai pour me retirer, & je lui dis qu'elle ne se mît pas en peine, & que je ne la laisserois pas long-temps dans le lieu où elle étoit. Cette assurance ne lui mit point l'esprit en repos. Elle s'obstina à me vouloir suivre, craignant que si je sortois sans elle, je n'oubliasse ce que je venois de lui promettre. Dans le temps que je lui donnois de nouvelles assurances, la mere entra, suivie de deux hommes avec des épées, qui m'arrêterent, en me disant : Ah, ah, M. l'Abbé, vous aimez donc les Dames. Je leur répondis le plus honnêtement que je pûs, les assûrant plus d'une fois que j'étois fort leur serviteur; la mere, sans un plus

Digitized by Google

long préambule, dit : qu'il falloit aller querir un Commissaire, & que puisque j'étois venu suborner sa fille, elle vouloit en avoir raison. Je lui jurai que je n'avois point eu cette pensée, & qu'elle en pouvoit savoir la vérité de la fille. Cette fille pleuroit sans dire un seul mot, & je me trouvois fort embarrassé. Je tâchai de faire bonne mine, & dis avec assurance que je consentois que l'on fist venir le Commissaire. Dans ce moment on frappa fort rudement à la porte de la chambre. La fille alla ouvrir, & se jetta aussi-tôt dans le degré, en me faisant signe de la suivre. Les gens qui avoient frappé à la porte étoient deux autres Bretteurs, qui mettant l'épée à la main, menacerent ceux qui étoient dans cette chambre de les tuer, en criant : Vous voilà donc, Messieurs les coquins, il y a long-temps que nous vous cherchons. Pendant qu'ils songeoient à se défendre, je fis si bien que je m'échappai dans le degré. J'y trouvai la fille, qui me tirant par le bras, me fit descendre avec précipitation dans la rue. Ainsi on me vit sortir de cette Maison avec cette fille toute éplorée, pendant que la mere crioit par la fenêtre, au voleur, à l'assassin. Les voisins s'assemblerent, & je me vis en un moment entouré de plus de cent personnes, qui me

demandoient ce que c'étoit. La fille me disoit, Monsieur, sauvons-nous, & j'étois si étourdi & si honteux, que je ne savois quel parti prendre. Cette fille avoit plus de résolution que moi, & fendant la presse, elle me tira dans une rue voisine, où nous entrâmes, toujours suivis de beaucoup de canaille qui crioit après nous. Nous allâmes de la sorte jusqu'aux piliers des Halles; & la foule s'étant un peu dissipée, j'entrai avec cette fille chez un Fripier, qui nous reçut, & qui écarta le reste de la canaille. J'avois perdu mon chapeau; mon manteau & mon rabat étoient déchirés, la fille n'étoit pas en meilleur équipage, & le Fripier ne savoit que penser de tout cela. Je ne savois moi-même que lui dire, & il crut que c'étoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services, & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette Maison. La fille étoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trouvée, & elle m'appelloit son liberateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoyai le Fripier chez la Ducheſſe mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoyer un Carrosse. Elle vint elle même sur le soir, & me

Digitized by Google

voulut emmener. Je lui dis la choſe naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiſelle. Sa beauté lui fit compaſſion, & elle l'emmena avec moi, m'aſſûrant qu'elle la garderoit dans ſon Hôtel juſqu'à ce qu'elle lui eût trouvé un Couvent. Je retournai chez moi, où je ſçus que tout le monde diſoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prévalut ſi fort, que je ne pûs la détruire; & ſans être coupable d'aucun autre crime que d'avoir été dans une maiſon que je ne connoiſſois pas, & d'avoir voulu retirer une fille des mauvaiſes mains où elle étoit, je vis ma réputation attaquée par tout, enſorte qu'il n'y avoit perſonne qui ne me regardât comme un débauché, tant il faut peu ſe fier aux apparences; car elles étoient toutes contre moi, & ſi quelqu'un eût entrepris de me juſtifier, il auroit paſſé pour un homme de l'autre monde. Cette expérience que je fis alors en ma perſonne, m'a toujours empêché depuis, d'ajouter foi aux hiſtoires qui déchirent la réputation du prochain, & toutes les fois que j'ai entendu dire du mal de quelqu'un, j'ai crû qu'on pouvoit bien le dire avec auſſi peu de fondement que l'on en diſoit alors de moi.

Cette avanture me détermina à quitter

Digitized by Google

le petit collet, car je vis bien qu'après l'éclat qu'elle avoit fait contre moi, il me seroit impossible de réussir dans une profession, où l'on ne peut vivre avec agrément quand la réputation est entamée. D'ailleurs j'y avois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeune, j'avois déja compris les embarras d'un état, qui demandant plus de régularité qu'un autre, expose les Ecclésiastiques à être mépriſés & tournés en ridicule par des choses qui pourroient être un mérite dans les gens du monde. J'étois trop vif pour être hypocrite. Ma conversation étoit toujours gaie, & je me trouvois naturellement galant. Tout cela m'attiroit souvent des railleries & des remontrances, & je crus que pour avoir tout mon mérite, je devois paroître dans un état où je ne fusse jamais obligé de me contraindre, car le mérite consiste à savoir se mettre à sa place, & j'ai vû mille gens, qui pour avoir pris des professions qui ne leur convenoient pas, ne pouvoient parvenir à s'attirer ni la considération ni l'estime qu'ils auroient eûe s'ils avoient choisi un autre genre de vie.

Je dis mon dessein à la Ducheſſe, qui y consentit, avec d'autant plus de facilité, qu'elle commençoit à ne m'aimer plus. Je m'apperçûs de son changement, mais ce

Digitized by Google

qui me surprit, c'est qu'elle prit pour prétexte des manières indifférentes qu'elle eut pour moi, l'avanture qui m'étoit arrivée. Personne ne savoit mieux qu'elle, que j'étois innocent de la débauche, dont cette avanture me faisoit accuser. Elle avoit d'abord été instruite de la vérité; mais enfin, changeant tout-à-coup, elle me dit qu'elle ne pouvoit me faire passer pour innocent quand tout le monde croyoit le contraire, & qu'après ce grand éclat elle ne pouvoit plus me voir que fort rarement. Cela me fit bien connoître ce que j'ai reconnu mille fois depuis, qu'il y a peu de gens assez généreux pour justifier leurs amis innocens, dès qu'ils passent pour coupables.

Je me consolai assez aisément du changement de la Ducheſſe, mais j'avoue que j'eus plus de peine à me consoler de l'ingratitude de la fille que j'avois retirée de la maison, où elle jouoit un si méchant personnage. Cette fille plut d'abord au mari de la Ducheſſe. Il en devint fou, & il lui fit d'abord paroître tant de passion, que la Demoiselle qui étoit moins innocente qu'elle ne paroissoit, resolut d'en profiter. Elle résista aux poursuites du Duc. Le Duc s'opiniâtra à vouloir en être aimé, & tout le monde s'apperçut de son amour. La

Digitized by Google

Ducheſſe en eut, ou fit ſemblant d'en avoir de la jalouſie ; & ſe hâtant de bannir cette fille de chez elle, elle me choiſit pour lui perſuader de ſe laiſſer mener dans un Couvent, ſans que le Duc en ſçût rien. Je lui en parlai, & ne doutant point qu'elle n'eût des égards pour moi, après le ſervice que je lui avois rendu, je lui repréſentai combien il étoit important de ne ſe brouiller pas avec la Ducheſſe. Elle me demanda ſechement de quoi je me mêlois, & j'avoue que cette demande me mit en colere. Je ne me pûs empêcher de lui reprocher ce que j'avois fait pour elle, à quoi elle répondit par des injures, me priant de n'entrer jamais dans ſes affaires, & niant même fort effrontément qu'elle m'eût obligation d'aucune choſe. O Dieu ! combien cette impudente me ſurprit-elle, & combien dis-je alors, *qu'eſt-ce que les femmes ?* L'ayant quittée, j'allai dire à la Ducheſſe qu'elle la fiſt enlever comme elle voudroit, & je lui racontai notre converſation. La Ducheſſe vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux eſprit, & elle réſolut de la remener où je l'avois priſe. Elle fit chercher la femme qui paſſoit pour ſa mere, mais on ne la trouva plus, & nous apprîmes que tout avoit décampé, la prétendue mere,

Digitized by Google

l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire insulte.

La Ducheſſe ne ſachant plus qu'en faire, & voulant abſolument qu'elle ſortît de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette miſérable créature ſe vit arrachée de ſa chambre, & menée par force dans un Hôpital à l'extrémité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermés.

Le Duc étoit à la campagne, & je ne ſavois rien de tout cela; mais je ne fus pas long-temps ſans l'apprendre. Le Duc étant revenu, & ne la retrouvant plus, demanda ce qu'elle étoit devenue. La Ducheſſe dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle étoit un jour ſortie ſans rien dire, & qu'apparemment il en ſavoit plus de nouvelles qu'elle. Le Duc jura, menaça, & me vint trouver, croyant que j'en ſaurois quelque choſe. Je n'avois garde de lui en rien apprendre, puiſqu'on m'en avoit fait miſtére à moi-même. Je lui avois déja proteſté plus d'une fois que je ne pouvois lui donner aucun éclairciſſement ſur cette fille, lorſqu'on me vint dire qu'un Eccléſ-

Digitized by Google

siastique me demandoit. Je répondis que je ne pouvois quitter Monsieur le Duc, & que je le priois de revenir dans un autre temps. L'Ecclésiastique insista pour me parler, & le Duc l'ayant permis, cet homme entra, & me priant qu'il pût me dire un mot en particulier : En vérité, Monsieur, me dit-il, c'est conscience à vous, après avoir abusé d'une fille, de la mettre à l'Hôpital. Je viens vous dire que nous ne pouvons plus la garder, & qu'il faut que vous la retiriez. Je demandai l'explication de ces paroles, & j'appris que cet homme étoit un des Directeurs de l'Hôpital où cette fille étoit enfermée, & que la coquine avoit fait entendre que c'étoit moi qui l'y avois fait mener. Le Duc s'apperçut que nous parlions avec beaucoup de chaleur, & demandant ce que c'étoit, l'Ecclésiastique lui conta la chose comme il venoit de me la dire. Alors le Duc m'appellant malheureux & scélérat, dit qu'il alloit lui-même la retirer, & me laissant-là, il fit monter l'Ecclésiastique dans son carrosse, le priant de le conduire sur le champ à cet Hôpital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il sauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune sorte. Le Duc ne

Digitized by Google

voulut jamais souffrir que je l'accompagnasse, & il alla seul avec l'Ecclésiastique, jurant toujours qu'il se vengeroit de mon procédé. Je les laissai partir, & je courus chez la Duchesse lui rendre compte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord étonnée, mais profitant de la prévention où elle voyoit son mari, que c'étoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hôpital, elle résolut dans son cœur de le lui laisser croire, pour ne se point faire d'affaire avec lui. Ainsi je me vis encore la victime de cette seconde avanture. Le Duc reprit la Demoiselle, & il me regarda toujours comme celui qui l'avoit mise dans cet Hôpital; ce que la Duchesse lui confirma, en protestant qu'elle n'en savoit rien, & pardonnant enfin à son mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria ensuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a été très-considérée, & où elle n'est morte que depuis fort peu de temps.

Ayant résolu de quitter le petit collet; je l'écrivis à mon frere aîné, qui en parut fort content, & qui m'envoya de l'argent, afin que j'allasse le trouver. Il étoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'at-

Digitized by Google

tendiſſe à Lyon, où il devoit ſe rendre incеſſamment, pour tâcher d'y voir Monſieur de Cinq Mars ſon intime ami, qu'on y devoit amener, après lui avoir fait ſon procès, & qui, à ce qu'on diſoit, y ſubiroit bien-tôt un honteux ſupplice.

Je pris donc l'épée, & laiſſant mes confreres les Abbés, dont pluſieurs ont fait des fortunes dans l'Egliſe, qui m'ont ſouvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lyon, où mon frere étoit déja, s'y tenant caché pour avoir plus aiſément l'occaſion d'y voir Monſieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embraſſer, & recevoir ſes ordres avant qu'il mourût.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire ſur l'amitié des femmes, j'en vis à Lyon de bien plus fortes encore, du peu de ſolidité de l'amitié des grands, & de l'inconſtance des fortunes humaines, dans la diſgrace & la mort de Monſieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lyon le lendemain de mon arrivée. Nous allâmes mon frere & moi nous ranger en habits de valets auprès de la porte de l'Hôtel de Ville, pour tâcher de nous faire voir à lui à la deſcente du carroſſe. Il nous remarqua, & jugeant par nos habits que nous n'étions pas connus, & du deſſein qui nous ame-

Digitized by Google

noit, il demanda qu'il lui fût permis de nous parler, disant que nous étions des domestiques qui l'avoient servi, & auſquels il auroit été bien-aiſe de donner quelques ordres. On eut aſſez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'ayant rien dans nos habits & dans nos maniéres qui pût nous rendre ſuſpects, on nous laiſſa entrer un moment après qu'il fut monté dans ſa chambre. Nous ne pûmes nous empêcher de fondre en larmes en l'embraſſant; mais lui, nous regardant avec un ſouris: Hé quoi, dit-il, mes amis, croyez-vous que tout ceci ſoit ſérieux, & que le Roi permette jamais que l'on me faſſe mourir? Mon frere qui étoit mieux inſtruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, redoubla ſes larmes, en lui voyant cette confiance; & l'embraſſant plus étroitement, il lui fit paroître une ſi violente affliction, que Monſieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'écria: Hé quoi, eſt-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embraſſer & à pleurer, & comme il ne diſoit mot, Monſieur de Cinq Mars m'adreſſa la parole, & me dit: qu'eſt-ce donc que tout cela? Après ces paroles prononcées, je vis un ſi grand changement dans ſon viſage, que je crus qu'il alloit s'é-

Digitized by Google

vanouir. Mon frere se jettant encore à son cou: Hélas, Monsieur, lui dit-il, votre malheur n'est que trop certain. Il ne put continuer, & Monsieur de Cinq Mars passant de la douleur où je l'avois vû à une extrême colere: Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce tour-là? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrompit, pour lui dire, que comme son ami & son serviteur, il étoit obligé de lui remontrer qu'il ne devoit plus penser qu'à pardonner à ses ennemis, & qu'à se disposer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monsieur de Cinq Mars, je m'en soucie fort peu, mais je ne puis pardonner à mes ennemis; & alors il raconta toutes les assurances que le Roi lui avoit autrefois données, de mourir plûtôt que de changer à son égard. Mon frere le laissa parler, & après qu'il eut dit tout ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui dit en peu de mots qu'il ne devoit plus rien espérer du Roi. Monsieur de Cinq Mars continua encore quelque temps, tantôt à faire des imprécations contre la Cour, tantôt à chercher les moyens de se sauver, tantôt à prier mon frere de lui donner un poignard pour se tuer; & voyant que mon frere ne lui répondoit rien, il se laissa tomber sur un

Digitized by Google

siége, en disant : je vois bien que je suis perdu, mon cher ami, que ferai-je ? Vous avez raison, continua-t-il, en se calmant un peu, je ne dois penser qu'à mourir, c'en est fait, j'y suis résolu ; & puisqu'on m'a si cruellement trompé dans ce monde, il faut que je tâche de ne l'être pas dans l'autre. Il répandit quelque larmes en prononçant ces paroles. Mon frere l'exhorta le mieux qu'il pût à éloigner de son esprit tous les ressouvenirs qu'il avoit du passé, & à ne plus penser qu'à bien mourir. Cette conversation dura près de deux heures, & nous eûmes la consolation de le laisser fort tranquille, & fort disposé à ne plus espérer de grace. Il nous demanda pardon de sa foiblesse & de ses emportemens, & donna quelques commissions à mon frere, le priant de ne point sortir de Lyon qu'il n'eût vû ce qu'il deviendroit. Nous le quittâmes ravis de sa fermeté & de son courage. Il nous fut impossible de le revoir, car son exécution tarda peu, & nous en fûmes les témoins, nous tenant aussi près de l'échafaut que nous le pûmes. Il y monta avec beaucoup de fermeté, & nous jugeâmes qu'il ne démentiroit point le courage avec lequel nous l'avions laissé. Nous vîmes que dès qu'il fut sur l'échafaut, il se tourna de tous côtés,

&

Digitized by Google

& nous crûmes qu'il nous cherchoit des yeux. Je ne ſçai s'il nous apperçut, mais il fit une révérence du côté où nous étions. Pour moi, j'avoue que je ne pûs ſouffrir ce ſpectacle. Je baiſſai les yeux, & je ne les levai que quand j'eûs entendu le coup qui ne me fit plus voir que le tronc & le ſang qui en ſortoit en abondance. Mon frere le voyant mort, me dit : retirons-nous, c'en eſt fait. Nous étions lui & moi à demi morts, & nous allâmes nous mettre au lit que mon frere garda plus long-temps que moi, en étant effectivement tombé malade. J'avois mille raiſons d'aimer ce cher frere qui avoit de ſi grandes bontés pour moi, mais le témoignage qu'il me donna en cette occaſion de ſon bon naturel, me le rendit encore plus précieux. Il me diſoit ſouvent que Monſieur de Cinq Mars s'étoit attiré ſon mal eur pour s'être attaché à des femmes qui avoient été la cauſe de ſa mauvaiſe conduite. Ces diſcours joints à l'expérience que je venois de faire à Paris du peu de ſolidité de ce ſexe, me faiſoient prendre de nouvelles réſolutions de ne m'y jamais attacher. Mais on ne peut faire fonds ſur rien en cette matiére, & l'amour des femmes eſt un écueil contre lequel on a briſé mille fois, & qu'on retrouve toujours.

Si je n'avois pas eu lieu de me louer d'e Iles quand je les avois aimées, n'étant encore qu'un enfant, ce fut encore pis, quand un âge plus avancé me rendit capable de prendre pour elles des sentimens plus délicats & plus violens.

Je suivis mon frere en Catalogne, où ma premiere Campagne me rendit témoin de la prise de Perpignan & de la Conquête de tout le Roussillon. Je servois dans le Régiment de mon frere, & je me trouvai en quelques occasions qui le convainquirent que j'avois du cœur. Il est vrai que je ne me sentis point aussi timide que je devois l'être la premiere fois que je vis le feu. J'avois du goût pour le métier, & comme j'avois lû beaucoup d'Histoires, je me figurois que je marchois sur les traces d'Alexandre & de César. Cette imagination m'animoit, & me faisoit toujours courir le premier aux coups.

Nous revinsmes à Paris sur la fin d'Octobre après la Bataille de Lerida, gagnée par le Maréchal de la Mothe, qui me présenta au Cardinal de Richelieu, en me donnant tous les éloges qu'on peut donner à un jeune homme. Le Cardinal connoissoit mon frere, & il n'avoit pas ignoré combien il avoit été ami de Monsieur de Cinq

Digitized by Google

Mars. Je ne ſçai ſi c'étoit de bonne-foi qu'il me dit que j'avois un frere bien ſage, & que je ferois bien ſi je voulois l'imiter. Mon frere qui étoit préſent ne répondant rien, le Cardinal répéta encore que j'avois un frere bien ſage, & qu'il en ſavoit des nouvelles. Il nous promit toutes ſortes d'agrémens, pourvû que nous nous attachaſſions à notre devoir.

Quand nous fûmes ſortis de cette viſite, je demandai à mon frere, pourquoi Monſieur le Cardinal avoit tant inſiſté ſur ſa ſageſſe, & mon frere m'apprit que ce Miniſtre l'avoit envoyé querir deux jours auparavant, pour l'entretenir ſur le ſujet de Monſieur de Cinq Mars : qu'il lui avoit paru fort inquiét ſur ce ſujet, par toutes les queſtions qu'il lui avoit faites ; entr'autres, pourquoi Monſieur de Cinq Mars le haiſſoit tant. Mon frere m'aſſura qu'il n'avoit répondu à toutes les queſtions du Cardinal, qu'en lui diſant qu'il n'avoit rien connu ni des deſſeins, ni des inclinations ſecretes de Monſieur de Cinq Mars, & que le Cardinal lui avoit paru mécontent de cette réponſe, enſorte qu'il y avoit lieu de croire que c'étoit par reproche qu'il avoit loué ſa ſageſſe, ce qui me fit croire que nous avions plus à craindre qu'à eſperer de

Digitized by Google

ce Miniſtre ; mais nos eſpérances & nos craintes finirent bientôt à cet égard. Le Cardinal mourut le 4. Décembre ſuivant.

J'étois alors dans ma dix-huitiéme année. Nous logions chez ma mere, de qui nous ne recevions que le logement & la nourriture, n'ayant pas droit de la contraindre à autre choſe, parce que ſes repriſes avoient abſorbé tout le bien de notre pere. Mon frere le Comte étoit auſſi avec nous, & elle avoit fait revenir ma ſœur, qui commençoit d'entrer dans ſa trentiéme année, & qui avoit conſtamment refuſé de ſe faire Religieuſe. Elle l'avoit fait retirer du Couvent, dans l'eſpérance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit abſolument l'eſprit & la fortune. C'étoit un aſſez mauvais parti, mais ma mere qui ne ſongeoit qu'à ſe défaire de ſa fille, le trouvoit bon, pourvû qu'il la voulût épouſer. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fiſt des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moyens de s'en diſculper, en ménageant les choſes de telle ſorte, qu'on pût dire qu'elle y avoit été contrainte, & cela me fit connoître dequoi les parens ſont capables, quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere tra-

Digitized by Google

vailla donc à faire croire que cet Officier avoit abusé de sa fille, & pour cela elle les laissoit ensemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce fréquent rendit cet Officier amoureux de ma sœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere prétendoit, mais ma sœur lui résista, soit qu'elle fût sage, soit qu'elle n'eût point pour lui d'inclination. Cette résistance le rendit plus passionné, & il ne lui fut pas difficile, étant aidé de ma mere, de trouver les moyens d'entrer la nuit dans sa chambre. Il y entra lorsqu'elle dormoit, & ma mere en ayant été avertie, nous fit réveiller tous pour les surprendre ensemble, & avoir le prétexte de les faire marier. Nous entrâmes: & ma mere sans rien écouter, fit promettre à l'Officier, que puisqu'il avoit été surpris avec ma sœur, il l'épouseroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma sœur jurât qu'il ne s'étoit rien passé entr'eux qui pût porter préjudice à son honneur, mais il fallut céder au temps; & ma sœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la sorte, ne lui fist dans la suite de plus mauvais partis, se laissa marier, mais elle n'a pû jamais ni aimer, ni considerer son mari; & ce que ma mere gagna par cette alliance, fut d'avoir mis ensemble deux

Digitized by Google

personnes qui lui retomberent bientôt sur les bras.

Il y avoit long-temps que mon frere aîné, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de sa Charge & de ses pensions, pensoit à se marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il étoit aussi aimé passionnément. Leur mariage auroit été fort sortable, si les parens de la fille avoient voulu y consentir, car quoique mon frere ne fût point d'une Maison titrée comme celle dont elle sortoit, il étoit pourtant d'aussi grande qualité; & d'ailleurs, son mérite & les distinctions qu'il avoit à l'Armée, le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux; mais il étoit encore éloigné des honneurs où il s'éleva depuis, & on ne jugeoit de lui que par le peu de bien qu'il avoit alors. La fille lui fut donc refusée, & il pensa à se marier ailleurs. Le grand bien le détermina, & il épousa la fille d'un homme d'affaires, qui lui donna près de quatre-cens mille livres. Ce mariage a été la cause de sa fortune, & il eut assez de raison pour comprendre que quelque mérite qu'il eût, il ne pourroit parvenir à rien, s'il n'avoit du bien pour se soutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de son

Digitized by Google

mariage. Quelque soin qu'il eût pris de lui représenter que c'étoit une folie de s'opiniâtrer à vouloir l'épouser, elle ne put goûter ses raisons. C'étoit une fille emportée, qui se piquoit de mépriser le rang & le bien autant que mon frere paroissoit y avoir égard, & il y auroit eu de quoi en faire une Héroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement, ne me cachoit rien de cette intrigue, & il m'apprit la rage & les emportemens de sa maîtresse. Comme j'avois encore la tête remplie de Romans, j'admirai la constance de cette fille, & je blâmai mon frere de s'être marié malgré elle. Je me sentis même un secret penchant pour une personne si romanesque, & j'aurois été ravi d'en être aimé, mais mon frere le Comte m'avoit prévenu; & il s'étoit déja attaché à elle, voyant que mon frere ne l'épousoit pas. Je ne sçai si cette fille l'aima, ou si ce fut pour se venger de mon frere qu'elle parut l'écouter, mais je les trouvai déja assez bien ensemble, quand je pensai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte étoit un brutal qui ne gardoit aucunes mesures; & le voyant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma passion. Je me contentai d'avertir mon frere aîné de l'intrigue dont

Digitized by Google

je m'étois apperçû. Il prévit bien les suites de cette affaire ; & comme il avoit encore de la considération pour la Demoiselle, il avertit sérieusement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à sa maîtresse, qui croyant que c'étoit par jalousie que mon frere lui avoit parlé, résolut de pousser cette jalousie aussi loin qu'elle pouvoit aller, ce qui fut cause qu'elle proposa à mon frere le Comte d'en venir jusqu'à la force. Il se trouva d'humeur à accepter le parti ; car il auroit enlevé une Princesse, tant il étoit violent & étourdi dans toute sa conduite.

Ils prirent donc des mesures pour cet enlevement ; mais une personne à qui cette fille le confia, & qui craignit qu'une telle violence n'eût quelque suite fâcheuse, en avertit le pere de la Demoiselle, qui la fit mener dans un Couvent, & qui défendit à mon frere le Comte de la voir. Ce fou le fit appeller en duel. Le pere se moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle, où il fut deux ans sans pouvoir en sortir.

Nous ne fûmes pas trop fâchés mon frere & moi d'en être défaits, car c'étoit un homme plein d'incidens, qui nous attiroit tous les jours des affaires ; mais j'avoue que j'avois

Digitized by Google

j'avois toujours un secret penchant pour sa maîtresse, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'égard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en être aimé. J'étois au désespoir qu'elle ne m'eût pas choisi plûtôt que cet emporté. Ma vanité en souffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de mériter aussi ses distinctions, tant par les moyens dont les passions s'insinuent sont bizarres: car dans le fonds, je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je pensois à elle incessamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occasion d'aller dans le Couvent où elle étoit. Je représentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait, n'étant qu'un effet de son dépit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant, qu'il résolut de lui rendre une visite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord, & je consentis à aller devant en habit de laquais, comme si je fusse venu de la part de son pere. Elle vint me parler, & m'ayant reconnu presqu'aussitôt, elle témoigna une extrême joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoyé que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voyant que je ne l'avois encore été, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis

des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué pour mon frere le Comte, lui témoignant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puisque je l'aimois passionnément. Elle répondit à cette déclaration en des termes qui me persuaderent que je ne lui déplaisois pas. Elle me pria de lui écrire tous les jours, & de la venir voir de temps en temps, me jurant qu'elle ne seroit jamais qu'à moi. Notre conversation dura assez long-temps pour impatienter mon frere, qui ne me voyant point revenir, vint savoir ce qui m'arrêtoit, & entra dans le parloir où j'étois. Il me pria de le laisser seul avec elle, afin qu'il la pût entretenir. Je n'étois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement; je sortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tâcher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'après bien des larmes répandues, elle lui disoit, qu'elle étoit bien malheureuse de s'être attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle, & là-dessus elle lui raconta tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai entrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point écouter de jeunes-gens qui n'étoient capa-

Digitized by Google

bles que de la perdre ; qu'elle devoit par une conduite réglée, tâcher de regagner les bonnes graces de son pere, penser à un établissement digne d'elle ; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle répondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle se vengeroit de son inconstance, & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere ayant tâché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revînmes. Il me dit en chemin qu'il étoit bien-heureux de s'être marié ailleurs ; que cette fille étoit d'une humeur très-violente, & capable de faire passer pour des vérités ce qu'elle inventoit pour se satisfaire, & pour vous marquer son mauvais esprit, ajouta-t-il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'écriai-je aussitôt ! Je ne pûs achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire, & je vis bien qu'il en croyoit quelque chose, par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me défier des femmes.

J'étois outré de cette avanture, & charmé en même-temps de la douceur & de la sagesse de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui se contenta de me prier, pour mon propre intérêt, de n'avoir jamais

Digitized by Google

d'attachement pour cette fille. Je suivis ses conseils, mais avec beaucoup de peine, & je pense même que je ne les aurois pas suivis, si deux choses ne fussent arrivées. L'une, fut le mariage de la Demoiselle, qui épousa un homme qualifié de la Province. L'autre, fut mon départ précipité; car mon frere ayant reçû ordre de se rendre à l'Armée, il fallut que je l'y suivisse.

Nous marchâmes en Champagne, où étoit cette année-là le fort de la guerre. Le Régiment de mon frere fut commandé pour rester sous Charleville avec quelques autres Troupes de réserve. Mon frere qui avoit été fait Brigadier, servit dans l'Armée de Monsieur le Duc d'Enguien, me laissant avec le Régiment pendant la bataille de Rocroi. J'étois au désespoir de n'en être pas; & quoique j'eusse obtenu cette même année une Compagnie dans le Régiment de mon frere, & que les autres Capitaines eussent de fort grands égards pour moi, je ne me serois point consolé de me voir inutile, si je n'avois trouvé une personne avec laquelle je pris de l'attachement. Elle étoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre la beauté, des manieres au-dessus de sa naissance. Je l'aimai passionnément, & j'en fus aimé de même. Elle étoit, quand je com-

Digitized by Google

mençai à la connoître, sur le point d'épouser un jeune homme de la même Ville, mais elle avoit si peu de goût pour une vie bourgeoise, qu'elle m'avoua qu'elle aimoit mieux n'être toute sa vie que mon Amie, que de faire ce mariage; car, ajoutoit-elle: je ne me flatte pas que vous vouliez m'épouser; je connois trop la différence qu'il y a entre vorte qualité & la mienne, & c'est ce que je n'exigerai jamais de vous. Je me ferai à votre vertu, & ferai tout ce que vous voudrez que je sois, trop heureuse de vous voir & de vous aimer.

Ces sentimens me charmerent au point que je crus n'avoir jusques-là jamais aimé, tant que je trouvai de différence entre l'amour que j'avois pour elle, & celui que j'avois eu pour d'autres. Je lui protestai que son cœur me tenoit lieu de tout, & que si j'étois en état de faire sa fortune, je l'épouserois dans le moment. Non, non, me disoit-elle, ne pensez-point à m'épouser; pensez seulement à me mettre en lieu où je puisse vous aimer, & être aimée de vous. Nous convînmes qu'après la Campagne je la ferois venir à Paris, & que jusqu'à ce temps-là elle feroit croire à ses parens qu'elle vouloit être Religieuse. Elle fit tout ce que je voulus; mais enfin ne

INST.-OXFORD-TAYLOR

pouvant réſiſter à la paſſion que j'avois pour elle, je la voulus épouſer, & ayant dreſſé un Contrat, & trouvé un Prêtre & quelques témoins, nous allâmes faire à la Campagne un mariage où manquoient les formalités les plus eſſentielles, & qui ne nous parut bon que parce que nous ignorions ce qu'il falloit pour cela. Perſonne n'en eut connoiſſance que ceux que nous avions pris pour témoins; & quinze jours après, voyant qu'il falloit que je partiſſe, elle alla ſe jetter dans un Couvent, déclarant à ſes parens qu'elle avoit renoncé au mariage, & fait vœu de ſe faire Religieuſe. Comme le commerce que j'avois avec elle avoit commencé à leur devenir ſuſpect; ils furent ravis qu'elle prît ce parti-là. Ainſi ils donnerent les mains à tout ce qu'elle leur fit entendre, & pour mieux couvrir ſon deſſein, elle prit l'habit de Religieuſe. Je ceſſai même de la voir, ſitôt qu'elle fut dans le Couvent, mais j'aſſiſtai à la cérémonie de ſa priſe d'habit, & tout ce que je pûs faire fut de la voir un moment pour lui dire adieu, parce que ſur la fin de Juillet notre Régiment fut commandé pour le ſiége de Thionville. Son Noviciat devant être d'une année, je lui promis qu'avant ce temps-là je la tirerois du

Digitized by Google

Couvent, & que je la ferois venir à Paris. Elle m'avertit en me quittant qu'elle se croyoit grosse, & elle me conjura de la laisser le moins que je pourrois donner la Comédie où elle s'étoit engagée. Je lui jurai très-sincerement que je lui tiendrois parole dès que les Troupes seroient en quartier d'hyver, & je la quittai avec tout l'amour & toute la douleur dont j'étois capable. Nous avions pris des mesures pour nous écrire, mais toutes nos Lettres furent interceptées, & elle n'entendit plus parler de moi. Il ne me fut pas possible de quitter l'Armée pour la venir tirer du Couvent, ni d'être informé de la cause de son silence, parce qu'après la prise de Thionville, on nous fit passer en Allemagne dans l'Armée du Maréchal de Guébriant. Jamais je ne pûs obtenir mon congé, & je passai tout l'hiver en Allemagne. Tout ce que je pûs faire, me doutant bien qu'on avoit surpris nos Lettres, fut de charger deux ou trois fois des Soldats qui revenoient en France, de passer par Charleville, mais je n'en reçus aucunes nouvelles. Je ne revins à Paris que sur la fin de Mars, & pris la Poste dès le lendemain pour aller à Charleville, car je mourois d'impatience & d'ennui de n'avoir rien appris depuis près de dix mois,

Digitized by Google

d'une perſonne que j'aimois, ce me ſembloit, avec d'autant plus de paſſion, que je me ſentois une inquiétude extraordinaire de ne point avoir de ſes nouvelles.

Etant arrivé à Charleville ſur les trois heures après midi, je trouvai un grand peuple aſſemblé, & ayant demandé ce que c'étoit, on me répondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait périr ſon enfant. Un moment après je vis paroître cette malheureuſe créature entre les mains d'un Confeſſeur & du Bourreau. O Dieu! quelle fut ma ſurpriſe, quand attachant les yeux ſur elle, je la reconnus pour cette même perſonne que j'avois tant envie de revoir. Elle étoit ſi changée, que tout autre qu'un Amant auroit eu peine à la reconnoître; & toutes les fois que je penſe au pitoyable état où elle me parut, les larmes me viennent aux yeux, & en écrivant ceci, je les ſens couler encore.

Je l'aimois paſſionnément; je l'eſtimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des ſentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je ſouffris à cette vûe. Peu s'en fallut que l'étonnement & la douleur ne me fiſſent tomber de cheval; mais enfin, prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la preſ-

Digitized by Google

se, criant de toute ma force, grace, grace. J'étois à cheval, fort fatigué, & dans l'équipage d'un Courier qui arrive avec précipitation. Le peuple m'entendant crier de cette sorte, crut qu'en effet j'apportois la grace de la criminelle, & on commença à m'entourer de toutes parts. Je vis beaucoup de joie dans les yeux de tout le monde, & cela m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on se joignît à moi pour la sauver. Alors une partie du peuple se jetta sur la potence, & l'abattit, pendant que les plus déterminés me suivirent; & écartant les Archers, nous nous trouvâmes les maîtres de la personne que nous voulions secourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit sur mon cheval. Je l'embrassai étroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir après moi, mais le peuple qui me suivoit, ferma la porte de la Ville sur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg, sans que personne s'opposât à mon passage. Il y eut même un Loueur de chevaux, qui voyant, que mon cheval ne pouvoit presque plus galoper, m'en donna un tout frais, sur lequel je montai, sans quitter ma proie. Je me trou-

Digitized by Google

vai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me prêter main-forte, tant le peuple est facile à émouvoir, quand il s'agit de sauver la vie à ceux que la Justice condamne pour de certains crimes, dont le désespoir est cause. Je sortis donc, moi cinquiéme, du Fauxbourg, & ayant encore galopé près d'une lieue, j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tâcher de trouver les moyens de mettre en croupe la personne que j'enlevois, & que je ne pouvois presque plus soutenir entre mes bras. Elle étoit évanouie, & elle respiroit si peu, que l'ayant étendue à terre, je crus qu'en effet elle étoit morte. Un des Cavaliers, homme plus robuste que moi, me dit, qu'il n'y avoit pas de sûreté à s'arrêter dans l'endroit où nous étions, & il se chargea de la porter entre ses bras jusques à la nuit. Nous remontâmes à cheval, & nous arrivâmes à deux heures de nuit à un Village, qui étoit à plus de douze lieues de Charleville, tant nous avions fait de diligence. Nous nous y reposâmes deux heures, & la premiere chose que nous fîsmes, fut de mettre cette pauvre créature dans un lit fort chaud, où elle commença à donner des marques de vie. J'étois auprès d'elle,

Digitized by Google

& la joie de l'avoir ſauvée, n'étoit point aſſez grande, pour me rendre inſenſible à la douleur extrême que me donnoient, & le ſouvenir de l'état où je l'avois vûe, & la crainte de celui où je la voyois. Enfin, elle ouvrit les yeux, & m'ayant long-temps regardé, ſans faire connoître qu'elle me reconnût, je l'embraſſai avec beaucoup de tendreſſe, & fondant en larmes: Hé quoi donc, lui criai-je, ne me reconnoiſſez-vous pas? Son viſage changea à ces paroles, & ſe mettant ſur ſon ſeant avec un air effrayé: Quoi, dit-elle, Monſieur, êtes-vous mort? Je lui dis que je vivois; & enfin à force de lui répeter, que c'étoit moi, j'achevai de la faire revenir; & j'eus la conſolation de voir que ſon évanouiſſement n'auroit point de ſuites funeſtes.

On ne peut exprimer tout ce qui ſe paſſa dans mon cœur, quand je la vis revenue, ni tout ce qu'elle me donna de joie, de tendreſſe & d'amour, quand je vis dans ſon viſage, que ſon cœur avoit les mêmes mouvemens que je ſentois dans le mien. Ce ſont là de ces momens, qu'on peut appeller délicieux. Nous nous embraſſions ſans dire un mot, & nos larmes & nos ſoupirs nous auroient empêché de parler, quand le ſaiſiſſement de nos cœurs auroit

Digitized by Google

pû nous le permettre. Il fallut interrompre ce plaisir pour remonter à cheval. Heureusement nous trouvâmes une espéce de brancard, où nous la mîmes, & enfin nous arrivâmes à Reims à la pointe du jour. Nous nous cachâmes dans une maison écartée. Les Cavaliers qui m'avoient accompagné, y demeurerent un jour avec moi, & ne me quitterent qu'après m'avoir promis de ne point dire ce que nous étions devenus, & de feindre qu'ils avoient voulu nous poursuivre, bien loin de faire croire qu'ils nous eussent assistés dans notre fuite.

Je demeurai donc seul avec l'aimable personne que j'avois sauvée, & elle m'apprit comment lui étoit arrivé le malheur, dont je venois de la garantir. Voyant, me dit-elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutai point que vous ne m'eussiez trompée, & cela me fit résoudre à me faire tout de bon Religieuse; mais je me trouvai dans un extrême embarras, quand je fus assurée que j'étois grosse, & plus encore, lorsque j'approchai du terme. Peu s'en fallut que je ne me jettasse par les fenêtres, car la mort étoit ce que je souhaitois le plus, étant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous étiez un perfide, & des

cruelles extrémités où me réduisoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille ſervante, qui étoit dans l'intérieur du Couvent, & qui y ſervoit depuis long-temps. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſance de mon accouchement ; car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe créature prit l'enfant, ſans que je ſuſſe ce qu'elle en vouloit faire, m'ayant ſeulement fait entendre que je n'en ſerois pas embarraſſée, & elle alla, avant qu'il fût jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'étois. Le malheur voulut, ou plûtôt la juſtice de Dieu permit que cet enfant, entraîné par le courant de l'eau, s'arrêta à une grille qui ſéparoit le jardin des Religieuſes, d'une rue qui eſt fort paſſante. On l'apperçut ; on alla querir la Juſtice, & on vint avec un grand ſcandale au Couvent. Le procès-verbal ayant été apporté à la Superieure, on n'eut pas de peine à connoître que j'étois la coupable, & je me mis peu en peine de le déguiſer, tant je ſouhaitois la mort. Ainſi je n'accuſai point celle qui avoit commis le crime, tout le monde crut que je l'avois commis ſeule. Aucune des Religieuſes n'eut pitié de moi, & toutes, au contraire, avec une dureté qui paſſe l'imagination, dirent

que je méritois d'être punie. Je fus mise entre les mains de la Justice, & mes parens n'eurent point assez de crédit, pour empêcher qu'on ne me condamnât. Je fus transferée à Paris, où les Juges confirmerent ma Sentence, & pendant que j'y étois, je vous écrivis une lettre, que vous trouverez encore entre les mains du Portier de Madame votre mere. Je vous disois adieu, & si jamais elle tombe entre vos mains, vous verrez dans quels sentimens je mourois à votre égard.

Elle m'embrassa à ces paroles, & ses pleurs l'empêcherent de poursuivre. Pour moi je fondois en larmes pendant qu'elle me contoit cette funeste avanture. Elle finit en disant, que quand je l'avois enlevée, en criant grace, elle m'avoit reconnu, mais que depuis ce moment-là, elle avoit entiérement perdu l'usage de ses sens, déja fort affoiblis par l'approche du supplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois assez me reprocher d'en être la cause.

Lorsque sa santé fut rétablie, je lui proposai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'aimasse éperdûment, mais je trouvai que son cœur étoit encore plus grand & plus généreux que je ne l'avois cru. Non, me dit-elle,

Digitized by Google

mon cher Amant, je ne me flatte plus de la penſée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le ſupplice auquel j'ai été condamnée, m'en rendent à jamais indigne ; & tout ce que j'attens de vous, c'eſt un peu de compaſſion & de ſecours pour m'enfermer quelque part, & pour y paſſer le reſte de ma vie dans la pénitence. Ah! lui répondis-je, ne vous mettez point ces penſées-là dans l'eſprit. C'eſt moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point mérité le ſupplice. Tout cela n'a rien de honteux pour vous, & ne peut ſervir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire ; comme elle étoit bien perſuadée que notre mariage ne pouvoit ſubſiſter, elle perſiſta toujours à vouloir être Religieuſe, & je lui donnai ma parole, que je ne l'en empêcherois pas, quand nous ſerions à Paris. Elle s'y laiſſa conduire ; je la logeai le mieux que je pus dans une chambre garnie, auprès des Recollets du Fauxbourg Saint Laurent, où je la laiſſai pour revenir chez moi. Je trouvai la lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce temps-là, & que je veux mettre ici, pour faire encore mieux connoître le caractére de cette généreuſe fille. Voici les termes dont elle s'étoit ſervie.

Digitized by Google

Je vous écris de la prison, après avoir été condamnée à la mort, pour un crime que je n'ai commis, que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris, que pour y voir confirmer ma triste sentence. Hélas! Qui m'eût dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse, je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma mémoire, quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours; mais je vous assure, que quelque honteux qu'il soit, il m'est agréable, puisqu'il va m'ôter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime, sans qu'on soupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce ménagement à un homme, dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-même. La seule grace que je vous demande en mourant, c'est de faire prier Dieu pour moi, & de croire que s'il me fait miséricorde, je n'employerai mes prières auprès de lui, qu'afin qu'il vous comble de prospérités. Adieu, je meurs toute à vous.

Quelles impressions ne me fit point la lecture

lecture de cette lettre ! Je courus chez elle, plus réſolu que jamais, de ne point ſouffrir qu'elle ſe fiſt Religieuſe ; mais je ne la trouvai plus. Je ſus qu'elle avoit eu quelques converſations avec un Pere Recollet ; j'allai demander ce Pere, qui refuſa de m'en dire des nouvelles. Je fus près de huit jours à la chercher ; & enfin j'appris qu'elle étoit à l'Hôtel-Dieu, à deſſein d'y prendre le voile. Je courus la voir, & on conſentit avec beaucoup de peine que je lui parlaſſe. Jamais je n'avois été ſi tranſporté. Je me jettai à ſes pieds, & je lui jurai de me poignarder ſi elle ne m'écoutoit. Mon déſeſpoir l'attendrit, & elle me dit, les larmes aux yeux : que prétendez vous faire, Monſieur ? Je ne puis être à vous ſans expoſer votre réputation, & vous auriez une honte éternelle d'avoir épouſé une fille que vous avez arrachée de la potence. Il n'eſt pas, lui dis-je, queſtion de vous épouſer, puiſque vous ne voulez pas que l'on en parle ; mais au moins, ſi vous avez à vous faire Religieuſe, prenez une autre Maiſon que celle-ci. Mon Dieu, Monſieur, reprit cette généreuſe perſonne, je ne veux point vous être à charge. Je ſuis venu dans cette Maiſon, parce que j'y ſerai reçue pour rien. Je ne puis choiſir un

Digitized by Google

autre Couvent, ſans qu'il vous en coûte, & je ſai que vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe. Ah! lui dis-je, ma vie & mon bien ſont à vous, & quoi qu'il en coûte, je vous ferai recevoir dans toute autre Maiſon, où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empreſſemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta, en me diſant un adieu, dont je me ſentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Superieure. Elle vint, & je lui dis que je m'oppoſois à la reception de cette fille; qu'elle étoit ma femme, & que je la redemandois. La Superieure l'ayant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainſi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au ſortir de là dans une autre Maiſon de Religieuſes. Je la menai à un petit Couvent, dont la Superieure étoit de ma connoiſſance, lui recommandant d'en avoir ſoin, & lui confiant que je la regardois comme une perſonne qui étoit ma femme.

Cependant ce qui étoit arrivé à Charleville faiſoit grand bruit, & j'appris qu'on décretoit contre moi pour l'enlevement que j'avois fait. Toute ma famille en fut

Digitized by Google

informée, & je connus bien par toutes les remontrances qu'on me fit, que cette fille avoit mieux raisonné que moi, & que je ne pouvois l'épouser avec honneur. Je ne dirai point tous les desseins qui me passerent dans la tête : car enfin je trouvois que c'étoit la chose du monde la plus injuste, de me rendre esclave des opinions des hommes, & de n'avoir pas la liberté de passer ma vie avec une fille, dont la réputation n'étoit tachée que par le malheur qu'elle avoit eu de m'aimer. Si elle eût voulu y donner les mains, nous serions passés en Angleterre, mais je la trouvai toujours persuadée, que je devois lui permettre pour ma gloire, de se faire Religieuse, & qu'il n'y avoit plus pour elle de parti à prendre que celui-là. Mon frere aîné, à qui je racontai sans déguisement tout le détail de cette avanture, me dit qu'il me plaignoit ; mais qu'après tout, j'étois heureux d'avoir affaire à une personne qui prenoit d'elle-même le parti auquel j'aurois dû la porter. Il ajouta tant de choses, qu'enfin je vis que c'étoit une nécessité, ce qui me fit consentir à son dessein. J'obtins sa grace & la mienne, & nous la fîmes Religieuse aux Carmelites, en changeant son nom, & ne disant rien de ce qui lui étoit arrivé. Mon fre-

Digitized by Google

re aîné fut assez généreux pour lui faire un présent de deux mille écus. Je la contraignis aussi de recevoir un petit Contrat, dont je fis la donation aux Religieuses. On la reçut donc avec distinction, & sans que jamais personne ait su qui elle étoit. Elle a vécu comme une sainte, & pendant toute sa vie, mon frere & moi, nous avons eu en elle une amie inviolable, à laquelle nous avions ordinairement recours quand nous avions besoin de conseil ou de consolation. J'eus une peine extrême à m'accoutumer à l'engagement qu'elle voulut prendre, & sans le secours de mon frere, je crois que j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que je n'ai jamais eu de Maîtresse, & que je n'ai jamais connu de femme, que j'aye tant aimée & estimée que celle-là. Ainsi, par une bizarrerie qu'on ne peut assez admirer, il est arrivé, que la seule personne que j'aye véritablement trouvée digne de mon admiration, étoit une fille de qui je ne pouvois en honneur, devenir l'époux, ni même paroître amoureux.

Cette avanture, & le chagrin qu'elle me donna, reculerent un peu ma fortune: car je fus un an entier sans vouloir voir personne, ayant loué un petit appartement auprès des Carmelites, d'où je ne bougeois,

Digitized by Google

n'étant connu de perſonne, & paſſant pour un homme retiré du monde, & qui ne penſoit qu'à ſon ſalut. Mon frere ne laiſſa pas de me faire conſerver ma Compagnie, faiſant entendre que j'étois malade, & contraint, pour me rétablir, de paſſer toute l'année dans le voiſinage des Eaux de Bourbon, qui étoient néceſſaires à ma ſanté.

Je ne dirai point la vie que je menai pendant cette retraite, ni toutes les douceurs dont je jouiſſois, lorſque je pouvois ſeulement démêler la voix de cette fille dans le Service Divin. C'étoit le ſeul plaiſir qui me fût permis : car elle refuſa toujours de me voir, ſe contentant de m'écrire quelquefois pour me perſuader d'avoir plus de courage, & de penſer, ou à une retraite qui m'ôtât pour jamais du monde, ou à une vie plus digne de ma naiſſance. J'ai gardé toutes ſes lettres, & elles me conſolent encore quand je les relis.

Mon frere joignant ſes prieres à celles de cette généreuſe fille, me perſuada enfin de me remettre dans le Service, & je retournai à l'Armée en 1645. Je n'avois encore que vingt ans, mais je croyois qu'après les expériences que j'avois eûes, il me ſeroit impoſſible de m'attacher jamais à aucune femme. Je m'appliquai donc à la Guerre

plus que je n'avois fait jusques-là, & je m'apperçus que le chagrin que m'avoit donné la retraite d'une fille, que j'avois aimée si tendrement, ne servit pas peu à augmenter mon courage, par l'envie qu'il m'inspiroit de chercher les occasions de mourir. Je servis à la Bataille de Nortlingue. Je revins ensuite dans l'Armée de M. de Turenne, où j'assistai à la prise de Dunkespink, & je puis dire qu'il n'y eut personne plus déterminé que moi, dans l'une & dans l'autre occasion. Quelque valeur que les hommes ayent reçu de la nature, il leur faut souvent des motifs étrangers pour être braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition, à la valeur dont j'acquis la réputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris après que Landau se fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voisinage de mon aimable Religieuse augmentoit mon humeur sombre, car je ne pouvois m'empêcher de retourner aux Carmelites. Je découvris ma foiblesse à mon frere, qui, persuadé que j'avois besoin d'une absence un peu longue, me proposa le voyage de Pologne. La Princesse Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaisons qu'elle savoit que nous avions eûes avec un Prince, qui l'a-

Digitized by Google

voit aimée jusqu'à la mort, lui faisoient souhaiter que je l'accompagnasse.

J'acceptai donc le parti que mon frere me proposoit, & je dirai, à ma confusion, que je sentis alors naître dans mon cœur un secret desir de plaire à la Princesse, & de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raisonnai point, mais dès que je vis que j'allois faire le voyage avec elle, & que j'aurois tous les jours occasion de la voir, je commençai un peu à oublier la personne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle est un meilleur moyen pour se consoler de la perte d'une maîtresse, que l'ambition & la guerre.

La Princesse se trouva à l'égard du Prince qui l'avoit aimée, dans une situation presque semblable à celle où j'étois à l'égard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit se consoler de sa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai, de mon côté, mon avanture de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la délicatesse qu'elle avoit, & nos conversations roulerent longtems sur les disputes que nous avions en agitant si elle étoit plus malheureuse de voir mort un homme qu'elle avoit estimé, que moi de voir ma Maîtresse Religieuse. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois

Digitized by Google

ici le détail de ces converſations, & elles vaudroient peut-être bien celles qui ſont le fort de Clélie ou du grand Cyrus; mais je laiſſe toutes ces digreſſions pour mieux executer le deſſein que je me ſuis propoſé dans ces Mémoires, de faire voir le génie des femmes, & les écueils qu'un homme peut trouver auprès d'elles.

Fin du premier Livre.

LIVRE

Digitized by Google

LIVRE SECOND.

LA Princeſſe me parut réſolue de ſe conſoler de la perte de ſon amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne ; & j'avois beau vouloir lui perſuader de s'en conſoler par une autre paſſion, je ne la trouvai occupée que de ſon ambition & de ſa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intérêt en lui propoſant quelque attachement nouveau ; & elle me diſoit, que quand elle auroit ſenti du penchant pour moi, elle auroit fait ſcrupule de me rendre infidelle à une perſonne auſſi digne d'être aimée que ma Religieuſe. Je ne me trouvois plus capable de cette fidélité délicate, & j'avoue que tout ce que la Princeſſe me diſoit ſur ce ſujet, me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois. Elle fit d'abord ſemblant de n'en rien croire ; mais enfin, voyant que c'étoit tout de bon, elle prit ſon ſérieux, & me fit entendre que ſi je continuois à lui parler ſur ce ton là, elle me renvoyeroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniére ſi impérieuſe &

Digitized by Google

si sêche que j'en fus outré; & je résolus, non-seulement de ne lui parler jamais d'amour, mais aussi de n'en point avoir pour elle. Ainsi, pendant le reste du Voiage, je gardai presque toûjours le silence. Ma mauvaise humeur lui déplut, & elle m'exhorta, puisqu'il falloit que j'aimasse pour être gai, d'aimer une de ses filles qui étoit fort bien faite: car, disoit-elle, je saurai bien empêcher que les choses n'aillent trop loin, & j'aurai le plaisir de vous voir de bonne humeur. Ces railleries me désespéroient & je pris la résolution d'aimer, non pas la fille qu'elle me proposoit, mais la premiere Polonoise que je trouverois à mon gré si-tôt que nous serions arrivés. Cette résolution, dont je ne lui rendis point compte, me rendit ma gaité, & je crus m'appercevoir que la Princesse qui s'étoit plainte quand elle m'avoit vû chagrin, n'étoit pas trop contente de me voir si gai. J'évitai de lui dire un mot qui pût lui faire croire que je l'aimois encore, & j'eus d'autant plus de facilité à éviter de lui parler d'amour, qu'en effet je sentois bien que j'avois cessé de l'aimer. Quelque rang qu'elle eût, je ne pouvois lui pardonner sa fierté & ses railleries, & j'eus assez d'esprit & de raison pour comprendre que je ne serois jamais écouté d'une Princesse

qui joignoit beaucoup d'ambition & de fierté à une grande vertu.

Nous arrivâmes en Pologne. Le Roi Ladiſlas vint recevoir ſa nouvelle Epouſe. Elle me préſenta à lui, & j'eus lieu de me louer de tout le bien qu'elle lui dit de moi. A peine fûmes-nous à Varſovie, que j'executai la réſolution que j'avois priſe d'aimer la premiere perſonne que je trouverois aimable. Parmi les Dames du Pays qu'on mit auprès de la Reine, j'en vis une qui me toucha aſſez pour croire que c'étoit la perſonne qui me convenoit; c'étoit une Demoiſelle de dix-huit à dix-neuf ans, fille d'un des plus qualifiés Seigneurs du Royaume. Je me trouvai auprès d'elle la premiere fois qu'elle fut préſentée à la Reine, & je la regardai avec beaucoup de diſtinction. Je ne ſai ſi la Reine m'obſerva, mais il me parut qu'elle ſoûrit en me voyant regarder cette jeune perſonne avec application; & je reconnus bien dans la ſuite que c'étoit auſſi celle de toutes les Filles qu'on lui avoit preſentées, qu'elle avoit trouvé le plus à ſon gré. L'amitié que la Reine eut pour elle me donna occaſion de la voir ſouvent, & j'en devins fort amoureux. Cette fille entendoit aſſez le François pour me donner lieu d'avoir des converſations avec

Digitized by Google

elle, & je ne tardai pas à lui expliquer mon amour. Si je fus surpris de lui trouver autant de penchant pour moi que j'en sentois pour elle, je ne le fus pas moins de la maniére franche & naïve dont elle me le déclara ; mais elle porta cette naïveté trop loin, car la Reine lui ayant demandé ce que je lui disois, non-seulement elle lui rendit compte de mes discours, mais aussi de ses réponses, & elle dit sans déguisement qu'elle avoit un grand penchant pour moi. La Reine lui représenta les inconveniens d'une pareille passion, & lui défendit de me parler en particulier. Elle me fit la même défense de mon coté, me menaçant de me faire retourner en France si je continuois. J'avois intérêt de ne me pas brouiller avec la Reine, & de ne pas sortir mal d'avec elle, mais aussi j'aimois cette fille, & la naïveté avec laquelle elle avoit déclaré sa passion, ne me la rendoit que plus aimable. Je me trouvai donc fort embarrassé ; mais je sortis de cet embarras pour retomber dans un plus grand. Il y avoit huit ou dix jours que j'avois promis à la Reine de ne plus parler à cette fille, & que j'évitois effectivement d'avoir des conversations avec elle, quand la Reine me dit que j'étois bien aisé à rebuter ; que ce qu'elle en avoit fait n'a-

Digitized by Google

voit été que pour m'éprouver : mais qu'enfin puisque j'avois été si obéissant, elle vouloit bien avoir égard à ma passion, & qu'elle trouveroit très-bon, non-seulement que j'aimasse cette fille, mais aussi que je lui parlasse autant que je voudrois.

Je ne savois pas que ce qui avoit changé la Reine à cet égard, c'étoit qu'elle s'étoit apperçue que le Roi son mari aimoit cette même fille ; &, soit jalousie, soit politique, elle crut que le moyen d'en dégouter le Roi étoit de lui faire connoître que j'en étois aimé.

Je fus ravi de la permission que la Reine me donnoit de continuer mon amour, & dès le jour même je cherchai l'occasion d'entretenir ma maîtresse ; mais je vis qu'elle m'évitoit autant qu'elle avoit paru auparavant me souhaiter ; & enfin l'ayant pressée de m'en dire la raison, elle m'avoua avec sa franchise ordinaire, qu'elle étoit aimée du Roi, que cet amour lui faisoit trop d'honneur pour en écouter un autre, mais que dès que le Roi l'auroit mariée, elle continueroit à m'aimer. J'appris alors que la premiere chose à laquelle les Grands pensent en Pologne, quand ils veulent avoir des maîtresses, c'est de les marier ; & en effet on parla peu de jours après du mariage de

Digitized by Google

cette fille avec un grand Seigneur de Lituanie. Ce mariage n'accommodoit point du tout la Reine, parce qu'elle prévoyoit bien que le Roi ne la marioit que pour continuer à l'aimer, & pouvoir la voir plus aisément. Cette Princesse tâcha donc de me mettre dans la tête de la demander au Roi, & de l'épouser, parce qu'en cas que mon mariage se fist, elle ne doutoit pas que je ne dusse l'emmener en France.

Je trouvois beaucoup d'inconvéniens à demander cette fille en mariage, & encore plus à l'épouser. Je jugeois bien, parce qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mariroit que pour faciliter les amours du Roi. Je ne croyois pas pouvoir réussir à l'emmener en France, malgré le Prince; & quand il y auroit consenti, je n'avois pas assez de fortune pour m'y charger d'une femme dont tout le bien seroit en Pologne. Je dis donc à la Reine que je ne pouvois me résoudre à penser à ce mariage, & à en faire la proposition. Elle parut assez contente de mes raisons, & elle ne me dissimula point, que voulant gouverner l'esprit du Roi son époux, elle avoit intérêt de ne la marier qu'à un homme qui pût lui répondre d'elle. Elle convint avec moi que j'étois peu propre à cela, & nous nous séparâmes sans savoir

Digitized by Google

quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Lituanien arriva sur ces entre-faites, & le Roi qui vouloit marier sa maîtresse, ayant appris la mort du mari qu'il lui destinoit, la pria d'en choisir un autre, & cette fille eut assez d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & il me fit aussi-tôt appeller. Je lui représentai que je n'avois point de bien; que j'étois un Cadet qui en espérois fort peu, & que je ferois un fort mauvais parti pour une fille qu'il cherchoit à établir. Le Roi me répondit, que la personne qu'il me destinoit étoit assez riche pour elle & pour moi, & que d'ailleurs il me feroit assez de bien en Pologne pour m'obliger de ne pas regretter le peu que j'avois en France, & pour rendre heureuse celle que j'épouserois. En toute autre occasion j'aurois été ravi d'une pareille proposition, car enfin je trouvois tout d'un coup le moyen d'épouser une fille que j'aimois, & de faire ma fortune; mais je ne pouvois m'ôter de la tête que le Roi ne vouloit me marier que pour aimer la femme qu'il me donnoit, & je ne me sentois point assez de courage pour digerer une condition si honteuse. Je m'avisai donc de dire au Roi que j'étois trop honoré du choix

Digitized by Google

& des offres de Sa Majesté, mais que j'étois obligé de lui avouer que je me sentois d'une humeur horriblement jalouse, & qu'une femme seroit malheureuse avec moi. Ce Prince sourit à cette excuse, & me dit: si ce n'est que cela, nous y mettrons ordre, & je vous donnerai des Emplois qui ne vous permettront guére de voir votre femme, & d'être témoin de sa conduite.

Ce discours du Roi me parut un outrage; mais dissimulant ce que je pensois, je lui dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne consentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majesté me permettroit, immédiatement après mes nôces, d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'est pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne sortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela est, Sire, lui repliquai-je, je remercie votre Majesté, & je la prie même de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propose, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, disant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'étois un fou.

J'allai rendre compte de cette conversation à la Reine, qui me conjura, les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi desiroit; qu'à l'égard de la jalousie & de la délicatef-

Digitized by Google

& qui étoit la seule raison qui m'obligeoit de m'opposer à ce mariage, elle attacheroit si fort ma femme auprès d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moyen de la voir; qu'elle m'en répondoit, & que je pouvois être en repos sur toutes les choses qui pouvoient m'inquiéter.

La Reine me persuada par tant de raisons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi témoigna beaucoup de joie de ma résolution, mais sa joie n'approcha point de celle de ma maîtresse qui s'abandonna tout entiere au plaisir d'être ma femme; de maniére que je crus qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il me seroit aisé, étant aimé d'elle & secondé par la Reine, d'éviter la honte que je craignois. Enfin, pour dire tout, la vûë de ma fortune & celle de mon amour me firent fermer les yeux à toute autre consideration, & je fus même surpris d'avoir balancé un seul moment, tant le cœur humain est peu fixe dans ses vûes, & préfere aisément les raisons de l'intérêt & du plaisir à celles de l'honneur.

J'épousai donc cette fille, & ce mariage me fit changer de nom: car devenu maître en l'épousant d'une Comté très-considerable, on ne m'appella plus que du nom de

Digitized by Google

cette Comté, & c'eſt ſous ce nom-là que j'ai depuis paru dans le monde.

La Reine me tint la parole qu'elle m'avoit donnée. Sa jalouſie, jointe à ſa vertu, & l'une & l'autre ſoutenue par mes précautions, lui firent ſi bien garder ma femme, qu'il ne fut pas-poſſible au Roi de continuer à l'aimer. Ce Prince ſe rebuta, & s'attacha à une autre perſonne moins obſervée. Je fus ravi de ce changement, & je crus alors jouir tranquillement de toutes les douceurs & de tous les avantages de mon mariage, mais ce fut tout le contraire, & mon malheur arriva par l'endroit que j'avois le moins prévû. Ma femme fut déſeſperée de voir que le Roi changeoit pour elle, & ce grand amour qu'elle m'avoit marqué ſe changea en une averſion extrême, dès qu'elle vit que ce Prince en aimoit une autre. Elle ne me diſſimula point ſon déſeſpoir, & elle me dit hautement que j'étois cauſe de ce qu'il avoit ceſſé de l'aimer. J'eus beau lui repréſenter ſon extravagance, toutes mes raiſons ne ſervirent qu'à l'aigrir, & ſoit qu'elle voulût ſe défaire de moi, ſoit qu'elle eſperât que la compaſſion rameneroit l'eſprit de ce Prince, elle lui fit faire des plaintes des mauvais traitemens que je lui faiſois. Ces

Digitized by Google

mauvais traitemens étoient chimériques, mais le Roi y ajoûta d'autant plus de foi, qu'il se souvint que je lui avois dit que j'étois horriblement jaloux. La malice de ma femme alla plus loin ; elle fit entendre au Roi que j'aimois la Reine ; & le Roi, susceptible de toutes ces impressions, ne pensa plus qu'à me faire assassiner. Il trouva d'autant plus de facilité à faire executer ce dessein, que mon mariage avoit excité beaucoup d'envie contre moi dans l'esprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de gens qui offrirent à ce Prince de me poignarder. La Reine en fut avertie plûtôt que moi, & comme on la mêloit dans cette affaire, elle ne jugea pas à propos de me le dire, voyant bien que si j'étois averti, rien ne pourroit m'empêcher de prendre la fuite. Elle raisonna sur cette fuite, qui pourroit être une preuve de l'amour dont on m'accusoit à son égard, & elle crut qu'il falloit auparavant détromper l'esprit du Roi. Elle ne fit donc point semblant d'avoir reçu cet avis, mais supposant des lettres de France, par lesquelles on lui mandoit la mort de mon frere aîné, elle les fit voir au Roi, & elle lui dit, que ce seroit nuire à mes affaires que vouloir me retenir en Pologne. L'in-

Digitized by Google

difference avec laquelle elle parla au Roi sur ce qui me regardoit, & la proposition qu'elle lui faisoit de me renvoyer en France, firent juger à ce Prince, que ce qu'on lui avoit dit de son amour pour moi n'avoit aucun fondement. Il lui avoua ses soupçons, & il lui en demanda pardon ; & en même tems il lui dit, que sur les soupçons & sur les plaintes que faisoit ma femme, il avoit résolu de se défaire de moi, & qu'il ne savoit pas même si j'étois encore vivant, parce qu'il croyoit que ce jour-là même on devoit m'assassiner. La Reine ayant fort blâmé la précipitation avec laquelle le Roi s'étoit laissé aller à une résolution si cruelle, dit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit m'envoyer chercher.

On me chercha, mais fort inutilement. J'avois été averti de l'assassinat qu'on avoit prémedité ; & la même personne qui m'en avoit donné l'avis, m'avoit mis dans un lieu de sûreté. C'étoit une des plus considérables Dame de la Cour. J'avois remarqué en plusieurs occasions que cette Dame se disoit de mes amies, mais je ne savois pas que cette amitié allât jusqu'à la passion. Elle me le découvrit, en m'apprenant ce qu'on tramoit contre moi. Comme elle étoit veuve, & plus maîtresse de ses actions

Digitized by Google

que les femmes ne le ſont en Pologne, elle put facilement me cacher chez elle, & ce fut le parti que je pris, intimidé par les circonſtances dont elle me rendit compte, & qui me perſuadérent que je n'éviterois pas mes aſſaſſins ſi je paroiſſois. Je me tins huit jours caché chez elle, & pendant ce temps, elle me propoſa tout ce que la paſſion lui ſuggéroit pour me mettre en ſûreté. Le moyen ſur lequel elle inſiſtoit davantage, étoit d'empoiſonner ma femme, & elle m'offroit de ſe charger de la choſe. Comme j'avois lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces penſées que parce que la paſſion l'aveugloit, je n'en eus pas tant d'horreur que j'en aurois eû dans un autre temps, & je me contentois de lui faire voir les inconvéniens d'un pareil deſſein. Elle ne voulut jamais me permettre d'écrire à la Reine, & de l'informer du lieu où j'étois. Il y a grande apparence que cette Princeſſe crut qu'ayant été averti du deſſein du Roi, j'avois pris la fuite, ou bien que j'avois été aſſaſſiné; & l'une & l'autre opinion lui donna de l'inquiétude, mais enfin pour empêcher qu'on ne jugeât mal des raiſons de mon abſence, il eſt certain qu'elle fit courir le bruit, que ſur les nouvelles de la mort de mon frere, j'étois retourné en France.

Digitized by Google

Ce bruit vint jusqu'à moi, & croyant qu'effectivement mon frere étoit mort, je ne pûs plus demeurer caché, & je dis résolument à la Dame qui me gardoit, que je voulois m'informer de la verité de ces nouvelles, & voir la Reine pour en être instruit. Cette Dame me fit des reproches de la sensibilité que j'avois pour mon frere, en un temps où elle vouloit que je n'en eusse que pour elle. Des reproches elle passa aux injures, & des injures au refroidissement. Elle me menaça même de me livrer à mes assassins, & enfin il lui échapa de me dire, que puisque je la voulois quitter, elle y mettroit bon ordre, & qu'elle m'empoisonneroit plûtôt que de le souffrir. Ce qu'elle m'avoit proposé à l'égard de ma femme, me fit craindre qu'elle n'en vînt en effet jusqu'à faire ce qu'elle disoit, & je craignis si bien le poison, que je ne voulus plus manger. Jamais on n'a passé en si peu de temps de l'amour à la haine, que nous fismes cette Dame & moi. Elle m'étoit insupportable, & je lui étois devenu odieux. Je lui déclarai nettement que je ne pouvois l'aimer, & que je la conjurois de souffrir que je sortisse. Tu sortiras, reprit-elle, mais ce sera de ce monde; & en disant ces paroles, elle se jetta

Digitized by Google

sur moi, tenant un poignard dont elle s'étoit saisie. Je lui arrachai ce poignard, & je ne sai comment elle en fut blessée à la gorge, mais je la vis toute en sang, & qui se laissa tomber. Je prévis toutes les suites de cet accident, & jugeant bien que je ne me sauverois pas des mains de ses Domestiques s'ils en avoient connoissance, je la laissai & le poignard auprès d'elle. Heureusement je trouvai les portes ouvertes, & je sortis sans être apperçû. Je passai une rue ou deux, & je me trouvai auprès de la maison d'un homme du Païs, que je connoissois, à qui je demandai un asyle, lui confiant qu'il falloit que je partisse sans être connu, ayant des affaires importantes en France, à cause de la mort de mon frere, & que ma femme n'ayant point voulu consentir à mon départ, j'étois obligé de partir *incognito*. Cet homme m'offrit toute sorte de secours, & dès la nuit suivante il me fournit des chevaux sur lesquels je me rendis à Dantzic. Dès que j'y fus arrivé, j'écrivis à la Reine, & lui rendis compte de mon avanture.

La Reine reçut ma lettre en un temps où personne ne doutoit que je n'eusse assassiné la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit été trouvée toute en sang par ses

Digitized by Google

Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'étoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva légere, mais elle perſiſta toujours à dire que j'étois ſon aſſaſſin. Perſonne n'en croyoit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'écrire, que ſi j'étois innocent, je ne tardaſſe pas à revenir pour confondre mes accuſateurs.

La juſtice de ce Prince eut moins de part à cet ordre, que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en étoit perſecuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aiſe de me faire revenir, afin que je fuſſe chargé ſeul du ſoin d'une femme ſi emportée. La Reine m'écrivit que la nouvelle de la mort de mon frere étoit fauſſe, & qu'il falloit que je retournaſſe à Varſovie, pour me purger de l'aſſaſſinat dont on m'accuſoit. J'eus tant de joie d'apprendre que mon frere n'étoit pas mort, que je conſentis ſans peine à retourner à Varſovie, malgré tous les embarras où je prévoyois que j'allois être.

Dès que je fus arrivé, j'allai me mettre en priſon, par le conſeil de la Reine. La Dame qui m'accuſoit fut extrémement ſurpriſe de mon retour, mais ſe piquant alors d'une

d'une générosité qu'elle n'avoit pas, elle fut la premiere à solliciter ma grace. J'aurois été ravi que la vérité eût été éclaircie, mais enfin voyant qu'on ne regardoit plus cette affaire, que comme une querelle de deux Amans, je ne persistai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je sortis de prison. Le Roi voulut même que j'en témoignasse ma reconnoissance à la Dame qui m'avoit accusé.

Cette affaire l'avoit entiérement perdue de réputation, car on ne pardonne guére en Pologne des galanteries aussi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'être convaincue. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir son honneur que de m'épouser, & c'est ce qui m'a toûjours persuadé qu'elle avoit empoisonné ma femme, qui mourut un mois ou deux après cette affaire, & assez subitement, pour me faire croire que mes soupçons étoient vrais.

Il y avoit peu de temps qu'elle étoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plûtôt la mort que la maladie : car nous faisions fort mauvais ménage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de sa mauvaise conduite. Je ne laissai pas d'en être touché, & je fus moins sen-

sible en ce moment aux raisons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eûes de l'aimer.

Dès qu'elle fut morte, le Roi lui-même me dit, que c'étoit une nécessité pour moi d'épouser la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'éclat que nous avions fait. Je dis au Roi, que je le priois de ne point précipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de temps pour me consoler de la perte de ma femme, dont je lui parus très-affligé. Je demandai ce délai, afin de pouvoir songer à loisir, à trouver moyen d'éviter une chose que j'étois absolument résolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agissoit d'épouser, n'étoit ni belle, ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les assassinats & les poisons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je dissimulai pourtant; & je feignis de la regarder comme une femme que je devois épouser.

Elle se tenoit si sûre de notre mariage, qu'elle ne prit aucun soin de me ménager ni de me plaire. Au contraire, elle affecta de me mépriser hautement, & de témoigner de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occasion de rompre avec elle, je commençai à la

Digitized by Google

chicaner sur sa conduite. Elle se moqua de ma mauvaise humeur, disant nettement qu'elle n'avoit point à se contraindre pour moi, puisqu'il falloit bien que je l'épousasse de gré ou de force. Je crus que si je pouvois la surprendre en galanterie, ce seroit une raison qui m'affranchiroit de cette prétendue obligation. Je n'eus pas de peine à réussir; elle se cachoit si peu de ses intrigues, que tout le monde en étoit aussi bien instruit que moi, & je fus averti un soir qu'un Palatin étoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui témoignant qu'après une pareille infidélité, je me croyois très-dispensé d'achever le mariage. Le Roi me répondit, qu'il falloit savoir auparavant si celui avec qui je l'avois surprise consentiroit à l'épouser, parce qu'en cas qu'il ne le voulût point, la chose revenoit à moi, comme au premier & plus ancien fondé en droit. Cette réponse me parut si bizarre, que je la pris pour une plaisanterie, & ne pus m'empêcher d'en rire: mais le Roi m'assura qu'il parloit très-sérieusement, & qu'en pareil cas, c'étoit de cette manière qu'on en usoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le temps d'examiner si en effet la Jurisprudence Polonoise l'ordonnoit ainsi, parce que dès ce moment je

Digitized by Google

réſolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes meſures pour ne plus différer. J'étois las du ſéjour d'un Royaume étranger, & rebuté de toutes les diſgraces qui m'y étoient arrivées, & de celles dont je me voyois encore menacé. Je confiai mon deſſein à la Reine, la priant de vouloir bien prendre ſoin de mes enfans; & après avoir vendu ſourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me dérobai avec un ſeul valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille Ecus de Lettres de change, & laiſſant mes enfans aſſez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne près de deux ans, & c'étoit à la fin de 1647. que j'en ſortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroiſſois avoir beaucoup davantage, car le ſéjour que j'y avois fait, m'avoit extrémement engraiſſé; & comme j'ai toûjours eu une grande taille, on m'en auroit donné près de trente.

Ce fut alors que je crus être entiérement détrompé des femmes, car pendant mon voyage j'eus le loiſir de faire des réfléxions ſur les malheurs qu'elles m'avoient déja attirés. Je voyois que c'étoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un temps où j'étois

Digitized by Google

en chemin de m'avancer, & que c'étoit elles auſſi qui avoient été cauſe que j'étois ſorti de Pologne lors que ma fortune ſembloit y être la mieux établie. Je réſolus de profiter de mes expériences, & de ne plus penſer qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere aîné, qui avoit fort déſapprouvé que je me fuſſe marié en Pologne, & qui n'étoit pas trop fâché que j'euſſe eu des prétextes d'en ſortir. Les Lettres que je reçus de lui en chemin, me déterminérent à paſſer par Veniſe, à cauſe qu'il me mandoit que j'y trouverois un de ſes meilleurs amis, qui s'étant battu en duel avoit été contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Veniſe ſur la fin de l'année, dans le temps que tout ſe préparoit pour les divertiſſemens du Carnaval. J'y vis l'ami de mon frere, qui m'engagea à y faire quelque ſéjour, & ce fut là que j'oubliai toutes les belles réſolutions que j'avois priſes ſur le chapitre des femmes. Cependant j'y trouvois, ſi j'euſſe voulu ouvrir les yeux, de nouvelles raiſons de mieux enviſager le tort qu'elles m'avoient fait; car à peine fus-je arrivé à Veniſe, que j'appris par mille endroits, que le bruit couroit que j'avois été contraint de quitter la Pologne, parceque j'étois ſoupçonné d'y avoir empoiſon-

Digitized by Google

né ma femme & poignardé ma maîtresse. Je savois ce qui avoit pû donner lieu à des bruits si injurieux à ma réputation, je détrompai le mieux que je pus, tous ceux qui m'en parurent prévenus : mais il m'a fallu bien des années pour en venir à bout, & j'ai toujours de temps en temps trouvé en mon chemin des gens persuadés de cette opinion, qui n'a pas laissé de me faire tort, tant la médisance distingue peu la verité d'avec le mensonge.

Quelque pressantes que fussent les sollicitations qu'on me faisoit de passer le Carnaval à Venise, j'aurois eu peine à m'y résoudre sans le malheur qui m'arriva d'y devenir éperdûment amoureux. Je puis dire que j'avois peu senti cette passion en Pologne, & que toutes les amours que j'y avois faites, n'avoient point été jusqu'au cœur. Ce fut là, peut-être, ce qui me rendit plus facile à m'entêter de la personne dont je crus être aimé.

C'étoit la fille d'un noble Vénitien ; chez qui j'eus d'abord beaucoup d'accès par le moyen de l'ami de mon frere, qui avoit connu à Paris le fils aîné de ce Vénitien, & avec qui il avoit lié une amitié très-étroite. Je voyois souvent le pere & le fils, mais je fus long-tems sans voir la

Digitized by Google

fille autrement que par son Portrait. Ce Portrait me parut si charmant, que je ne pus m'empêcher de m'écrier en le voyant, que je n'avois jamais rien vû de si beau. La fille étoit alors dans un endroit d'où elle pouvoit me voir sans que je la visse, & elle entendit toutes mes admirations sur sa peinture. Comme je sortois de chez son pere, je me vis suivi par un homme, qui, sans me rien dire, me mit dans la main un petit billet qui n'étoit point cacheté, & où je lûs ces paroles en Italien.

La personne dont vous avez admiré le Portrait est plus touchée de vous que vous ne l'êtes de sa peinture ; & s'il est vrai que le Portrait vous ait fait plaisir, il ne tiendra qu'à vous de voir l'Original. Soyez discret ; c'est tout ce qu'on vous demande, & laissez-moi gouverner le reste.

Je relûs vingt fois ce billet, & quoique j'eusse peine à me persuader qu'il fût en effet de la personne dont j'avois vû le Portrait, cependant je crus, dans l'incertitude, que je n'en devois point parler, & que le plus sûr, soit qu'on eût voulu me tromper, soit que la chose fût effective, c'étoit d'avoir la discrétion qui m'étoit recommandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer l'im-

Digitized by Google

patience que j'eus de retourner chez le Vénitien. J'y allai dès le lendemain, j'y regardai vingt fois le Portrait, témoignant un desir extrême d'en voir l'Original, mais personne ne s'offrit de me donner cette satisfaction. On me proposa une Mascarade pour le jour suivant, & chacun convint des habits sous lesquels on masqueroit.

A peine fus-je retourné chez moi, que le même homme qui m'avoit donné le billet dont j'ai parlé, me vint demander; & gardant toûjours un grand silence, il me mit dans la main une boëte, & se retira aussitôt. Quelque instance que je lui fisse pour s'arrêter, il ne me parla que par signes, & il s'échapa.

J'ouvris la boëte, qui étoit pleine de pierreries, & sous les pierreries je trouvai encore ce billet, écrit de la même main que le premier.

Comme on s'intéresse à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Mascarade que vous devez faire, celui qui vous les porte ira les reprendre quand vous n'en aurez plus besoin.

Je commençai, en voyant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la chose ne fût sérieuse, & je ne puis dire combien

Digitized by Google

combien cette avanture me donna à la fois, & d'inquiétude, & de plaisir.

Je me servis des pierreries que l'on m'avoit envoyées. Elles étoient si belles & en si grand nombre, que personne ne parut avec plus d'éclat que moi. Plusieurs personnes me demandérent où je les avois prises, & ayant répondu que je les avois louées, le frere de la Demoiselle me dit à l'oreille; je connois le Marchand chez qui vous les avez eûes, & ce qu'elles vous ont coûté pour le prêt. Ces paroles me firent croire qu'il étoit confident de sa sœur; je rougis, & ne lui répondis rien.

Comme nous nous retirions après la Mascarade, nous fûmes attaqués par six hommes armés, qui ayant écarté ceux avec qui j'étois, ne s'attachérent qu'à moi; ils me désarmerent, quelque resistance que je fisse, & ils me volerent mes pierreries. Mes Camarades revinrent pour me secourir, mais il étoit trop tard, & mes voleurs étoient échappés.

Quel chagrin n'eus-je point de cet accident; mais enfin il me restoit encore une Lettre de Change de douze mille écus, & je crus que cela pourroit payer les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment

Digitized by Google

j'avois été volé, & je lui offris la Lettre de Change. Il la refusa, & s'étant retiré sans dire un mot, je crus qu'il étoit muet.

Le lendemain dès le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les prêter, je me suis exposée de bonne volonté à tous les inconvéniens qui en pourroient arriver, & c'est moi & non pas vous, qui suis cause qu'elles sont perdues. C'est donc à moi seule de les payer. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus considerables, que je n'estime nul autre bien dans le monde que votre cœur. Gardez-le moi jusqu'à ce que vous ayez pû juger si je le mérite.

Si elle le mérite, répris-je aussitôt! Hé; y a-t-il dans le monde une femme d'un plus grand mérite? Charmé de la grandeur d'ame d'une personne si généreuse & si désintéressée, je m'abandonnai à tout ce que la passion peut inspirer de plus violent, & de plus tendre. Je conjurai encore mon homme muet de prendre la Lettre de Change, ou du moins de se charger d'une réponse, pour la personne qui l'avoit envoyé. Il ne voulut faire ni l'un ni l'autre, & il sortit avec le même silence que les autres fois.

Digitized by Google

La fille qui m'avoit envoyé les pierreries, les avoit louées à un Jouaillier, qui étoit de la connoissance de son frere, & elle s'étoit servie de lui pour les avoir. Ce fut son frere lui-même qui me l'apprit, ajoutant, que sa sœur lui avoit fait confidence de la passion qu'elle avoit pour moi, & qu'elle n'avoit point fait de difficulté de se découvrir à lui, parce qu'elle le servoit auprès d'une de ses amies, dont il étoit amoureux. Ce fut un jour ou deux après que les pierreries eurent été volées, qu'il me fit cette confidence, m'assûrant, qu'il ne tiendroit qu'à moi, de trouver auprès de sa sœur, tous les agrémens, que cette sœur lui procuroit auprès de sa Maîtresse.

On sera surpris, quand je dirai que tout cela n'étoit qu'un artifice, pour attraper mon argent. C'étoit le frere qui m'avoit fait voler mes pierreries, & elles étoient entre ses mains; mais faisant toujours semblant qu'elles avoient été volées, il me dit, que sa sœur, quelque généreuse qu'elle fût, ne laissoit pas d'être embarrassée pour payer ces pierreries, & que si elle s'obstinoit à ne vouloir point recevoir ma Lettre de Change, l'affaire pourroit faire du bruit, & viendroit aux oreilles de son pere; que si je voulois, il me méneroit chez le Marchand, de

Digitized by Google

qui je saurois ce qu'elles valoient, & à qui je pourrois les payer ; que c'étoit un homme auquel on pourroit se fier du secret, & qui ne savoit pas même que je les eusse reçues par le canal de sa sœur. Je fus ravi de trouver le moyen de payer ces pierreries, & n'ayant aucun soupçon, que ce fût un panneau, je donnai huit mille écus au Jouaillier, avec plus de plaisir, que je n'ai jamais payé aucune dette. Ce Marchand, qui s'entendoit avec le frere de la Demoiselle, eut quelque chose pour sa peine ; & mon argent devint la proye du frere & de la sœur.

Je ne savois rien de tout cela, & je n'avois garde de m'en défier, mais sacrifiant toujours aux idées que ma vanité me donnoit, d'être aimé de la personne qui m'avoit inspiré tant de passion, je ne m'apercevois point que ces folles idées m'avoient déja presque tout dépouillé, & je n'étois occupé que du desir de voir une personne si aimable.

Je pressois souvent son frere de m'en procurer l'occasion. Il me le promettoit, & trouvoit toujours des raisons pour me manquer de parole. Je recevois quelquefois des lettres de sa sœur, & ce n'étoit plus le muet, c'étoit son frere lui-même qui me les rendoit en main propre, & qui se chargeoit

Digitized by Google

de mes réponses. Ces lettres étoient toujours fort passionnées, & rouloient sur le désespoir où nous étions de ne nous pas voir.

Je vécus de la sorte jusqu'au milieu du mois de Février, que je reçus des lettres de mon frere, qui me blâmoit fort de m'arrêter si long-temps à Venise, me mandant, que je courois risque de perdre l'emploi, qu'il avoit obtenu pour moi dans l'Armée de Monsieur le Prince, qui devoit se mettre en campagne, & assiéger Ypres dès le mois de Mars.

Je fus insensible aux soins de mon frere; & au tort que je me faisois, en restant plus long-temps; & n'étant touché que du desir de voir la personne dont je me croyois aimé, je mandai à mon frere que j'étois malade, & hors d'état de partir si-tôt, l'assûrant, que dès que ma santé seroit assez rétablie pour souffrir la fatigue du voyage, je prendrois la poste. Mon frere étoit mieux averti que je ne pensois de l'état de ma santé. L'ami qu'il avoit à Venise l'en avoit informé. Il m'écrivit encore lettres sur lettres, mais j'étois si aveuglé & si fou, que j'aurois mieux aimé mourir, que de quitter Venise, avant que d'avoir vû ma maîtresse.

Les lettres de mon frere ne me servirent

Digitized by Google

qu'à presser avec plus d'instance le frere de la Demoiselle de ne me plus laisser languir ; & enfin, voyant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela, il falloit me déguiser en Espagnol, & prendre sur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parce que sa sœur, qui vouloit conserver sans obstacle, le plaisir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la personne chez qui je devois la trouver, que l'Amant qu'elle aimoit, étoit un grand Seigneur d'Espagne. Je n'examinai point si cette raison étoit bonne ; je fis ce qu'il voulut, & ayant pris l'habit & l'équipage Castillan, sans oublier de l'argent & des pierreries, je me laissai conduire dans la maison d'une des plus fameuses Courtisanes de Venise, que javois vûe plusieurs fois, & que je connoissois pour telle. J'étois, à dire le vrai, un peu scandalisé, que ce fût chez une femme de ce caractére, que ma maîtresse me donnât un rendez-vous, mais j'avois une si furieuse envie de la voir, que je m'arrêtai peu à ce scrupule. Ainsi, je me rendis chez la Courtisane, occupé de la seule espérance de la voir.

Dès que j'y fus arrivé, on m'enferma dans une chambre, & peu de temps après, je vis enfin arriver la Demoiselle au Portrait. El-

Digitized by Google

elle ne me parut pas aussi belle, qu'elle m'avoit semblé dans sa peinture, mais cependant je la reconnus, & j'y trouvai assez de ressemblance, pour ne pas douter que ce ne fût elle. Cette difference de beauté entre l'original & le portrait, me rendit moins passionné que je ne croyois le devoir être; & la fille qui s'en apperçut, me fit bien remarquer, par les soins qu'elle prit de reveiller ma passion, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle s'étoit trouvée dans une pareille rencontre. Je dissimulai pourtant ma pensée, mais je ne pus dissimuler mon chagrin; & ne sachant à qui m'en prendre, je m'avisai de lui faire des remontrances sur ce qu'elle osoit venir dans la maison d'une Courtisane. Elle soutint d'abord assez bien des réprimandes, ausquelles elle me dit qu'elle ne s'attendoit pas; mais enfin voyant que je continuois à la prêcher, elle me quitta brusquement, en me disant qu'elle ne me reverroit jamais.

Ce fut alors que je connus la foiblesse du cœur. J'avois tous les sujets du monde de croire que cette fille n'étoit rien moins qu'une honnête fille : mais dès qu'elle m'eut quitté; je me sentis plus possedé que jamais du desir de la revoir. Tous mes scrupules s'évanouirent, & je me repentis du

procedé que j'avois eu. Son frere entra quelque temps après, & m'abordant avec un visage irrité, il me dit, mettant l'épée à la main, que j'étois un malhonnête homme; que sa sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre sœur! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoye, & vous verrez à quel point je l'aime. Le frere s'adoucit à ces paroles, & remettant son épée dans le fourreau, il sortit, disant qu'il alloit tâcher de la ramener; mais il ne revint point, & après avoir attendu plus de deux heures, je vis entrer la Courtisane, chez qui nous étions, qui me dit en langage Vénitien: Qu'est-ce donc, Seigneur Don Juan, qu'avez-vous aujourd'hui, & pourquoi votre maîtresse est-elle moins contente de vous que les autres jours? Cette femme, en disant ces paroles, me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la surprenoit, & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Don Juan, mais elle ne voulut point répondre, faisant toujours l'étonnée. Elle me dit seulement que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis, rêvant à mon avanture, & commen-

Digitized by Google

çant à en deviner une partie.

Si-tôt que je fus chez moi, je voulus serrer l'argent & les pierreries que j'avois portées, mais je ne les trouvai plus, & je connus qu'on m'avoit volé. Je n'en pouvois accuser que la personne du rendez-vous, & cela me confirma dans les opinions que j'avois d'elle. Je me souvins alors qu'il y avoit à Venise un jeune Espagnol, qui s'appelloit Don Juan, & je jugeai que c'étoit pour lui que la Courtisane m'avoit pris; je devinai qu'il falloit que cet Espagnol fût l'Amant de ma Maîtresse, & qu'il fût en possession de la voir chez cette Courtisane. La chose étoit en effet comme je le conjecturois. Je retournai dès le lendemain chez la Courtisane, qui m'apprit tout ce que je voulois savoir, & je vis que cette personne, dont j'avois été si passionné, & pour laquelle je m'étois presque brouillé avec mon frere, étoit une fille accoutumée à ce manége, & qui depuis plus de six mois, avoit avec cet Espagnol, un commerce reglé dans cette maison.

Comme je pensois à me venger, je reçus des lettres de mon frere, qui me manda qu'il avoit appris la vie que je menois à Venise, & qui m'instruisoit que j'avois été la dupe du frere & de la sœur. Il me conseil-

loit de ne point faire de bruit, mais de partir le plus promptement que je pourrois.

Mon frere avoit appris tout ce détail de l'ami qu'il avoit à Veniſe, & je jugeai bien qu'il n'avoit pû l'apprendre par un autre. J'allai chez lui pour lui faire des reproches de ce qu'au lieu d'avertir mon frere, il ne m'avoit pas averti moi-même. Il diſſimula d'abord qu'il eût rien écrit; mais enfin il m'embraſſa, & me dit: Que voulois-tu que je fiſſe, mon pauvre garçon? Tu étois fou; & ſi j'avois voulu t'éclairer, tu ne m'aurois pas crû. Je fus encore long-temps à me plaindre de ce qu'il m'avoit laiſſé duper, & voyant qu'il n'y avoit point de remède, je dis que je voulois abſolument ravoir mon argent, ou me couper la gorge avec le frere de ma friponne de maîtreſſe.

Celui à qui je parlois, n'étoit à Veniſe que pour avoir fait un duel en France. Son exil ne l'avoit pas corrigé de la démangeaiſon de ſe battre, & je le trouvai très-diſpoſé à me ſervir de ſecond. Nous convînmes donc que je ferois appeller le Vénitien. Je le fis, mais il ſe moqua de ce cartel, & il ne parut point au rendez-vous. Surpris de ſa lâcheté, je réſolus de l'obliger à ſe battre malgré lui, & je m'aviſai le jour que nous choiſîmes pour l'attaquer, de reprendre

Digitized by Google

l'habit espagnol, sous lequel j'avois été au rendez-vous, d'en donner un de même à celui qui me servoit de second, & de faire prendre aussi à toute notre suite des habits à l'Espagnole.

Nous allâmes l'attendre en cet équipage, & l'ayant inutilement pressé de mettre l'épée à la main, je lui donnai par le visage quatre ou cinq coups du revers de mon épée, qui l'obligerent enfin de se défendre. Il le fit foiblement, & reçut un coup, qui le jetta sur le carreau. Nous fûmes assez heureux, quoique la chose se fist en plein jour, de n'être point arrêtés. Nous nous sauvâmes avec toute notre suite, & nous étant jettés dans une Gondole, nous allâmes nous embarquer, & sortîmes de Venise, car nous avions pris auparavant toutes ces précautions. J'en avois même pris une autre pour me mieux venger, & faire retomber sur l'Espagnol Don Juan tout le bruit de cette affaire.

J'avois écrit au pere de la Demoiselle, comme si j'eûsse été un parent de Don Juan, qu'étant venu à Venise, j'avois appris que mon parent avoit un commerce avec sa fille, par le moyen de son frere. Je spécifiois tout ce que je savois du détail de leur intrigue, & je finissois, en lui disant, que mon

parent Don Juan ayant été affronté par son fils, je voulois en avoir raison, & qu'il ne cherchât point ailleurs celui qui s'étoit battu contre lui.

Le pere ayant reçu cet avis, fit informer contre Don Juan. Outre ce qui étoit marqué dans ma lettre, il avoit appris par tous ceux qui avoient été témoins de notre combat, que c'étoit un Espagnol qui l'avoit attaqué & qui avoit pris la fuite avec plusieurs autres de la même Nation.

Nous apprîmes à Padoue que la chose avoit réussi comme je le pouvois souhaiter; que le frere de la Demoiselle étoit mort de sa blessure, sans avoir pû parler; que Don Juan voyant qu'on informoit contre lui, & que toute son intrigue étoit connue du pere, avoit pris la fuite, & qu'enfin tout le monde étoit persuadé que c'étoit lui qui avoit fait faire le combat. J'eus toute la joie qu'on peut avoir de s'être vengé, & cela me consola un peu de la perte de mon argent, & des friponneries qu'on m'avoit faites; bien résolu, de ne m'embarquer de ma vie en aucune intrigue de femmes.

L'ami de mon frere, qui m'avoit suivi à Padoue, ne pouvant revenir en France, me proposa de le laisser aller en Pologne. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'é-

Digitized by Google

tois ravi d'avoir quelqu'un qui m'informât sûrement de l'état de mes enfans, & de tout ce qui s'étoit passé, & se passeroit à Varsovie, à quoi je pouvois prendre quelque part. Je savois déja que le Roi Ladislas étoit malade; le bruit de sa mort couroit par tout, & je jugeois bien que la Reine, qu'on parloit de remarier au Prince Casimir son beau-frere, seroit en état de rendre à l'ami, que je lui recommandois, tous les bons offices dont il pourroit avoir besoin.

Comme nous étions déja sur la fin du mois de Mai, & que la Campagne étoit commencée en Flandre, je crûs qu'il n'y auroit pas d'honneur pour moi, à m'y rendre si tard; & c'est ce qui me fit prendre le parti, pour me donner de l'occupation, de me jetter dans Naples, espérant trouver l'occasion de me signaler sous les ordres du Duc de Guise, qui s'étoit rendu maître de cette grande Ville; affaire, qui faisoit alors grand bruit par toute l'Italie.

J'écrivis mon dessein à mon frere, & conservant toujours l'habit Espagnol, je pris la route de Naples, croyant, que sous cet habit, je trouverois plus aisément le moyen de joindre le Duc de Guise; mais je n'y arrivai que plus d'un mois après que ce Duc eut été fait prisonnier, tant j'avois été mal

Digitized by Google

informé de ce qui se passoit.

J'appris qu'il étoit encore à Gayette; & comme il connoissoit toute notre famille, qu'il étoit ami particulier de mon frere, & qu'il m'avoit aussi fort connu dans ma jeunesse, je crûs que je ne pouvois mieux faire, que de tâcher de le voir avant son départ, & que d'aller lui offrir mes services pour la France.

Ce fut encore ma mauvaise étoile, qui me fit naître cette envie, car ce voyage me rembarqua dans une intrigue, qui me causa autant de peine & de chagrin, que celle que j'avois eûe à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, & quand je lui eus témoigné que le croyant encore à Naples, j'avois eu dessein d'aller m'y enfermer avec lui: ce ne sera pas, me répondit-il, dans une affaire si périlleuse que vous me servirez. J'ai besoin de vous pour un service plus agréable & moins difficile; & là-dessus il me fit voir une Lettre qu'il avoit reçue d'une Dame Napolitaine avec laquelle il avoit eu une intrigue pendant son séjour à Naples. Cette Lettre étoit furieusement emportée, & je vis bien, en la lisant, que cette femme étoit au désespoir de l'absence & de la prison du Duc, car elle le menaçoit de se poignarder, s'il ne consentoit au des-

Digitized by Google

sein qu'elle avoit de le suivre en Espagne. C'est une folle, me dit le Duc, qui fera quelque extravagance, si quelqu'un ne lui remet l'esprit. Faites-moi donc le plaisir de retourner à Naples. Je vous donnerai une Lettre pour elle, & je ne puis choisir personne plus capable que vous de lui faire entendre raison. Je promis au Duc de faire ce qu'il souhaitoit; je pris la Lettre & l'adresse de la Dame, & ayant encore été à Gayette jusqu'à son embarquement, je pris la route de Naples dès que je l'eus vû partir.

Je ne pus, pendant le chemin, m'empêcher de faire cent fois réflexion sur la bizarrerie de ma destinée, qui dans un temps où je cherchois à oublier les femmes, me rappelloit à une occasion nécessaire de les revoir, & qui me rendoit le confident d'une intrigue amoureuse, lorsque je n'avois que la guerre en tête. Je dirai même que je ne fus point fâché d'avoir la commission que le Duc de Guise m'avoit donnée, & que je sentis un secret desir de me faire aimer d'une femme qui me paroissoit avoir autant d'esprit & aimer d'aussi bonne foi que celle dont il m'avoit fait lire la Lettre. Ce fut le maudit penchant que j'avois pour le sexe qui m'empêcha de profiter autant que j'aurois dû, des réflexions que je faisois sur le

Digitized by Google

retardement que j'apportois à ma fortune ; en retournant à Naples au lieu d'aller en France, & je sentis bien que quelque dessir qu'un cœur ait d'acquerir de la gloire, on ne sauroit compter sur lui quand il se livre à l'amour.

J'avois repris l'habit Espagnol pour mieux cacher, en entrant à Naples, que j'étois François. J'arrivai à Pozzolo Castello qu'il faisoit encore grand jour, & je m'y arrêtai pour n'entrer dans Naples qu'à la nuit. J'allai, en attendant qu'elle fût arrivée, me promener dans un lieu fort agréable & fort solitaire, où je crus n'être vû de personne : mais j'y trouvai deux femmes & un homme qui y étoient, à ce que j'en pus juger, long-temps avant moi. Une de ces femmes étoit un peu éloignée de l'autre, & je crus que c'étoit pour lui donner lieu d'entretenir plus librement le Cavalier. Comme cela avoit l'air d'une intrigue, je m'approchai sans qu'elles m'apperçussent, m'étant caché derriere des arbres qui les couvroient, j'entendis une partie de leur conversation. Cette Dame assûroit le Cavalier qu'elle n'avoit jamais aimé que lui, & elle se justifioit fort d'un reproche qu'il lui faisoit d'avoir eu de la passion pour un autre. C'est tout ce que je pûs concevoir de

de leur conversation ; mais j'eus la malice, après les avoir écoutés près d'une demi-heure, de me lever & de sortir du lieu où j'étois en faisant assez de bruit pour être aperçu. Dès que la Dame qui parloit au Cavalier m'eut regardé, elle palit, & elle s'écria: Ah ! qu'est-ce que je vois ? c'est lui-même. Cette Dame me parut fort belle, & croyant qu'elle me prenoit pour son mari, ou pour quelqu'autre fâcheux qui l'eût surprise dans cette intrigue, je la saluai fort respectueusement, & je passai mon chemin. Comme j'allois doucement, & que je détournois la tête de temps en temps, je vis que la femme qui étoit avec elle me suivoit. Je m'arrêtai pour lui donner le temps de m'aborder. Elle vint à moi, & m'ayant fort considéré, elle me dit en Espagnol, que j'avois tellement de l'air du Duc de Guise, que l'on m'avoit pris pour lui. Je ris de cette imagination, car excepté la taille & la couleur des cheveux & du teint, je n'avois rien qui pût me faire prendre pour le Duc de Guise. Je lui dis que je ne l'étois pas, & lui demandai quel intérêt elles prenoient à ce Duc ? Elle me répondit qu'il n'y avoit personne à Naples qui ne dût craindre que le Duc de Guise ne tramât encore quelque chose pour se

Digitized by Google

rendre maître d'une Ville, qui heureuſement étoit retournée ſous la domination de ſon Prince. Je vis bien que cette perſonne me parloit ainſi, parce qu'elle me croyoit Eſpagnol: car je ſavois aſſez que le Duc étoit fort aimé à Naples. Je ne me découvris point, & il ne me reſta de cette avanture qu'une curioſité de connoître la Dame qui étoit avec le Cavalier, & un peu d'inclination pour elle; mais je n'oſai l'interroger, & je revins à Pozzolo Caſtello, d'où j'entrai à Naples lorſque la nuit fut venue.

Dès le lendemain matin j'allai pour tâcher de voir la perſonne à qui j'avois des Lettres à rendre, mais celui qui devoit me la faire voir, & auquel le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me dit qu'elle étoit à la Campagne. Je lui demandai ſi cette Campagne étoit éloignée, & ſi je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me répondit que je m'en gardaſſe bien, ajoutant que cette Dame étoit fort obſervée, & que j'avois de grandes meſures à prendre, parce que ſon intrigue avec le Duc de Guiſe avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort ſuſpecte aux Eſpagnols.

J'attendis huit jours à Naples où je m'ennuiai terriblement, n'oſant preſque paroî-

Digitized by Google

tre, par les mesures que les Espagnols avoient prises de se saisir de tous les François. Au bout de ce temps, j'appris que la Dame étoit revenue, & mon correspondant m'introduisit chez elle. C'étoit justement la Dame que j'avois vûe à Pozzolo Castello. Je la reconnus, & elle me reconnut aussi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la détourner du dessein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de se poignarder ou de le suivre, parce que je la trouvai fort consolée de son départ. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eût une autre intrigue, puisque j'avois entendu sa conversation, & je crus que c'étoit le Cavalier avec qui je l'avois vûe qui l'avoit consolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un consolateur; & avant que je l'eusse quittée, elle me dit assez nettement qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guise, qu'elle sentoit pour moi la même inclination qu'elle avoit eûe pour lui.

On s'étonnera de la foiblesse que j'eus de répondre à des avances qui devoient me paroître peu sinceres, & de ce que je pensai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi sans la détacher du

Duc qui m'avoit choisi pour son confident; mais on ne raisonne point quand on se croit aimé d'une jolie personne. Ni la perfidie que je faisois au Duc, ni celle que sa Maîtresse lui avoit déja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois surprise, ne me détournerent de la passion que je sentis. Je l'assurai que j'avois pour elle plus de penchant qu'elle n'en avoit pour moi, mais je ne lui dissimulai point que j'avois entendu sa conversation de Pozzolo Castello; & que je savois qu'elle avoit un autre Amant que le Duc de Guise & moi. Elle me répondit que c'étoit un homme qu'elle haïssoit, & qu'elle avoit résolu de ne jamais voir, & que là-dessus je n'aurois jamais aucun sujet de jalousie. Je la crus, ou je fis semblant de la croire, travaillant moi-même à m'aveugler & à éloigner tout ce qui auroit pû m'empêcher de goûter le plaisir d'une passion nouvelle.

J'écrivis au Duc de Guise que sa Maîtresse étoit une infidelle, & l'amour qu'elle commençoit à m'inspirer, ne m'empêcha pas de la peindre à ce Prince avec toutes les couleurs que méritoit sa perfidie; heureux si j'avois dû avoir pour elle tout le mépris que je voulois faire prendre au Duc, & la reconnoître pour telle que

Digitized by Google

je la repréſentois dans ma Lettre ; car j'en faiſois un portrait que je ſavois bien qui lui reſſembloit parfaitement, mais malgré cela je l'aimois, & j'avois réſolu de l'aimer ; & les Amans portent quelquefois leur aveuglement juſqu'à ne pas connoître dans leurs Maîtreſſes les défauts qu'ils ſavent bien en faire connoître aux autres.

L'Amant qui étoit en poſſeſſion de ſon cœur avant mon arrivée, s'apperçut bientôt de notre intrigue, & je m'apperçus bien auſſi qu'on ne l'avoit pas éloigné, & qu'on le voyoit toujours. Cette femme qui nous trompoit l'un & l'autre, lui avoit appris que je n'étois pas un Eſpagnol, mais un François, qui ne la voyois que de la part du Duc de Guiſe. Dès qu'il eut ſu ce ſecret, il trouva un prompt remède à la jalouſie que je lui donnois. Il alla me découvrir, & je fus arrêté. Quand je me vis en priſon, j'écrivis à cette Dame, que je comptois qu'elle employeroit le crédit qu'elle avoit fort grand, pour me faire rendre ma liberté ; mais bien loin de me faire réponſe, j'appris qu'elle publioit partout que c'étoit elle qui m'avoit fait arrêter, parce que j'étois venu pour lui propoſer, de la part du Duc de Guiſe, de la faire paſſer en France. Elle imagina cet artifice

Digitized by Google

pour marquer qu'elle avoit oublié le Duc, & pour témoigner à l'Amant qui lui restoit qu'elle n'avoit jamais eu d'attachement pour moi.

Lorsque j'eus appris cette perfidie, je sortis comme d'un profond assoupissement, & je connus que j'avois bien mérité ce qui m'arrivoit. O Dieu, quelles imprécations ne fis-je point contre les femmes! quels violens desirs de me venger; mais il fallut supprimer tout cela, & ne penser qu'à ma liberté. Je n'osai jamais dire qui j'étois, de peur qu'on ne me resserrât plus étroitement. Je fis donc croire que j'étois un domestique du Duc de Guise, qui n'étois venu en effet que pour apporter des Lettres à cette Dame de la part de mon Maître. On crut ce que je disois, & après huit jours on me donna la liberté, ainsi qu'à quelques autres malheureux François qui avoient été les compagnons de ma prison, & qu'on ne crut pas plus propres que moi à servir sur les Galeres ausquelles j'aurois été condamné, si je n'étois tombé malade en prison.

Dès que je me vis libre, je ne pensai qu'à revoir la Dame, qui m'avoit si cruellement abandonné. J'allai chez elle dans l'état où je me trouvai pour lors, c'est-à-dire, sans argent, & n'ayant qu'un mauvais

Digitized by Google

habit, à demi déchiré, car on m'avoit tout pillé en m'arrêtant. Cette femme ne put me voir dans ce triste état, sans se mettre à rire, & quand j'eûs pris la parole pour lui reprocher sa perfidie, elle m'interrompit, en me disant ; Que demandez-vous, mon pauvre garçon ? Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la charité, pour vous aider à faire votre voyage. Qu'on lui donne trois pistoles, dit-elle à une de ses femmes, & qu'on le renvoye.

Quel accablement pour moi ! Mais il en fallut passer par-là, & j'avoue, que si je résistai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en état de me venger. Je refusai son argent, & je sortis ; je crûs que l'homme à qui le Duc de Guise m'avoit adressé, me fourniroit dequoi passer en France, mais il refusa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre ressource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples, qu'un seul valet Polonois, qui avoit pris la fuite, dès qu'il m'avoit vû arrêté ; & qui même, me vola tout ce qui étoit échappé à ceux qui m'arrêterent. La résolution que je pris, fut de gagner Rome, où je savois bien que je trouverois des ressources, soit du côté de la France, soit du côté de la Pologne. J'allai jusqu'à Terracine le mieux que je pûs, &

Digitized by Google

mon bonheur voulut que j'y trouvasse la Ducheſſe de .... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'étois, & lui ayant dit, que j'étois tombé entre les mains des Bandits; elle me mena à Rome, où je touchai bientôt de l'argent. Peu de temps après, je pris la poſte pour me rendre en France. La diligence que je fis, fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18. d'Août, deux jours avant la bataille de Lens.

J'avois bien compris, que le meilleur moyen de regagner l'eſprit de mon frere, & de reparoître en France avec honneur, c'étoit de commencer par quelque action d'éclat, qui effaçât tous les mauvais bruits qu'on avoit fait courir contre moi, pendant que j'avois été abſent. C'eſt ce qui me fit aller droit en Flandre; & dès que je fus arrivé à l'Armée, j'appris qu'on ſe préparoit à une bataille. Je ne voulus point paroître devant mon frere, qui ſervoit dans cette Armée, avec la réputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eût. Je me contentai de me découvrir à un autre Officier de mes parens, qui me cacha juſqu'au jour de la bataille, où je lui dis que je voulois ſervir. Il me promit de m'y donner de l'emploi, & je reſtai dans ſon quartier, ſans que mon frere eût le moindre ſoupçon de mon arrivée.

Les

Digitized by Google

Les précautions que je veux prendre, en écrivant ces Mémoires, pour ne point apprendre qui je ſuis, m'empêcheront de faire ici le détail d'une action, qui me diſtingua dans la bataille, au de-là de ce que j'aurois pû ſouhaiter. On a fait tant de Relations de cette action, que ſi je ſpécifiois la part que j'y eûs, perſonne ne pourroit me méconnoître. C'eſt aſſez de dire, que Monſieur le Prince publia par tout, qu'il devoit le gain de la bataille, au bonheur que j'eûs d'empêcher la fuite & la défaite d'un Corps conſidérable, qui auroit infailliblement entraîné la déroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Régiment, que j'obtins peu de temps après, à la recommandation de Monſieur le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendreſſe, & toute l'amitié qu'il avoit pour moi, avant mon abſence. J'appris que mon frere le Comte étoit allé me chercher en Pologne, ayant encore été obligé de ſortir de France, pour s'être battu; que ma ſœur étoit ſéparée de ſon mari, & qu'elle demeuroit chez ma mere.

Comme la réputation que j'avois acquiſe à la bataille de Lens, m'avoit mis en goût pour la guerre; je demandai à demeurer dans l'Armée du Maréchal de Rantzau. J'eûs part à la priſe de Furnes, & je ne revins à

Digitized by Google

Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai tout en combustion ; car c'étoit le temps des troubles, si fameux, par la haine des Parisiens pour le Cardinal Mazarin.

Plus je faisois de réflexion à tout ce qui m'étoit arrivé depuis deux ans, plus je trouvois ma vie romanesque, tant du côté de l'amour, que du côté de la guerre. Tant d'avantures si bizarres, m'avoient donné une confiance en ma destinée, qui m'empêcha de m'appliquer autant que j'aurois dû, aux occasions de faire ma fortune, & d'éviter les intrigues de l'amour. Je ne croyois pourtant pas qu'il fût possible que je fusse encore trompé par les femmes, & je résolus de les voir, & de les aimer toutes sans attachement. J'eus lieu d'être confirmé dans cette résolution, par le ridicule que ma mere donna en ce temps-là, & dont je dois parler, pour faire connoître que l'âge le plus avancé, n'est pas capable de faire prendre une bonne conduite aux femmes, qui ont l'entêtement d'être aimées.

Ma mere avoit vécu sans amitié pour ses enfans, & sans aucune économie pour la dépense. Il y avoit long-temps qu'elle étoit aimée d'un homme, à-peu-près de son âge, & qui ayant long-temps passé pour son amant, ne justifioit le scandale de ses assi-

Digitized by Google

duités, qu'en faisant croire, ou qu'il étoit déja son mari, ou qu'il le seroit un jour. Nous étions tous persuadés dans la famille que ce mariage étoit fait; & le parti que nous avions pris, c'étoit de vivre avec elle avec beaucoup de froideur, mais sans aucune division ouverte; mon frere aîné se contentant, d'avoir autant qu'il le pouvoit, l'œil à ses affaires, pour l'empêcher de manger le fond de son bien.

L'homme qui passoit pour son mari, avoit un fils qu'il retira du Collége, & que ma mere prit chez elle. Comme on nous fit entendre, qu'elle ne l'avoit pris qu'en attendant qu'on le mît à l'Académie, mon frere aîné ne s'en plaignoit point, & souffrit sans dire mot, les dépenses, qu'on vit bien que ma mere faisoit pour lui; mais nous fûmes bien-tôt avertis par les domestiques, que ma mere ne se tenoit pas à ne faire pour lui que de la dépense, & que sa passion alloit jusqu'à donner toutes les marques, & tout le scandale d'une véritable galanterie. Son pere en fut instruit aussi-bien que nous, & comme il étoit plus autorisé que mon frere à lui faire des reproches, il lui en fit, jusqu'à la maltraiter, & à faire sortir de force son fils de chez elle, & le mettre à Saint Lazare. Mais, quelle fut sa surprise & la

Digitized by Google

nôtre ; quand ma mere lui déclara qu'elle avoit épousé cet enfant, & lui fit voir un Contrat, & une célébration de Mariage faite avec lui depuis plus d'un mois! Ainsi le pere n'avoit pû venir à bout, en quinze ou seize ans d'assiduités & de complaisances, de ce que son fils, encore écolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand éclat, nous mortifia au dernier point. Le pere vouloit que nous fissions casser le mariage, & produisoit même une promesse, que ma mere lui avoit faite ; mais comme il nous étoit indifférent qui elle épousât, puisqu'elle avoit en tête de se marier, nous ne voulûmes point remuer cette affaire, & nous laissâmes le pere s'en démêler seul. Il fit beaucoup de poursuites, qui tournerent toutes à sa confusion, & enfin le chagrin le prit, & il en mourut, après avoir deshérité son fils, qui fut rendu à ma mere. Elle déclara son mariage, mais elle ne put y accoutumer le public, jusqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau mari.

Je croyois être absolument détrompé des femmes, par la mauvaise opinion que tant d'expériences m'en avoient donnée, mais ce fut justement par-là, que je me trouvai de la disposition à de nouveaux engage-

Digitized by Google

mens. Je sentois un secret desir d'éprouver encore, si enfin je ne trouverois point quelque femme raisonnable. On voit bien, qu'étant dans cette disposition, je fus incapable de résister, dès que je crûs avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voyois toujours ma pauvre Carmelite, c'est-à-dire, que je lui parlois; car elle gardoit exactement la Régle, qui défend aux Carmelites de se faire voir. Elle avoit pris beaucoup de part à mes avantures, surtout à la derniere, je veux dire, à la bataille de Lens; & je devois un peu à ses conseils, & à l'amitié que j'avois toujours pour elle, le soin que j'eus d'éviter beaucoup de panneaux, que les Coquettes de la Cour, qui étoient en grand nombre, me tendoient de jour en jour pour m'attacher à elles; car rien ne gagne plus les femmes, que la réputation d'homme guerrier & galant, & elles étoient toutes persuadées, que j'étois l'un & l'autre. Je me contentois donc de les voir, sans aucune liaison particuliére; & me donnant fort souvent la Comédie de ceux de mes amis, que je voyois attachés à elles; j'étois de leurs parties, & quelquefois de leurs débauches, n'ayant rien sur mon compte, & me réjouissant de tout.

Je vivois de la sorte, quand ma Carme-

Digitized by Google

site me dit, que puisque j'avois renoncé à la Pologne, je devois penser à me marier à Paris, & qu'elle avoit songé pour cela à une Dame de la Cour, qu'elle me nomma, qui étoit fort son amie, & qui lui avoit toujours paru très-prévenue en ma faveur. Elle étoit veuve, mais extrêmement riche, & c'étoit un des meilleurs partis qu'il y eût en ce temps-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable, mais en apprenant qu'elle étoit prévenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes, qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite, si elle jureroit bien, qu'une Dame d'un si grand mérite, ne fût pas coquette. Ah ! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu; & personne, jusqu'à present, n'a pû l'accuser que d'un peu trop de régularité, car elle la porte jusqu'à l'excès. Je lui témoignai qu'elle me feroit plaisir de m'en donner la connoissance, & de ménager ce mariage, qui étoit bien au-dessus de ce que je pouvois espérer. Nous prîmes jour pour nous trouver à son Parloir, comme si le hazard nous y avoit amenés. Là, je vis cette Dame; & après une conversation générale, je la remenai chez elle. Dès que nous y fûmes arrivés, elle me dit d'un air ouvert: Monsieur, je

ne veux point vous faire languir : Dans le dessein où je suis de me remarier, je cherche un homme qui puisse me rendre heureuse, & ce que votre amie m'a dit de vous, m'a fait croire que vous seriez plus capable qu'un autre, de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je répondis avec beaucoup de marques de reconnoissance & de passion, & elle m'apprit qui étoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma aucun, qui ne fût homme de mérite, & & d'une qualité distinguée; mais elle m'assura qu'aucun d'eux ne lui plaisoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore été de ma vie; & trouvant enfin une femme vertueuse, prévenue pour moi d'une inclination assez forte pour vouloir faire ma fortune, je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle, & je la vis réguliérement tous les jours. Nos conversations roulerent presque toujours sur des contestations qui survenoient pour son bien, & je m'apperçus en peu de temps, qu'elle vouloit me faire son solliciteur, avant que de me faire son mari. Quelque ennemi que je fusse des affaires, je pris les siennes à cœur; & l'application que j'y eûs, me rendit bientôt bon chicaneur. Comme

on voyoit que toutes ſes affaires rouloient ſur moi, & que je ne bougeois de chez elle, le bruit ſe répandit que nous étions mariés. Je l'en avertis, eſpérant que ces bruits la détermineroient à conclure ; mais elle me dit au contraire, que puiſqu'on parloit de nous, il falloit que je ne la viſſe pas ſi ſouvent ; & que ſes affaires n'étant pas encore diſpoſées de ſorte qu'elle pût ſe marier, je l'obligerois de lui en laiſſer choiſir le temps, & que cette complaiſance ſeroit une marque d'amitié, par où elle pourroit juger de moi. J'entageois de ce délai, car dans le fond, il ne tenoit qu'à elle de m'épouſer ; mais me piquant avec elle de complaiſance & de délicateſſe, je lui dis, que je ne la verrois plus que quand elle le ſouhaiteroit. Elle me parut charmée de ma docilité, & ayant réglé mes viſites à trois fois la ſemaine, nous nous écrivions les autres jours. Ses lettres étoient fort tendres, & non-ſeulement elle m'y découvroit ſans précaution la paſſion qu'elle avoit pour moi, mais elle m'y renouvelloit les aſſurances de n'en épouſer jamais un autre. Cependant la campagne commença, & il fallut quitter ma maîtreſſe. Ce fut en me jurant plus que jamais de m'épouſer à mon retour, & je n'eus pas lieu, pendant mon abſence, de la ſoupçon-

Digitized by Google

ner d'aucun changement, par la régularité & la tendresse de ses lettres.

Nous fîmes peu de choses cette année; les ennemis reprirent Ipres, & nous eûmes notre revanche par la prise de Condé. Je revins à Paris après la campagne, & ma maîtresse m'assura qu'elle étoit toujours dans les sentimens où je l'avois laissée.

J'étois en ce temps-là obligé d'aller souvent à Saint Germain, où étoit la Cour. Un jour que je devois être au coucher du Roi, j'allai prendre congé de la Dame. Elle me laissa sortir après ma visite, & me rappellant de dessus le degré: à propos, me dit-elle, que faites-vous de mes lettres? Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en égariez quelqu'une? Je l'assurai que j'en avois grand soin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'esprit plus en repos, & je vous prie que je les aye avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuser; mais elle me fit tant d'instances, que je lui promis de les lui renvoyer dans le moment, ce que je fis, voulant toujours garder auprès d'elle, le caractére d'homme désintéressé & complaisant. Je fus obligé de rester plusieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y étois, quand on dit chez la Reine, qu'un

Digitized by Google

Prince, que l'on nomma, alloit se marier; & que l'affaire étoit conclue. Je demandai quelle étoit la personne qu'il épousoit, & je fus bien surpris quand on me nomma celle avec qui je croyois me marier. Je le fus encore bien davantage, quand on me soutint, que c'étoit par moi que l'affaire se faisoit, en effet, toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince étoit mon ami, & on savoit que je gouvernois la Dame.

J'eûs peine à me persuader d'abord, que la nouvelle de ce mariage eût de la vraisemblance; mais enfin, voyant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eûe depuis quelque temps pour ma maîtresse; & l'affectation avec laquelle elle m'avoit redemandé ses lettres, je commençai à en croire quelque chose. Ce qu'il y avoit de plus mortifiant pour moi, c'est que tout le monde m'en faisoit compliment, comme si j'eusse fait ce mariage.

Le Prince en question se trouva pour lors à Saint Germain, & je ne crûs point de meilleur moyen, pour m'éclaircir entiérement de la vérité, que d'aller chez lui sans faire semblant de rien. Si-tôt qu'il me vit, il vint m'embrasser, disant hautement: voilà ce-

lui qui a voulu que je me mariasse puisque la personne que j'épouse m'a assuré que c'étoit sur tout le bien qu'il lui a dit de moi, qu'elle y avoit consenti. Je pensai tomber de mon haut quand j'entendis ces paroles ; & la rage & le désespoir m'ayant déterminé sur le champ, je lui répondis à l'oreille, que son mariage n'étoit pas encore fait, & qu'il y avoit une personne qui avoit un mot d'importance à lui dire dans un jardin hors du Louvre, que je le conjurois d'y venir seul avec moi. Il fut surpris du froid & de la pâleur avec laquelle je lui dis ces mots ; & me suivant sur l'heure, nous prîmes ensemble le chemin du jardin, le Prince me demandant continuellement, qu'y a-t-il donc ? qu'est-il arrivé ?

Je ne lui répondis rien, mais quand nous fûmes dans le jardin, où je l'avois mené, je lui demandai bien sérieusement, s'il étoit vrai qu'il épousoit la Dame dont nous venions de parler. Pourquoi, me répondit-il, me demander une chose que vous devez savoir mieux que moi ? C'est, lui repartis-je, parce que je l'ignore, que je vous la demande, & la raison qui me le fait ignorer, c'est, si vous ne le savez pas, que c'est moi qui épouse cette Dame. Le Prince me regarda en riant, & voyant que je gardois mon sé-

rieux : Es tu fou, mon pauvre Comte, reprit-il, & depuis quand la cervelle t'a-t'elle tourné ? C'eſt toi qui a propoſé mon mariage, à ce que la Dame m'a fait entendre ; je ſuis ton ami, & je me donne au diable, ſi j'ai jamais penſé à l'épouſer, tant que j'ai crû que tu y penſois. Dis-moi donc, à quoi en es-tu avec elle ? J'en ſuis, lui répondis-je, au point qu'il n'y a que trois jours encore qu'elle m'a juré qu'elle n'en épouſeroit jamais d'autre que moi, & que je vous ai amené ici, à deſſein de me couper la gorge avec vous. Cela ne ſera pas, s'il plaît à Dieu, me répondit-il, & je te donne ma parole, de ne penſer de ma vie à cette femme, ſi elle t'a promis de t'épouſer. Ne faiſons donc point de bruit, lui répondis-je ; nous devons bien-tôt, vous & moi, retourner à Paris, & nous ſaurons à quoi il faudra nous en tenir.

J'eus impatience d'être de retour ; & quoique je duſſe encore reſter quelques jours à Saint Germain, je demandai mon congé. Dès que je fus à Paris, je courus aux Carmelites, pour informer ma Religieuſe de ce que j'avois appris à Saint Germain ; mais je la trouvai déja toute informée de cette affaire, & elle avoit reçu depuis un jour une lettre de la Dame ſon amie, qui lui mandoit

que les assiduités que j'avois eûes pour elle, avoient fait croire à tout le monde, que nous avions ensemble un commerce criminel, & que ne pouvant se résoudre à faire croire que son mariage fût la suite d'un pareil commerce, elle avoit écouté les propositions qu'on lui avoit faites en faveur du Prince. C'étoit à-peu-près le contenu de sa lettre, & on juge bien que ses raisons nous parurent frivoles, & que nous conclûmes que l'inconstance seule, ou l'intérêt, étoient la vraie cause de ce changement.

Ma Carmelite me conseilla, puisque cette Dame étoit de ce caractére, de ne point m'opiniâtrer à ce mariage, me faisant craindre les suites d'un pareil engagement avec une personne si légére; mais j'étois piqué au jeu, & je voulois en venir à bout, ou en avoir raison.

J'allai chez elle au sortir des Carmelites; & l'abordant sans faire semblant de rien, je lui demandai, après quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui ayant répondu que non, elle me dit que mon amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-même. Alors, voyant qu'il n'étoit plus

INST. D'O... TAYLOR
Digitized by Google

temps de dissimuler, je lui avouai que je savois qu'elle vouloit épouser le Prince d. . . . Hé pourquoi donc, me répondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas ? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empêcheroit de vous épouser. Cette réponse me parut la plus outrageante qu'elle eût pû me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croyois pas que l'on pût être capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai, sans que jamais j'en pûsse tirer une autre réponse. Je sortis, en lui disant, que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croyoit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en dégouter le Prince, mais comme, après tout, ç'auroit été une calomnie, n'ayant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans le détail de tous les engagemens de parole & d'amitié que nous avions eûs ensemble. Soit que le Prince ne se souciât pas trop de ce mariage, soit qu'il ne voulût pas épouser une femme qui lui paroissoit, sur mon récit, d'un caractére peu solide ; soit qu'il crût qu'elle eût eu pour moi trop de com-

Digitized by Google

plaisance & de foiblesse, il m'assûra qu'il n'y penseroit jamais, & en effet, il retira sa parole.

Je laissai passer quelques jours, après que l'on eût appris que son mariage avec cette Dame étoit rompu, sans lui rendre visite, afin de lui donner le temps de se consoler du chagrin que je croyois qu'elle en auroit. Elle m'envoya chercher au bout de trois jours, & m'ayant fait des reproches, de ce qu'elle étoit persuadée que j'avois dit contre sa conduite, pour rompre son mariage; elle ajoûta, que puisque c'étoit une nécessité de m'épouser après cet éclat, elle étoit prête de le faire.

Jamais je n'en eûs moins d'envie, que quand je vis que la chose étoit prête à se conclure; car enfin, l'inconstance de cette Dame avoit éteint la passion que j'avois pour elle, mais l'opinion de sa vertu & de sa sagesse me rassuroit; & du moins, disois-je, en trouvant beaucoup de bien, je serai sûr d'avoir une femme vertueuse.

Je n'étois pas pourtant si déterminé, que je ne balançasse quelquefois, & c'est ce qui me fit consentir à un délai de quinze jours ou de trois semaines, que me demanda cette Dame, prétextant quelque incommodité dont elle disoit qu'elle vouloit se gué-

Digitized by Google

rir. Je lui dis que je lui donnois tout le temps qu'elle vouloit, & je crus la chose si assurée, que je commençai à m'occuper de tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie.

Un soir, comme je sortois de chez elle, où je l'avois trouvée couchée, une de ses femmes de chambre me dit, que si je voulois me cacher dans une petite antichambre qui tenoit presque à son lit, & où je pourrois entrer par un escalier dérobé, elle me feroit voir & entendre des choses qui me surprendroient, & dont il étoit pourtant besoin que je fusse éclairci. Je lui demandai ce que c'étoit. C'est, me dit cette fille, que Madame est grosse, & que je ne crois pas qu'elle passe la nuit sans accoucher. Je regardai cette fille avec étonnement, & elle me dit en levant les épaules, que si je voulois passer dans le lieu qu'elle m'avoit marqué, je serois convaincu de la vérité d'une chose si surprenante.

L'avis que je recevois, méritoit bien que je m'éclaircisse. Je montai dans cette garderobe; & environ deux heures après, j'entendis la Dame en travail. On avoit pris soin d'éloigner les domestiques, & il n'y avoit que la fille qui m'avoit parlé, & une Sage-femme, qui eussent connoissance de

ce

Digitized by Google

ce mystére. Quel fut mon étonnement ! Je n'entreprendrai point de l'expliquer. Je passai dans la chambre où elle accouchoit, & m'étant caché en un coin, je fus témoin oculaire de la chose. Je pensai éclater de rage & de désespoir, mais enfin m'étant retiré dans la garderobe, la même fille qui m'avoit parlé, me vint dire : ne vous en allez pas, Monsieur, Madame vous a apperçu dans sa chambre, & elle veut vous parler. Ce message me surprit encore plus, si cela peut être, que tout ce qui venoit d'arriver. Est-elle en état de me parler, lui dis-je, & veut-elle que je lui donne la mort qu'elle mérite ? Cependant la curiosité de savoir ce qu'elle me pourroit dire, m'obligea d'entrer ; & dès que je fus près de son lit, elle me dit d'une voix foible : C'est moi, Monsieur, qui ai voulu qu'on vous rendît témoin de ce que vous avez vû, pour vous faire voir qu'il n'a pas tenu à moi que vous n'eussiez point ce chagrin, puisque j'ai fait ce que j'ai pû pour épouser le Prince d..... mais vous vous êtes opiniâtré. Vous voyez à quelle femme vous vous êtes attaché, & si je méritois tous les soins que vous vous êtes donnés. Je ne répondis rien qu'après un long silence ; mais au moins, lui dis-je, Madame, apprenez-moi quel est l'heureux

pere de cet enfant qui vient de naître. C'est ce qu'il vous importe peu de savoir, reprit-elle. Il suffit que je n'ai pas voulu vous tromper, & j'en aurois usé autrement, si vous aviez été moins honnête homme; mais vos manières pour moi ont été si respectueuses & si soumises, que je n'ai jamais eu la force de vous faire cette injure. Adieu; vous verrez après cela, si vous voulez encore m'épouser.

La maniére dont elle venoit de me parler me toucha jusqu'aux larmes, & j'eus peine à la quitter. Je n'en eus pas moins à deviner par quel motif j'avois pleuré en une occasion, où je ne devois avoir que du dépit. Si-tôt que je fus chez moi, je crus que ce qui venoit d'arriver étoit un songe, tant j'y voyois peu de vrai-semblance, car j'avois observé cette Dame; & je ne m'étois jamais apperçu, je ne dis pas de la moindre intrigue, mais du moindre penchant à la débauche. Je fus agité de divers mouvemens qui m'occupoient moins, que l'envie de savoir de qui elle avoit eu cet enfant. Je crus que la franchise avec laquelle elle m'avoit rendu confident de cette affaire, ne lui permettroit pas de me le cacher, & j'allai chez elle dès qu'il me fut permis de la voir.

Digitized by Google

Elle prit la parole la premiere, & elle me dit, que j'avois plus de part que je ne pensois à ce qui lui étoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été grosse, si elle ne m'eût passionnément aimé. Ce discours me parut une suite de choses inconcevables, & je vis bien que toute cette avanture seroit contre la vrai-semblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extrême passion, & que son plus grand déseſpoir avoit toujours été de me voir avec elle sur un pied respectueux; qu'elle auroit voulu que je l'eûsse contrainte par mes manières, à ne me rien refuser de ce qu'elle bruloit de m'accorder, & qu'étant un jour occupée de ces desirs violens, elle avoit reçu une de mes lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fût tout ce que cette femme me disoit, je commençai à le trouver vrai-semblable, en rappellant dans mon esprit, que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eût été suivie de plusieurs autres, car il ne coûte aux femmes, pour s'engager dans les desseins les plus emportés & les plus violens, que d'avoir osé commencer; & plus elles sont d'obligation de s'observer devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont

de facilité à ne plus rien ménager avec ceux à qui elles se confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait jusques-là, & sans rien dire, touchant la part prétendue qu'elle vouloit que j'eusse à ce qui lui étoit arrivé, je lui dis, que si la cervelle ne lui eût pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lâcheté semblable, & que le meilleur conseil que je pouvois lui donner, c'étoit d'épouser le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en disant ces mots, & je ne la traitai plus que comme une folle.

J'en reçus une lettre deux ou trois heures après, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportés, que j'étois cause de tous ses malheurs. Elle finissoit en me demandant un secret éternel sur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de réponse, mais je lui gardai exactement le secret. Je me défis du Page, qui étoit assez grand pour servir, & j'eus la force de ne plus penser à une personne si indigne de mon attachement. Sa mauvaise conduite eut moins de part à cet oubli, que son peu de cervelle; & ce que je lui pardonnois le moins, étoit la simplicité ou la bêtise avec laquelle elle m'avoit donné connoissance d'une chose, qu'elle auroit dû se cacher à

Digitized by Google

elle-même. Elle croyoit au contraire, avoir fait en cela une action héroïque, & que je devois lui tenir compte, de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laisse à décider aux lecteurs, qui d'elle ou de moi eut raison; mais je sai bien que je ne conseillerai jamais à aucune femme d'avouer ses galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on sut dans le monde que je ne la voyois plus, on jugea que cette brouillerie étoit une suite du chagrin que m'avoient donné les propositions de son mariage avec le Prince d'..... Je ne me mis pas beaucoup en peine de détruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je détrompai, en lui disant en général, que cette femme avoit un caractére d'esprit, capable de faire enrager tous les maris du monde, & il n'eut pas de peine à se le persuader, en se souvenant qu'elle avoit voulu l'épouser en un temps, où elle vouloit m'épouser aussi. Je ne sai si elle continua l'intrigue du Page, mais un an après que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ses parens, qu'elle a épousé, & duquel elle s'est séparée, étant devenue la femme du monde la plus coquette, & la plus décriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce

dernier engagement, & au lieu d'une occasion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de dépenses, & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaise opinion que j'avois des femmes.

Je repris la résolution de ne plus m'y attacher que par amusement, & mon amusement fut auprès d'une femme, qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voyoit plus, par l'éclat que cette intrigue avoit fait dans sa famille. Elle tâcha de me persuader qu'elle l'avoit entiérement oublié pour moi, & je fis semblant d'en être persuadé, mais qui pourroit tenir contre les protestations d'une femme artificieuse? Celle-ci me parut si détachée, non-seulement de sa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle étoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'esprit infiniment, je me fus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractere; & malgré toutes mes résolutions, je sentis bien que je l'aimois. Le premier soin de cet amour, fut de lui inspirer plus de délicatesse qu'elle n'en avoit eu jusqu'à moi; & elle parut répondre si bien à mes sermons, que je la crûs entiérement convertie.

Digitized by Google

Le Roi d'Angleterre Charles. II. étoit en ce temps-là à la Cour de France, & comme il étoit fort galant, on prétendoit qu'il avoit grand nombre de Maîtresses. J'avois beaucoup d'accès auprès de lui, & je m'étois souvent trouvé dans des parties de divertissement qui m'avoient fait entrer dans sa familiarité. Un de mes amis qui le voyoit aussi quelquefois, me dit qu'une femme qu'il ne connoissoit point, s'étoit adressée à lui pour une chose fort plaisante. C'est que cette femme l'avoit assuré qu'il y avoit une grande Dame de la Cour qui offroit quatre cens pistoles à quiconque pourroit lui ménager les bonnes graces du Roi d'Angleterre. Il faut, répondis-je à mon ami, que nous sachions qui est cette Dame, & que vous & moi nous lui fassions donner les quatre cens pistoles. Vous pouvez assurer la femme qui vous a parlé, que je ménagerai cette affaire auprès de ce Prince; & en effet, je lui en parlai dès le lendemain. Le Roi d'Angleterre me parut avoir autant d'envie de voir la Dame, que j'avois de curiosité de la connoître. Mon ami rendit réponse à la femme qui lui avoit fait cette proposition, & ils prirent ensemble des mesures pour faire trouver la personne dont il s'agissoit à une Maison près

Digitized by Google

de Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La choſe ſe fit comme ils l'avoient projettée. La femme donna deux cens piſtoles à mon ami, promettant les deux cens autres après la viſite du Roi; & ce Prince n'étant accompagné que d'un Gentilhomme Anglois, de mon ami & de moi, alla au rendez-vous. A peine fûmes-nous entrés, que la même femme qui avoit négocié la partie, vint prier le Roi d'entrer ſeul, parce que la Dame ne vouloit pas être connue. Il ne prit donc avec lui que le Gentilhomme Anglois; & mon ami & moi nous allâmes l'attendre dans un Bois qui étoit au bout du Jardin de cette Maiſon. Le Roi vint nous retrouver, & il nous apprit que la Dame ſachant que nous étions là, n'avoit jamais voulu demeurer, qu'elle étoit déja partie, & que la raiſon qu'elle avoit alléguée au Roi pour n'être point vûe de nous, c'eſt qu'elle me connoiſſoit pour l'homme du monde le plus indiſcret, & qui ne manquerois pas de publier l'avanture. Je fus ſurpris qu'il y eût une femme en France qui me crût de ce caractére; car je puis dire que j'étois particuliérement eſtimé pour ma diſcrétion. Je demandai fort au Roi d'Angleterre comment cette Dame étoit faite, & ce Prince me répondit qu'il me

Digitized by Google

me la feroit voir, puisqu'il savoit bien qu'elle alloit souvent à la Cour, & que ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit vû son visage.

Trois ou quatre jours après, comme j'étois à la Foire Saint Germain avec la Dame à laquelle j'étois attaché, & que je croyois avoir mis cet amour sur le pied d'une vraie délicatesse, le Roi d'Angleterre y vint, & me voyant avec elle, il soûrit & me dit à l'oreille, que la même Dame avec qui j'étois, étoit la Dame aux quatre cens pistoles avec laquelle il avoit eu le rendez-vous.

Je tenois alors cette Dame par la main; & voyant qu'elle avoit remarqué que le Roi d'Angleterre m'avoit parlé à l'oreille, je lui dis ce qu'il m'avoit dit. Elle ne m'en parut point étonnée. Quoi, dit-elle, est-ce que vous ne le saviez pas? Je n'ai pû, Monsieur, me mieux venger de la lâcheté que vous avez eûe de me livrer pour quatre cens pistoles, qu'en vous laissant faire ce que vous vouliez. Je suis fort contente du Roi d'Angleterre; & vous devez l'être de moi, puisque les pistoles vous ont été exactement payées.

Ah! malheureuse, lui répliquai-je, est-ce que j'aurois pû me persuader que c'étoit vous? Croyez-moi, reprit-elle, voyant

que je voulois faire du bruit; ne réveillons point cette affaire, nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & s'il y a de la lâcheté à moi d'avoir aimé un Prince, il y en a beaucoup plus à vous d'avoir vendu votre Maîtresse.

J'admirai le sang-froid de cette femme, & je lui enviai la présence d'esprit avec laquelle elle prit son parti; car je fus chagrin, & peu s'en fallut que je ne la maltraitasse pendant qu'elle ne faisoit que rire de ma mauvaise humeur. J'avoue que les femmes ont à cet égard plus de résolution que les hommes, & qu'elles soutiennent mieux que nous la honte d'être convaincues d'infidélité.

Je rompis absolument avec cette femme, & j'en dis les raisons au Roi d'Angleterre, qui me témoigna du chagrin de cette affaire, mais qui ne laissa pas de continuer à la voir. Je ne m'en mis plus en peine; & l'indifférence que j'eus à l'égard de cette intrigue, me persuada que je ne l'aimois plus. Dans le temps que je voyois cette femme, j'avois souvent vû chez elle une de ses amies qui avoit une fille de seize ou dix-sept ans, qui étoit encore Pensionnaire dans un Convent, & que sa mere faisoit quelquefois venir chez elle. Cette fille

Digitized by Google

étoit parfaitement belle, & elle paroiſſoit avoir beaucoup d'eſprit. Je cauſois quelquefois avec elle, mais quoique je la trouvaſſe fort à mon gré, elle me paroiſſoit ſi jeune, que je n'avois jamais oſé lui parler ſérieuſement de l'inclination que j'avois pour elle. Je ne croyois pas même qu'elle eût fait beaucoup d'attention à moi; mais je m'apperçus bien qu'elle y penſoit, par une Lettre qu'elle m'écrivit de ſon Couvent, à l'occaſion d'une legére indiſpoſition que j'avois eûe. Cette Lettre me parut ſi obligeante & même ſi paſſionnée, que j'en fus touché, & qu'après tant de tromperies des femmes je me figurai qu'il y auroit plus de ſolidité & moins de riſque à m'attacher à une jeune perſonne, qui ſembloit n'écouter & ne ſuivre que ſon cœur dans l'inclination qu'elle me marquoit. Je répondis à ſa Lettre de la maniére la plus pleine de tendreſſe & de reconnoiſſance qu'il me fut poſſible, & trois jours après qu'elle l'eut reçue, elle m'en écrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel deſſein elle me faiſoit cette priere, & je n'avois garde de m'imaginer qu'elle eût envie, ou qu'il lui fût poſſible de m'y

venir voir. Cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'étoit échapée d'une de ses parentes qui étoit venue la prendre dans son Couvent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette démarche, & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que sa parente, qu'elle avoit laissée dans une Eglise, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçût de rien. J'en reçus des Lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'écrire tous les jours, & jamais Lettres n'ont été plus passionnées. J'y répondois d'une maniére d'autant plus tendre, que j'étois sincérement touché; car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Couvent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit, & qu'il valoit mieux que jamais personne ne découvrît notre amour. J'étois donc borné à lui écrire & à recevoir de ses Lettres, en attendant l'occasion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle étoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait scrupule. Cette Lettre m'accabla; & ne me contentant pas

de lui écrire avec tout le déſeſpoir dont j'étois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir, & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'ayant vûe, me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé n'étoit qu'un prétexte, & que la vraie raiſon de ſon changement étoit une paſſion nouvelle; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit été aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu compte de ſa converſation; je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite, pour tâcher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle avoit fait la premiere fois, mais m'écrivant à moi-même, elle m'avoua qu'elle n'avoit pû continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir mille autres inclinations. Le ſtile de ſa Lettre me convainquit plus de ſon changement que les mauvaiſes raiſons qu'elle alléguoit, & je reconnus alors que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une Lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dès que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc plus qu'elle n'en

Digitized by Google

aimât un autre ; mais combien ma vanité souffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle étoit attachée, étoit un valet de chambre de sa mere ?

Comme je l'aimois de bonne foi, je tâchai de la justifier dans mon esprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui, qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir, & je résolus de lui ôter du moins ce prétexte, en me mettant sur le pied de la voir aussi souvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lâcheté à moi de continuer à aimer une personne qui avoit le cœur assez bas pour écouter un valet de chambre; mais outre que ma jalousie n'alloit pas aussi loin qu'elle auroit pû aller, parce que ce valet n'avoit pû la voir qu'à la grille, je l'excusois un peu de n'avoir pas, à son âge, assez de constance pour aimer & ne voir jamais son Amant. C'est ma faute, disois-je, & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent manieres de la voir.

Celle que j'imaginai pour cela fut de me déguiser moi-même en valet, & d'aller la voir, comme si je fusse venu de la part de sa mere. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle me témoigna tant de joye & de reconnoissance de ce que je l'avois assez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit

Digitized by Google

perdre l'esprit, tant elle parut hors d'elle-même. Elle ne cessoit point de me repéter, hélas! est-il possible que vous m'aimiez? Je ne le croyois pas. Que je suis heureuse! J'en mourrai de joye.

Ces transports si naturels me charmerent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidélité qu'elle m'avoit faite. Je lui en fis des reproches, elle m'avoua qu'elle avoit eu quelqu'honnêteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit écouté que dans le désespoir où l'avoit mise l'indifference qu'elle s'étoit imaginée que j'avois pour elle; & qu'au reste, pour me marquer qu'elle n'avoit nulle consideration pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-même si je voulois. Je lui dis qu'elle ne se mît point dans l'esprit d'idées chimériques; & que c'étoit assez qu'elle ne vît jamais cet homme, & qu'elle me demandât pardon. Elle se jetta à genoux, & pleurant de tout son cœur, elle me fit des excuses d'une maniére si vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faisoit un plaisir extrême, & je goûtois tout ce qu'il peut y avoir de délicieux dans l'assurance d'être aimé, car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'étois persuadé que ce n'étoit que

la force de la passion qui la portoit à ces excès. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'être toujours fidelle; & voyant que je ne lui parlois point de l'épouser, elle me demanda si je ne la trouvois pas un assez bon parti pour cela. Je lui répondis que je ne croyois pas que ses parens pensassent si-tôt à l'établir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant prétendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refusât si je la faisois demander. Hé bien, me dit-elle qu'avons-nous affaire de parens? Si vous voulez que je sois votre femme, je me sauverai du Couvent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie après cela. Je lui représentai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois sourdement pour pressentir la volonté de sa mere & pour tâcher d'avoir son consentement. Ces paroles la remirent un peu; mais elle ne voulut jamais me laisser aller que je ne lui eusse juré que je l'épouserois.

Elle étoit en effet un si bon parti, qu'il y avoit déja quelque temps qu'on ménageoit son mariage avec l'aîné d'une Maison titrée; & même toutes choses ayant été disposées pour ce mariage, on la fit sortir du Couvent, & le bruit se répandit qu'elle alloit

Digitized by Google

ſe marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à ſa mere qu'elle ne l'épouſeroit jamais, parce qu'elle étoit promiſe à un autre, & elle me nomma ſans en vouloir faire aucun myſtere.

Cette nouvelle me ſurprit d'une étrange ſorte, car perſonne ne ſavoit que je la connoiſſois. Comme le mariage dont il s'agiſſoit étoit réſolu entre les parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni ſe ſouvenir, ni parler de l'intrigue qu'elle diſoit qu'elle avoit eûe avec moi; & que ſi elle s'obſtinoit à ne pas obéir, on la renfermeroit pour le reſte de ſes jours. Cette menace l'intimida, mais ce qui la rendit obéiſſante, ce fut la vûe de celui qu'elle devoit épouſer. Elle ne le vit que la veille du jour deſtiné au Mariage; & elle le trouva ſi à ſon gré, qu'elle l'aima d'abord avec la même facilité & le même emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes parens, touchant les engagemens que nous avions enſemble, ajoutant qu'il n'y avoit point d'autre reſſource que de l'enlever; & pour cela elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Egliſe voiſine de ſa maiſon. J'avois peine à me réſoudre d'en venir à cette extrémité-là,

Digitized by Google

mais comme elle étoit un fort bon parti, & que je m'en croyois aimé passionnément, je passai par-dessus toutes les considérations qui auroient pû me retenir, & ayant pris toutes les mesures nécessaires pour cet enlevement, je me rendis avec un carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on pût changer en si peu de temps, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le dessein de l'enlever, comme une piéce qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte; pour oser être le témoin de la cérémonie de son mariage. J'y demeurai jusques à la fin, ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce temps-là ont toujours été mes ennemis, sans que jamais j'aye pû avoir d'éclaircissement ni avec eux, ni avec mon infidelle Maîtresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peut-être ne me vit pas, tant elle étoit occupée de celui qu'elle épousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me venger des infidélités que l'on me faisoit, mais j'avoue que l'amour étant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles

Digitized by Google

dont il eſt permis à un honnête-homme de ſe venger. Je n'ai pourtant pas toujours gardé cette modération, & dans la ſuite on en verra des exemples, qui m'ont coûté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere Maîtreſſe mariée, je crus plus que jamais qu'il étoit impoſſible de trouver parmi les femmes, les douceurs d'une véritable paſſion, & cela me rendit, à leur égard, moins honnête que je n'avois été. Je ne me piquai plus avec elles, ni de politeſſe ni de complaiſance; & ce qui me ſurprit moi-même, c'eſt que plus je paroiſſois brutal, plus il me ſembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'égards.

J'eus cette brutalité qui ne m'étoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'étoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu preſque imbécille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mépris. Comme elle étoit belle & fort maîtreſſe de ſa conduite, preſque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la réputation de changer d'amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empêcher d'en faire des railleries qui lui étoient revenues. Elle s'en plaignoit par-

Digitized by Google

tout, & elle garda si peu de mesures qu'un jour l'ayant trouvée dans une maison, elle me déchira, en ma présence, de la manière du monde la plus injurieuse. Je lui rendis injures pour injures, & si l'on ne m'avoit retenu, je crois que je lui aurois donné un soufflet. Ce démêlé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blâma en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction, mais je ne pus m'y résoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mépris que j'avois pour elle.

Ce procédé me réussit mieux que je ne pensois, & cette Dame devint mon amie à force de me croire son ennemi. Elle me fit parler par une Dame, qui me demanda en grace que je la visse chez elle, m'assurant que je n'en serois pas mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir; mais enfin on m'assura si fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laissai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en disant qu'elle étoit bien malheureu-

Digitized by Google

se d'être haie du seul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me surprit & me toucha, & nous nous raccommodâmes si bien, que je devins le premier & le plus assidu de ses amans. J'écartai tous les autres; mais voyant qu'elle faisoit aveuglément tout ce que je souhaitois, je commençai à n'avoir plus pour elle les manières aussi hautes que je les avois eûes. Ma complaisance & mon honnêteté lui donnerent le moyen de rappeller les amans que j'avois fait fuir, & j'aimai mieux la voir infidelle, que de devoir sa fidélité à mes mauvais traitemens & à mes menaces. Je m'en éloignai peu à peu, & j'appris qu'elle disoit, en parlant de moi, que je n'avois pas assez de courage pour être méchant, & que ma bonté me rendoit malheureux auprès des femmes. J'admirois qu'une femme qui ne gouvernoit son mari qu'en le gourmandant, voulût être gourmandée à son tour, pour être gouvernée par ses amans.

J'avois cette intrigue dans le temps que la Reine Mere fit arrêter Monsieur le Prince; & l'attachement que nous avions pour lui, mon frere & moi, nous ayant rendus suspects, mon frere me conseilla de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans que j'y avois laissés, pouvoient avoir besoin

de ma présence. Je suivis son conseil, le laissant seul à Paris ménager à la fois ; & ce qu'il devoit à la Reine, & ce qu'il devoit au Prince, & je pris la route de Pologne me croyant fort détrompé des femmes, mais étant pourtant toujours le même & plus exposé que jamais à leurs infidélités. C'est ce qu'on verra dans la suite, d'une maniére encore plus marquée qu'on ne l'a vû jusqu'ici.

Fin de la Premiére Partie.

Digitized by Google

SUITE
DES
MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE DE***
AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverſes avantures qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

Redigés par Monſieur de Saint-Evremond.

Digitized by Google

Digitized by Google

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE DE***
AVANT SA RETRAITE.

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

LIVRE TROISIE'ME.

JE pris ma route par l'Allemagne, & j'arrivai à Heidelberg, sur la fin d'Avril. Il n'y avoit que deux ou trois ans que le Prince Charles Louis de Baviere avoit été rétabli dans son Electorat, & ses amours ont fait assez de bruit pour faire juger que sa Cour étoit galante, & que je pouvois y trouver les écueils que j'avois résolu d'éviter ; mais j'avoue que je n'aurois jamais prévu celui que j'y trouvai, & qu'il me fut d'autant plus fâcheux que je l'avois moins recherché. Il y avoit une Françoise au service de Madame

l'Electrice. Cette fille étoit belle, & elle ne connoissoit ni dans quelle Province de la France, ni de quels parens elle étoit née. Elle avoit été, à ce qu'on disoit, amenée en Allemagne à l'âge de dix ans, par une Françoise qui avoit passé pour sa mere jusqu'à sa mort; mais cette femme avoit déclaré en mourant, qu'on l'avoit chargée de sa conduite sans lui avoir découvert le secret de sa naissance; & comme elle ne s'étoit pas mieux expliquée sur le sort de cette fille, on l'appelloit l'Avanturiére, nom qui lui convenoit fort, & que la suite de sa vie confirma encore mieux que le commencement.

L'Avanturiére donc, car on ne l'appelloit point autrement, étoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle étoit belle & qu'elle avoit beaucoup d'esprit & d'agrément, elle y étoit fort distinguée, & la plûpart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient sur elle. Je la vis, & dès la premiere vûe nous fismes connoissance. Je la trouvai fiére sur la qualité; & ce qu'on disoit de l'incertitude de sa condition & du peu de connoissance qu'on avoit de ses parens, lui avoit fait prendre le parti de s'en donner de considérables. Elle ne faisoit donc point difficulté de dire qu'elle étoit fille

Digitized by Google

d'un grand Prince & d'une grande Princesse, qui pour des raisons qu'elle n'expliquoit pas, l'avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naissance si illustre; mais je mapperçus qu'elle en étoit persuadée, & dès la trois ou quatriéme fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer son Horoscope, & que les Devins lui avoient prédit qu'elle devoit passer en Pologne, parce que c'étoit là où elle trouveroit ses parens & un établissement digne d'elle. Elle vivoit dans cette espérance, en attendant que le Ciel lui présentât une occasion d'accomplir son Horoscope, en lui fournissant le moyen d'aller à Warsovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé cette occasion en moi, & elle ne douta plus que le Ciel ne m'eût envoyé exprès pour la conduire où ses destinées l'appelloient.

Elle m'en parla, & je reçus sa proposition en raillant, mais je fus obligé de prendre mon sérieux voyant qu'elle parloit tout de bon. Je lui représentai qu'elle étoit trop bien chez Madame l'Electrice pour la quitter; que j'étois obligé de faire mon voyage en poste, & par conséquent il m'étoit impossible de me charger d'elle, & qu'enfin ce seroit exposer sa réputation & la mienne

Digitized by Google

que de faire une pareille équipée. Elle me répondit que j'avois beau dire, & qu'elle me suivroit.

Je reconnus alors la faute que j'avois fait d'avoir noué connoissance trop facilement avec cette fille, & d'avoir paru m'attacher à elle, car j'avouë qu'elle m'avoit plu. Elle étoit Françoise, & la voyant sans aucun obstacle, j'avois un peu débuté par lui en conter. Elle avoit fait fonds sur mon amour lorsque je ne pensois qu'à me divertir, & elle se mit si bien dans la tête que je l'aimois, & que je serois fidelle, qu'elle résolut de me suivre.

Je ne vis point d'autre moyen de m'en débarrasser, que d'examiner si parmi ceux qui lui en contoient, il n'y auroit point quelqu'un qui l'aimât de bonne foi, & à qui son absence ne fût pas indifférente. Je ne fus pas long-temps sans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit éperdûment, & l'auroit épousé sans Madame l'Electrice, qui s'opposoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement sérieux de cet homme pour la Demoiselle, je résolus de lui donner de la jalousie, & j'affectai encore plus qu'auparavant d'en

Digitized by Google

paroître amoureux. Je trouvai même le moyen de lui faire dire que j'étois homme capable de lui enlever sa Maîtresse, & qu'il feroit bien, non seulement de l'observer, mais aussi d'avertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui échapât. Je ne savois si cet artifice réussiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point. Il ouvroit de grands yeux sur moi toutes les fois que nous étions ensemble, mais c'étoit toujours sans me parler.

Cependant le jour de mon départ arriva, & ayant encore doublé mon sérieux pour faire entendre raison à l'Avanturiére, & pour l'obliger de quitter sa résolution de me suivre, je sortis d'Heidelberg avec mes gens, croyant qu'elle y avoit renoncé; mais à peine fûmes-nous à une lieüe de cette Ville, qu'ayant été obligés de nous arrêter, parce qu'un de nos chevaux s'étoit déferré, nous fûmes joints par deux Cavaliers. C'étoit mon Avanturiére déguisée en homme. Quelque étonnement que me donnât cette apparition, je fus encore plus surpris de voir que le Cavalier, qui l'accompagnoit étoit le gros Allemand qui en étoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il avoit fait jusques-là, & il se contenta de me regarder

avec de grands yeux, pendant que l'Aventuriére me disoit, que sur les difficultés que je lui avois faites de la conduire en Pologne, elle avoit persuadé à cet Allemand de l'accompagner, & que je ne pouvois lui refuser de souffrir qu'ils fissent le voyage avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelberg amoureux de cete fille, j'eus peur qu'on ne mît sa suite sur mon compte ; & d'ailleurs, je prévoyois beaucoup d'embarras à la mener en Pologne. L'équipage où je voyois son Allemand, me surprenoit, & je ne pouvois comprendre, comment un homme de cette qualité alloit de la sorte sans suite, dans un Pays étranger, traînant avec lui une fille, qui vouloit se faire accompagner par un homme, qu'il avoit sujet de regarder comme son rival. Je résolus de m'en expliquer avec lui ; & le prenant en particulier, je lui dis en Allemand, que je le priois de m'apprendre quel étoit son dessein, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me répondre, me fit de profondes inclinations ; & enfin rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Alteſſe, qu'il étoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui, pour lui faire

Digitized by Google

épouser la Princesse ma sœur. On peut juger combien ces paroles m'étonnerent ; mais quelque surprise que j'en eusse, je devinai la tromperie qu'on lui faisoit, & ce que je connoissois déja du caractére de l'Avanturiére, me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la suite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand, que j'étois son frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d.... en lui faisant croire que je me déguisois, pour les mêmes raisons qui l'avoient obligée de se déguiser aussi à Heidelberg ; mais que s'il vouloit passer avec elle en Pologne, je l'avois assurée de les marier, & de les remener ensuite en France, avec tout l'éclat de ma qualité.

Il n'est pas difficile de voir que le gros Allemand, n'étoit pas l'homme du monde le plus spirituel ; mais il n'eut pas la même bêtise lorsque je l'eus détrompé, il prit son parti en homme d'esprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc, que je n'étois ni Prince, ni frere de l'Avanturiére ; qu'il falloit qu'elle eût perdu l'esprit, pour se mettre ces extravagances dans la tête, & pour vouloir les lui persuader ; & que le meilleur conseil je pusse leur donner à l'un & à l'autre, c'étoit de retourner à Heidelberg, avant que leur sortie eût éclaté.

Digitized by Google

Soit que cet homme fût médiocrement amoureux, soit que la tromperie qu'on lui avoit faite, eût guéri son amour, à peine eut-il reconnu que je lui parlois de bonne foi, qu'il piqua son Cheval vers la Ville, me laissant l'Avanturiére, plus obstinée que jamais à me vouloir suivre. Je lui dis résolument que je ne pouvois l'emmener, & que si elle s'opiniâtroit à un dessein si peu raisonnable, je retournerois à Heidelberg, & que j'apprendrois sa folie à tout le monde.

Mes discours la touchérent foiblement; & attestant toujours mon amour & ma fidélité, elle me conjura, les larmes aux yeux, de lui aider à suivre ses destinées, & j'avouerai encore ici ma foiblesse. Je ne pouvois balancer à croire que cette fille étoit une folle; cependant sa beauté m'attendrissoit. J'étois même flatté du violent amour qu'elle me faisoit paroître, & je crois que j'aurois été assez bon pour l'emmener, si on ne fût venu la reprendre; ce qui prouve bien qu'il n'y a point de folie si outrée, qui puisse quelquefois empêcher les femmes de tourner les hommes comme elles veulent.

Lorsque cette fille commençoit à me gagner, nous vîmes arriver de la part de Madame l'Electrice une femme dans une Litiére, accompagnée de plusieurs hommes à cheval,

Digitized by Google

cheval, qui se saisirent de l'Avanturiere, & qui me dirent que Monsieur l'Electeur auroit été bien aise que je vinsse lui rendre compte des raisons que j'avois eûes de l'enlever. C'étoit me dire qu'ils m'arrêtoient de sa part. Je ne fis aucune difficulté de les suivre, & je retournai à Heidelberg, où tout le monde paroissoit persuadé que c'étoit moi qui lui avoit mis l'amour en tête, pour l'engager à me suivre. L'Allemand, honteux d'avoir crû les folies qu'elle lui avoit dites, étoit le premier à publier par tout, que j'avois obligé cette fille à se déguiser, pour faire avec moi le voyage de Pologne, & il étoit venu en avertir l'Electrice si-tôt qu'il nous eut quittés.

J'admirois ma destinée sur les enlevemens, car c'étoit la troisiéme ou la quatriéme fois de ma vie, que je passois pour avoir voulu enlever des femmes, ce qui me devoit convaincre, qu'on ne peut trop prendre garde à ne se pas embarquer avec des personnes qu'on ne connoît point, puisqu'en se piquant d'honnêteté pour les tirer d'embarras, on est souvent exposé à d'étranges avantures.

Je rendis compte à Monsieur l'Electeur de la maniére dont les choses s'étoient passées. Il ne douta point du tout de la vérité

de mon récit ; il rit beaucoup du gros Allemand, & m'assura qu'il mettroit son application à lui faire épouser l'Avanturiere.

On me permit de partir après cette explication, mais je tombai malade en chemin, & je n'arrivai à Varsovie que plus de six semaines après. J'appris avant que d'y arriver, que la seule personne dont je craignois la présence, étoit morte depuis quelques jours. On voit bien que je parle de celle chez qui j'étois demeuré caché il y avoit trois ans. Après mon départ elle avoit épousé celui avec qui je l'avois surprise, & le bruit étoit que cette femme ayant voulu l'empoisonner avoit été prévenue, & qu'elle n'étoit morte que du poison qu'il lui avoit donné.

Le Roi Ladislas étoit mort aussi dès l'année 1648. & le Prince Casimir son frere lui ayant succedé à la Couronne, avoit épousé la Reine sa belle-sœur. Je trouvai cette Princesse grosse, & sur le point de faire ses couches. Elle me témoigna beaucoup de joie de me revoir, & me dit que j'arrivois fort à propos, pour deux raisons ; l'une, pour remédier à toutes les mauvaises affaires que mon second frere s'étoit fait en Pologne ; & l'autre, pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à

Digitized by Google

elle, & qui se plaignoit fort de moi.

Elle m'apprit en gros, que mon frere s'étoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries, & que même il étoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'égard de la fille, qui prétendoit avoir sujet de se plaindre, je fus fort surpris d'apprendre par le portrait qu'on m'en fit, que c'étoit mon Avanturiere d'Heidelberg, qui étoit arrivée en Pologne près de quinze jours avant moi.

La Reine me dit que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de mariage, & qu'après avoir reçû d'elle toutes les marques d'une entiére confiance, je l'avois abandonnée. Je répondis à la Reine que c'étoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé à son égard. La Reine ajoûta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on disoit déja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu, & j'esperai que la complaisance qui lui étoit dûe, pourroit me débarrasser de cette folle.

J'appris comment elle étoit sortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Après que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'avoit dit, & tâcha en effet de la marier au Sei-

gneur Allemand qui en étoit amoureux ; mais cette extravagante, toujours persuadée que son étoile l'appelloit en Pologne, refusa de l'épouser. L'Allemand s'opiniâtra, soutenu du crédit de l'Electeur, & on l'enferma pour mieux la réduire. Elle trouva le moyen de se sauver, & ayant pris un habit d'homme, elle avoit passé à Varsovie, suivie d'une seule femme déguisée comme elle. Je fus le premier qu'elle chercha, mais ne me trouvant point, & ne sachant ce que j'étois devenu, elle s'avisa de dire que je l'avois trompée, & qu'elle étoit venue me chercher, pour exiger de moi l'effet de la promesse qu'elle disoit que je lui avois donnée. C'est ainsi qu'elle parla à la Reine, mais avant même que j'arrivasse, elle commençoit à tenir un autre langage, & l'amour que le Roi marqua pour elle, & qu'il lui déclara presqu'aussi-tôt qu'il la vit, lui fit croire que son horoscope alloit s'accomplir, & elle ne s'avisa plus de se plaindre, ni de moi, ni de sa mauvaise destinée.

Je la revis donc comme si nous ne nous étions jamais vûs, elle ne m'entretint que de l'amour que le Roi lui témoignoit. J'applaudis fort au choix de ce Prince, & il me parut que la gloire de s'en voir aimée, lui avoit entiérement remis l'esprit, & qu'el-

Digitized by Google

le étoit devenue auſſi raiſonnable qu'elle étoit belle ; car c'étoit en effet une des plus charmantes perſonnes que j'euſſe jamais connues. Je devins ſon confident ſur l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & cela me jetta dans de nouveaux embarras.

La Reine auſſi jalouſe de ſon dernier mari qu'elle l'avoit été du premier, vouloit que je l'avertiſſe de tout ce que je ſavois touchant cette galanterie. Ne ſachant comment la contenter, je m'aviſai de faire ſemblant d'être fort amoureux de cette fille, & je fis croire à la Reine que le Roi ne la voyoit point, & qu'elle n'avoit point d'intrigue qu'avec moi.

Cela raſſura l'eſprit de cette Princeſſe, qui ſe moqua de tous les avis qu'on lui donnoit touchant cette galanterie. Elle ne put même s'empêcher de dire au Roi le bruit qui couroit, & l'injuſtice qu'on lui faiſoit, de le croire amoureux d'une fille, avec qui j'avois un commerce qui étoit connu.

Ce diſcours ne ſervit qu'à me rendre ſuſpect à ce Prine. Il crut qu'en effet j'étois ſon rival, & il défendit à ſa maîtreſſe de recevoir mes viſites. Quand la Reine vit que je n'oſois plus continuer à la voir, elle fut perſuadée de tout ce que j'avois tâché de lui déguiſer, & m'accuſant de l'avoir trom-

pée, elle en eut tant de dépit, qu'elle commença à me haïr presqu'autant que sa rivale.

D'ailleurs la mauvaise conduite de mon frere le Comte, avoit un peu rendu notre nom odieux aux Polonois. J'ai dit qu'il s'étoit retiré à Varsovie il y avoit plus de dix-huit mois, ayant été obligé de sortir de France, & croyant que j'étois encore en Pologne. Il y avoit trouvé cet ami dont j'ai parlé, avec qui j'avois quitté Venise, & dont je m'étois séparé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien reçus l'un & l'autre; mais comme la mort du Roi Ladislas, & l'élection du nouveau Roi Casimir, suivie de son mariage, n'avoit occupé les Polonois que de cérémonies & de divertissemens, ils n'avoient pû trouver l'occasion, qu'ils disoient qu'ils étoient venus chercher, de servir le Roi de Pologne contre la Suede, & tout leur temps s'étoit passé à des commerces d'amour. Je n'en sûs point d'autres particularités, sinon, qu'ils s'étoient souvent battus, & que la profession qu'ils faisoient de ne garder aucunes mesures avec les femmes, dont il leur plaisoit d'être amoureux, avoit obligé la Reine de leur défendre de se montrer à la Cour; c'est-à-dire, qu'ils avoient admirablement bien confirmé l'opinion qu'on

Digitized by Google

avoit dès ce temps-là, du peu de politesse des François dans leurs intrigues amoureuses, opinion, que ceux de nos jeunes-gens qui ont depuis visité les Cours étrangéres n'ont pas détruite, & que je vois aujourd'hui si bien établie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité, qui n'est pas un étourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eût contre moi, elle mettoit beaucoup de différence entre le caractére de mon frere & le mien; & si elle me parut souhaiter que je ne restasse pas long-temps en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la servir dans le dessein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'étois devenu suspect. Ainsi, quand j'eus mis ordre à mes affaires, & assuré le bien de mes enfans, dont la Reine prenoit toujours soin, je pensai à m'en retourner en France. Je tâchai de persuader à mon frere & à l'ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances, fut de les faire passer en Suede, où ils espéroient trouver plûtôt l'occasion de servir, car leur procès leur avoit été fait en France, & ils n'osoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette seconde fois à-peu-près comme j'en étois sorti la premiere, c'est-à-dire, assez mal avec la Cour,

& toujours à cauſe des femmes ; car ce fut l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & ſans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Caſimir. Ce Prince étoit du génie de ſon frere, c'eſt-à-dire, ennemi des affaires & eſclave des plaiſirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement aſſez de hardieſſe pour rien entreprendre, c'eſt ce qui avoit donné à la Reine un pouvoir abſolu pour le déterminer ſur tout : mais quand il étoit déterminé, il ne manquoit ni de courage, ni de réſolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes, & ſe piquoit peu d'être conſtant. Sa légéreté naturelle étoit aidée à cet égard par des réflexions, qui lui faiſoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ſes intrigues, & il ne manquoit jamais d'être dévot, quand il commençoit à ſe laſſer d'une maîtreſſe ; mais ſa dévotion ne duroit pas plus que ſes amours, & toute ſa vie a été un mélange de galanteries & de ſcrupules. A l'égard des maniéres, il les avoit franches & honnêtes, mais il étoit ſimple, & s'amuſoit à la bagatelle; & ſi le Roi de Suede & Lubomirski (1), euſſent voulu le laiſſer

(1) Général des Rebelles, qui lui firent la guerre pendant quinze ans.

Digitized by Google

en repos, il se seroit peu mis en peine de la réputation de grand Roi, pour jouir des commodités & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans être aussi assurée qu'elle devoit l'être, du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune présomption, & elle étoit la seule du Royaume qui ne sentît pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eût assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connût le caractére de celui du Roi, mais c'étoit par cette connoissance même qu'elle se défioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractére étoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maîtresses du sien.

Telle étoit la situation de la Cour de Pologne, car commençant à n'être plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusques-là, à connoître le génie des personnes que je fréquentois, & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa

Digitized by Google

me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels spectacles que l'on puisse voir. Je frémis même encore quand j'y pense. Quoique le penchant que j'avois à être honnête & généreux à l'égard des femmes, fût particulierement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pû éviter sans ce penchant, puisqu'il n'y a personne qui ait un peu d'humanité, qui ne s'y fût engagé ainsi que moi.

Il y avoit deux jours que j'étois sorti de Varsovie, quand me reposant dans une espéce de Bourgade, en attendant qu'on m'eût donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme échévelée qui se hâtoit fort de me joindre, me faisant signe de m'approcher, pour lui épargner un chemin dont elle paroissoit extrêmement fatiguée. J'allai au devant d'elle, & quand j'en fus assez proche, elle se jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'évanouit. C'étoit une petite femme, comme le sont presque toutes les femmes Polonoises. Elle ne paroissoit pas avoir vingt ans, & quoiqu'elle fût fort abattue, je ne laissai pas de remarquer qu'elle devoit être aussi belle qu'on peut l'être en ce pays-là. Je l'emportai dans l'endroit

Digitized by Google

où étoient mes gens, & l'ayant mise sur de la paille, faute de lit, nous la fismes revenir.

Elle nous dit qu'elle étoit de Breslau, & que ses parens l'avoient mariée à un Tartare, de qui elle recevoit des traitemens si rudes & si rigoureux, que ne pouvant plus y resister, elle avoit pris la fuite, & qu'elle cherchoit quelqu'un qui voulût bien la conduire à Varsovie, où elle avoit des parens qui la protegeroient contre son mari. Ce fut là tout ce qu'elle nous dit d'abord, mais nous connûmes dans la suite qu'elle ne s'étoit sauvée des mains de ce mari que parce qu'elle lui avoit donné lieu de soupçonner sa fidélité. Nous apprîmes même que c'étoit avec celui qui passoit pour son Amant qu'elle avoit pris la fuite, & que cet homme étant tombé dans une embuscade de Cosaques, y avoit perdu la vie, & qu'elle avoit été témoin de sa mort.

Cette pauvre femme me fit d'autant plus de pitié, qu'outre la douleur d'avoir vû assassiner son Amant, elle avoit une crainte mortelle de retomber dans les mains de son mari, dont elle nous dit qu'elle étoit poursuivie. Je ne voyois guéres d'apparence de la secourir autrement, qu'en prenant soin moi-même de la remener à Varsovie; ce que je ne pouvois faire qu'en retournant

ſur mes pas. Je crus que l'honneur & la charité m'y obligeoient, & j'ordonnai à un de mes gens de la prendre en croupe & de me ſuivre ; mais à peine eûmes-nous marché une demi-journée, que nous rencontrâmes ſon mari qui s'étoit arrêté à un Bourg avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le ſabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bientôt entourés, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſai ſi dans la colere où étoit le mari, il me prit pour l'Amant de ſa femme, mais m'ayant fait ſaiſir il me força d'entrer dans une étable où il l'avoit déja enfermée, & il me rendit le témoin de l'horrible maniére dont il ſe vengea de ſon infidélité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'écorcher. Cette malheureuſe créature me regardoit de temps en temps, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſéricorde. Elle mourut bientôt dans cette barbare opération, & ſon mari la voyant morte, me jetta à la tête ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action
Digitized by Google

me fit croire qu'il me prenoit pour ſon rival ; & craignant avec raiſon qu'il ne voulût me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois qu'il prît garde à qui il avoit affaire, que j'étois un étranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'éxaminer attentivement, & ne trouvant en moi aucuns traits de celui pour qui vraiſemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois ſujet d'en attendre d'un homme ſi inhumain ; & ſans me rien dire, il me fit rendre mes gens & mon équipage, & me laiſſa en liberté de continuer ma route.

J'avoue que jamais avanture ne m'a cauſé ni plus de terreur, ni plus de crainte de périr. Je paſſai plus de dix jours ſans pouvoir m'ôter de devant les yeux le cruel ſupplice où j'avois vû expirer cette déplorable créature, & il me prenoit de temps en temps de violentes envies d'aller chercher le Tartare & de le tuer de ma propre main ; mais enfin le temps diſſipa, avec cette affreuſe image, ces deſirs extravagans, auſſi-bien que les réfléxions que je ne pouvois m'empêcher de faire ſur les malheurs d'un mariage mal aſſorti, & ſur la mauvaiſe conduite des femmes.

J'arrivai à Paris ſur la fin de Janvier

après avoir été près de dix mois à mon voyage. Dix ou douze jours après mon retour, Messieurs les Princes furent mis en liberté, & j'espérai qu'il nous seroit permis, à mon frere & à moi, de témoigner tout l'attachement que nous avions pour Monsieur le Prince, sans nous brouiller avec la Cour, avec laquelle nous croyons qu'il alloit être mieux qu'auparavant; mais nous ne fûmes pas long-temps sans reconnoître que cette espérance étoit vaine, & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguisoit pas que si ce Ministre paroissoit jamais, il se mettroit en état de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bientôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Royaume, quelque attachement qu'il eût pour lui; mais comme j'étois plus sans conséquence, non seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vît pas

Digitized by Google

lieu de me servir auprès de la Reine, soit que dans le desir sincére que mon frere avoit de voir le Prince revenir au service du Roi, il fût bien-aise d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût insinuer les conseils qu'il auroit à lui donner.

Mais quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je sai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, si dans ce temps-là je n'avois été bien-aise de m'éloigner de Paris pour me consoler de la perfidie d'une Maîtresse avec laquelle je m'étois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie histoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit exposé à tant d'agitations & de chagrins. Aussi peut-on dire que dans les divers événemens de cette avanture, quoiqu'elle eût peu duré, j'eus lieu de connoître dans les femmes, des caractéres que je n'y avois point encore apperçus, & contre lesquels je n'étois point en garde. On en jugera par le récit que je vais en faire.

J'étois logé à Paris dans le voisinage d'une femme dont le mari étoit mort depuis peu de temps, mais duquel elle avoit été séparée peu d'années après son mariage,

Digitized by Google

Tout le monde vouloit que les galanteries de cette femme eussent donné lieu à leur séparation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoître, je trouvai encore d'autres raisons qui avoient pû obliger son mari à l'éloigner. C'étoit la personne du monde la plus singuliére. Les singularités d'une femme toujours bizarre & toujours opposée à ce qu'on peut attendre d'elle, sont, à mon sens, aussi insupportables que sa mauvaise conduite; si la réputation d'un mari en souffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en sont que plus troublés.

Cette femme avoit une fille qui avoit suivi sa destinée, & qui vivoit auprès d'elle; car dans leur séparation, les garçons étoient demeurés chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'étoit assurément la plus mauvaise école où l'on pût la mettre, non-seulement par le caractére de singularité qu'avoit la mere, mais aussi par des sentimens fort extraordinaires dans une mere à l'égard d'une fille; car, ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris jusques-là, cette mere qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, se trouva jalouse de la réputation que la fille pouvoit avoir en ne

suivant

Digitized by Google

ſuivant pas les éxemples de ſa mere, & elle ne ſouhaitoit rien davantage que de la voir dans quelque engagement qui pût auſſi faire ſoupçonner ſa conduite ; mais par une autre eſpéce de rafinement, elle ne vouloit pas que les engagemens qui commettroient la réputation de ſa fille à l'égard de la conduite, puſſent lui faire honneur à l'égard du choix, & elle avoit autant d'application pour éloigner d'auprès d'elle les hommes d'eſprit & de mérite, que pour lui en faire voir de ſots & de ridicules.

Telle étoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoître, & je n'avois garde de l'accuſer d'un pareil caractére. Je crus ſeulement que la facilité avec laquelle elle ſouffroit que des gens ſans mérite viſſent ſa fille, n'étoit fondée que ſur l'opinion qu'elle avoit qu'ils étoient moins dangereux que d'autres.

La fille étoit fort aimable ; elle avoit naturellement beaucoup d'eſprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce défaut un tempérament fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les paſſions.

Je ne connoiſſois ni la mere ni la fille pour telles que je viens de les dépeindre, & je les vis d'abord comme d'agréables

voisines, dont le commerce seroit à mon goût, par le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir; mais je n'eus pas vû la fille deux fois que j'en devins très-sérieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniére qui le redoubla, & en peu de jours nous nous vîmes en possession de nous aimer comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere; & pour la mettre dans nos intérêts, je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons, l'une pour lui former l'esprit par les connoissances que les voyages & les Langues que je possédois m'avoient données; & l'autre, pour ménager son Mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons étoient justement de toutes celles que j'aurois pû choisir, les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eût du mérite, & elle vouloit encore moins qu'elle fût bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour déréglée; & elle me trouva mal propre à l'un & à l'autre.

Digitized by Google

Je m'apperçus donc bientôt que je ne lui étois pas agréable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille qu'on ne nous fist à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même temps que j'étois si maltraité, on donnoit une liberté entiére à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle tant qu'il lui plaisoit. C'étoit un homme qui possédoit au souverain degré tout ce qui étoit capable de gâter la réputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais goût, c'est-à-dire, qu'il étoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les Amans de sa fille.

Il avoit cinquante-cinq ans, & il étoit si universellement mépriſé, que tout le monde à Paris se trouvoit de la même opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dît de lui, c'est que c'étoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'aviſoit point de troubler ni par colere, ni par vengeance, n'ayant jamais mis l'épée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fût Officier. Le seul talent qu'il avoit, étoit de se rendre éternel dans une maiſon sitôt qu'il s'y attachoit, sur-tout si c'étoit une maiſon où l'on mangeât & où

l'on put croire qu'il y eût quelque galanterie ; car il avoit grand soin d'épargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier étoit ami de la mere de la Demoiselle, & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre ; mais la fille qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il étoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croyois qu'elle ne parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de mérite fût capable de l'accepter pour amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle évitât exactement de se trouver seule avec lui, pour ne pas donner lieu à la vanité d'un homme aussi fat & aussi vain que celui-là.

Je crus qu'elle avoit déféré à mes conseils, mais je fus bientôt averti du contraire. Je sus qu'elle le voyoit depuis le matin jusques au soir, & que presque tous les jours, quand la mere étoit couchée, il restoit seul avec la fille, jusqu'à deux ou trois heures après minuit. Je lui en parlai ; & après m'avoir voulu nier que cela fût aussi fréquent

qu'on me l'avoit dit, elle s'excusa sur ce qu'elle ne pouvoit faire autrement, parce que sa mere vouloit absolument qu'elle en usât de cette maniére. Ce fut alors que je commençai à connoître le caractére d'une mere si indigne de ce nom, & je ne doutai point du tout qu'elle ne cherchât à faire décrier sa fille. L'intérêt que je prenois à la réputation & à l'établissement d'une personne que j'aimois de bonne foi, m'obligea de lui découvrir mes conjectures sur la conduite de sa mere; mais il étoit trop tard. La facilité avec laquelle elle voyoit ce vieux Officier, lui avoit donné du goût pour lui. Elle commençoit à le trouver aimable & à ne me plus aimer; car enfin les femmes s'attachent où elles peuvent, & quelque différence que cette fille trouvât entre mon vieux rival & moi, elle aima plus celui des deux qu'il lui étoit plus aisé de voir.

J'avoue que quelque chagrin que j'eusse du changement de la Demoiselle, je l'excusois quelquefois, & que mon plus fort ressentiment tomboit sur la mere, mais j'eus bientôt sujet de ne me plaindre que de la fille.

Comme elle aimoit le vieil Officier, & qu'elle se trouvoit bien de la liberté qu'on

lui donnoit de le voir à toutes heures, elle eut peur que je ne la rendisse suspecte, & pour s'assûrer à mes dépens la possession où elle étoit, elle apprit à sa mere que je l'aimois. J'ose dire que ce fut moins mon amour qui me nuisit auprès de la mere, que l'idée qu'elle avoit de mon mérite. Elle craignit que sa fille n'aimât un honnête-homme; & ne passât pas pour être d'aussi mauvais goût qu'elle la vouloit.

Je ne savois point que cette fille eût découvert mon amour à sa mere, & je n'attribuai le froid qu'on me fit qu'à une suite de ses bizarreries ordinaires. Cependant ce que la mere avoit prévu arriva. Les visites trop fréquentes du vieil Officier firent bruit dans le monde. Les valets prétendoient l'avoir vû sortir à heure indue de la chambre de la fille, & en peu de temps on en dit tout ce qu'on en pouvoit dire de plus désavantageux.

Je me trouvai alors dans des circonstances bien dures pour un homme qui aime sincérement. Quoique je ne crusse pas cette fille aussi perfide qu'elle étoit, je ne pouvois pourtant m'empêcher de croire une partie des bruits qu'on en répandoit; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'intéressoit à sa gloire, je me voyois par-

Digitized by Google

tout obligé de prendre son parti, & de m'inscrire en faux contre des choses que je ne savois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zéle avec lequel je prenois ses intérêts; mais soit qu'elle eût honte de la perfidie qu'elle se reprochoit, soit qu'elle eût levé le masque & qu'elle craignît des conseils qu'elle ne vouloit pas suivre, elle m'évita avec tant de soin qu'il ne me fut pas possible de lui parler.

Je me trouvai fort embarrassé sur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'esprit qu'elle aimoit véritablement mon rival; je ne me sentois pas même assez de courage pour la haïr quand cela auroit été. Cependant la médisance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par-tout qu'elle étoit grosse. Quoiqu'on m'en donnât des preuves qui ne me paroissoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me résoudre ni de la croire coupable, ni de la croire innocente; ni de la haïr, ni de l'aimer. Enfin je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier loin de Paris une Maîtresse sur laquelle je sentois que j'étois si peu d'accord avec moi-même. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foiblesse du cœur que dans cette oc-

Digitized by Google

casion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une espéce plus sensible encore, que tous ceux que j'avois eus sur le sujet de l'amour.

Je trouvai Monsieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Espagnols. Il avoit sur le cœur la perte de Monrond, & dès qu'il fut seul avec moi, il me demanda ce qu'on disoit de lui à Paris, & si mon frere ne viendroit pas aussi le trouver. Je lui dis que tout le monde, à Paris & à la Cour, étoit affectionné à son service, mais que personne ne lui étoit plus attaché que mon frere, & qu'une marque de son attachement, c'étoit de m'avoir permis de venir servir dans son Armée. Monsieur le Prince me demanda encore plusieurs fois si mon frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui répondis encore que mon frere ne faisoit sa cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaisons particuliéres avec Monsieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il fasse tout un, ou tout autre, & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de servir ici. Je dis au Prince que je ne croyois pas que mon frere prît un autre parti que celui qu'il avoit pris. Je vois bien, dit le Prince, qu'il veut être Maréchal

Digitized by Google

réchal de France. Je ne l'en estime pas moins, & si j'avois été en sa place, je n'aurois jamais quitté prise; mais la condition des Princes est malheureuse. Là-dessus il m'ouvrit son cœur, & je vis bien qu'il condamnoit lui-même l'engagement où il s'étoit mis. Je voulus me servir des ouvertures qu'il me faisoit pour le porter à faire sa paix avec le Roi. Il me répondit qu'il étoit trop tard, & que puisque le vin étoit tiré, il falloit le boire. Nous eûmes ensemble plusieurs autres conversations, & soit qu'il eût en moi plus de confiance qu'aux autres, soit qu'ayant commencé à me découvrir son cœur, il s'en fût fait une habitude, il ne passoit aucun jour sans pester avec moi contre les Espagnols, & il avoit toujours de nouvelles découvertes à me raconter sur le peu de fonds qu'il devoit faire sur eux: Cela lui fit venir une pensée qui me chagrina, car je mourois d'envie de servir, & Monsieur le Prince qui m'avoit connu depuis la bataille de Lens & qui paroissoit m'estimer, n'auroit pas manqué de me donner de l'emploi tel que j'aurois pû le souhaiter; mais voyant qu'on ne déterminoit rien en Flandre que par le conseil de Madrid, il crut qu'il devoit envoyer en Espagne quelque personne de confiance qui pût

appuyer ſes intérêts auprès de Dom Louis de Haro, premier Miniſtre, & lui rendre compte de ce qui ſe paſſoit en cette Cour-là. Il me dit qu'il avoit d'abord jetté les yeux ſur l'Abbé de M..... pour lui donner cette commiſſion, parce qu'il auroit mieux aimé retenir en ma perſonne un Officier capable de le ſervir à l'Armée; mais que cet Abbé étoit trop fou & trop emporté, & qu'il craignoit qu'il ne gâtât tout; qu'il ne trouvoit perſonne plus propre que moi à lui ménager les Miniſtres d'Eſpagne; que cet emploi qui ſeroit ſecret me convenoit mieux que de porter les armes contre la France, où j'avois un frere ſur lequel on ſe vengeroit peut-être de moi; que comme il n'y avoit pas d'apparence que mon frere quittât jamais le parti du Cardinal, il prévoyoit qu'il feroit auſſi tous ſes efforts pour me rappeller, & qu'en cas que je vouluſſe retourner en France, je le ferois plus honnêtement, ayant eu l'emploi qu'il me deſtinoit, que ſi j'avois ſervi dans ſes troupes.

Je me rendis aux raiſons & aux ſollicitations de Monſieur le Prince, & je vis bien qu'il avoit encore un motif dont il ne me parloit pas, & qui peut-être avoit eu plus de part que tout le reſte, au choix qu'il fit

soit de moi. C'étoit la jalousie de ceux qui passoient pour avoir plus de crédit auprès de lui, & qui voyoient bien, par la maniére dont Monsieur le Prince en usoit avec moi, qu'en restant auprès de lui, je partagerois sa faveur.

Je dis donc à Monsieur le Prince que j'étois prêt de faire ce qu'il souhaitoit, & ayant reçû mes instructions, je partis pour Madrid sans être connu, & sans avoir d'autre qualité que celle d'étranger qui alloit en Espagne pour ses propres affaires. Monsieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroître autrement, pour ne point donner de jalousie aux Espagnols, & pour mieux assûrer mes négociations. Il n'avoit même dit à personne l'emploi qu'il me donnoit, & il fut le seul qui sût ce que j'étois devenu.

Je fus près de deux ans à Madrid sans rendre d'autres services à Monsieur le Prince, que de porter de temps en temps les plaintes qu'il faisoit des Espagnols de Flandre à la Cour d'Espagne, & que de répondre à celles que les Espagnols mêmes faisoient de lui, car à en juger par leurs lettres, il n'y avoit guére d'intelligence entr'eux, & je connus encore mieux à Madrid que Monsieur le Prince ne le connois-

Digitized by Google

ſoit en Flandre, combien on eſt à plaindre quand la révolte nous fait dépendre des Etrangers. On trouvoit Monſieur le Prince trop peu ménager d'argent, & trop lent dans ſes conquêtes, & on auroit voulu que ſans qu'il en eût coûté un ſou à l'Eſpagne, il lui eût aſſujetti la France en trois mois. A la vérité on ne pouvoit rien ajoûter à l'idée que l'on avoit du mérite & de la valeur de ce Prince; & tous les jours on faiſoit à Madrid des parties pour aller le voir dès qu'il étoit à Bruxelles; mais avec toutes les hautes idées qu'on avoit de lui, on le ſervoit mal, & le bruit couroit que Dom Louis de Haro étoit gagné par le Cardinal Mazarin & la Reine Mere, & qu'il en touchoit des penſions conſidérables pour laiſſer manquer le Prince de ſoldats & d'argent. Quoiqu'il en ſoit, je ſervis peu à Madrid, & je n'y pûs ménager pour Monſieur le Prince que des promeſſes vagues & des louanges ſtériles.

Etant donc fort peu occupé, on ne doit pas s'étonner ſi je me redonnai à la galanterie, & ſi j'eus en deux ans que je reſtai à Madrid, les affaires & les intrigues dont je vais parler. L'Eſpagne eſt un Pays fertile en ces ſortes d'avantures, & on y peut encore mieux connoître qu'ailleurs, le gé-

Digitized by Google

nie des femmes, qui eſt ce que je me ſuis particuliérement propoſé dans ces Mémoires.

Je me logeai avec un François qui étoit de Bayonne, & qui par ſa fauſſe vanité auroit pû paſſer pour un Eſpagnol naturel; car les Eſpagnols & les Gaſcons ont aſſez de conformité; du moins celui dont je parle me donna lieu de trouver cette reſſemblance. Cet homme étoit, je croi, un Négociant, mais il ſe diſoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus ſur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi ſur les raiſons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voyois faire de Tapiſſeries & de Tableaux, me donna lieu de le croire de race & de profeſſion marchande, car on ignoroit alors que les gens de qualité puſſent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curioſités.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont je le vis acheter quelques Tapiſſeries & quelques Tableaux. Elle paroîtra peu vraiſemblable, & on aura de la peine à ſe perſuader qu'il y ait en Eſpagne de ſi effrontés voleurs.

Un Eſpagnol avec lequel celui dont je parle étoit en commerce, le mena un jour chez le Roi, & lui ayant fait conſidérer

Digitized by Google

les Tableaux & les Tapiſſeries de ſon plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces différens meubles quelque choſe qui lui fiſt envie. Mon homme ſpécifia entr'autres un Tableau & une Tapiſſerie. Hé bien, lui dit l'Eſpagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moyen de vous les faire avoir? Le François ne s'imaginant pas que celui qui lui parloit eût droit de diſpoſer de ces choſes, voulut d'abord prendre en riant ce qu'il lui diſoit: mais l'Eſpagnol l'ayant aſſûré qu'il parloit tout de bon, & que ce n'étoit pas la premiére fois qu'il avoit vendu les meubles du Roi, ſans qu'on s'en fût apperçu, ils convinrent du prix, & dès le lendemain l'Eſpagnol lui fit porter le Tableau dont il s'agiſſoit, après l'avoir coupé dans la place où il étoit, n'y laiſſant que la bordure. Il eut quelques jours après la Tapiſſerie, que mon homme fit paſſer promptement à Bayonne. Ce fut lui-même qui me raconta comment il les avoit achetés, & il me diſoit que les Eſpagnols n'en faiſoient point d'autres, & que tous les jours des filous trafiquoient ainſi des meubles de pluſieurs Palais, convenant du prix avant que de les dérober.

Je me trouvois en aſſez mauvaiſe com-

Digitized by Google

pagnie, avec un homme qui avoit part à de telles friponneries; mais ne me mêlant point de ſes affaires, je me contentois de lui conter quelquefois mes galanteries, comme il me faiſoit part de toutes les ſiennes.

La premiere intrigue que j'eus, fut avec une femme, dont le mari étoit créature de Dom Louis de Haro. Comme l'emploi dont j'étois chargé à la Cour de Madrid me donnoit lieu de voir ſouvent ce Miniſtre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'étois ſouvent obligé de m'adreſſer à lui pour avoir audience de Dom Louis. Je n'avois point vû ſa femme, & je ne ſavois pas même qu'il fût marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Egliſe. Je vis qu'elle me connoiſſoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connuſſe auſſi. Elle étoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui témoigner que je ſerois ravi d'avoir occaſion de l'entretenir. Elle me répondit que je priſſe garde à ce que je lui diſois, & que ſi j'étois ſincére, je n'avois qu'à me repoſer ſur ſes ſoins, & que huit jours ne ſe paſſeroient pas ſans que je trouvaſſe le moyen de lui parler. Le François avec qui je logeois, étoit ce jour-là dans cette Egliſe, il s'appercut que j'avois

eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fûmes de retour au logis, il me demanda si je la connoissois, & si c'étoit la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui demandai à mon tour pourquoi il me faisoit cette question. C'est, dit-il, parce que j'y dois prendre intérêt, puisqu'il y a déja plus de six mois que je suis en intrigue avec elle, & quand il vous plaira je vous ferai voir plus de deux douzaines de ses Lettres. Il me raconta alors qu'à peine étoit-il arrivé à Madrid qu'il l'avoit connue, s'étant trouvé auprès d'elle en sortant d'une Fête que le Roi avoit donnée; que depuis ce temps-là il la voyoit réguliérement deux ou trois fois la semaine à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le discours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une espéce. Je fûs fâché qu'une Dame que j'avois dessein d'aimer, & qui me sembloit aimable, eût déja le cœur touché; mais ce qui me fâcha le plus, c'est de voir qu'elle eût de l'engagement pour un homme qui m'en paroissoit tout-à-fait indigne, car en effet celui dont je parle n'avoit nul mérite.

J'écoutai tout ce qu'il me dit avec une

Digitized by Google

émotion qui me fit connoître que j'aimois déja cette femme plus que je ne penſois. J'eus du dépit & de la jalouſie, mais je diſſimulai tous ces ſentimens pour ne marquer que de la curioſité. Je lui dis qu'il me feroit plaiſir de me montrer de ſes Lettres, & il me le promit. Un jour ou deux ſe paſſerent ſans qu'il me tînt parole, & enfin le faiſant toûjours ſouvenir de ſa promeſſe, il me fit voir cinq ou ſix Lettres ſans nom, mais fort emportées, & il m'aſſûra qu'elles étoient de la perſonne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas en les voyant, que cette femme ne fût une coquette achevée. Les Lettres me parurent même ſi peu ſpirituelles, que je réſolus de n'y plus penſer, & de la laiſſer pour ce qu'elle valoit. Cependant une affaire m'ayant obligé d'aller chercher ſon mari, je retournai chez elle. J'appris qu'il étoit à la campagne; & la même perſonne qui me fit cette réponſe, me dit à l'oreille que ſa femme avoit à me parler. Je balançai ſi je la verrois, enfin la curioſité l'emporta, & je montai dans ſon appartement, bien réſolu de ne lui rien cacher de ce que je ſavois de ſon intrigue.

Elle m'aſſûra que rien n'étoit plus faux que tout ce qu'on m'avoit dit, qu'elle ne connoiſſoit aucun François, & qu'elle n'a-

voit jamais écrit de Lettres qui puſſent être entre les mains de perſonne. Voyant l'aſſurance avec laquelle elle me parloit, je commençai à me défier de mon Gaſcon, & je crus qu'il pourroit bien avoir compoſé à ſa fantaiſie les Lettres qu'il m'avoit montrées, auſſi-bien que le reſte de l'avanture.

Je dis donc à cette Dame que je lui ferois voir à elle-même les Lettres qu'il lui attribuoit. Elle me témoigna un deſir extrême de les voir, & je la quittai avec un amour qui n'étoit retenu que par ce qu'il me reſtoit de ſoupçon de ſa prétendue intrigue.

Je ne dis point au Gaſcon que j'avois revû la Dame, mais faiſant ſemblant d'avoir trouvé les Lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes; & auſſi-tôt il m'en tira une de ſa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai. Le Gaſcon ne ſe mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai auſſi-tôt à la Dame, que je trouvai toute prête de m'en envoyer une, qu'elle m'écrivoit, diſoit-elle, pour mieux me marquer, en me faiſant voir ſon caractére, qu'elle n'avoit aucune part aux Lettres de mon Gaſcon.

Ce que j'avois conjecturé ſe trouva vé-

Digitized by Google

ritable, ces Lettres étoient toutes supposées, & le Gascon les avoit écrites lui-même, ou pour m'embarrasser, ou pour se donner la mauvaise gloire d'une agréable intrigue. Il ne connoissoit même pas la Dame avec laquelle il se disoit si heureux, & tout ce qu'il m'avoit conté étoit imaginaire.

J'en fus convaincu, & rien ne m'empêcha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de son esprit, & dont je ne croyois pas encore que les femmes pussent être capables. Elle devoit naturellement avoir du mépris & de la haine pour un homme qui avoit été capable de lui donner, & des Lettres, & une avanture absolument fausse, & qui ne lui faisoit aucun honneur; mais dequoi le cœur d'une femme n'est-il point susceptible ! Les menteries & les fictions du Gascon firent sur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elles devoient faire, elle eut envie de le connoître. D'abord elle me dit que c'étoit pour se venger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle, mais je vis bien que cet homme avoit, sans y penser, trouvé le moyen d'engager la Dame; & en effet, dès qu'elle le vit, ils furent amis, & on me compta pour rien.

Digitized by Google

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remuent le cœur des femmes, en voyant que celle-ci fut priſe par la choſe même qui auroit dû la mieux défendre ? Pour moi, plus je fais réfléxion à cette avanture, plus je me trouve embarraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pû venir à bout de lui plaire, & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'être aimée, puiſqu'il s'étoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peut-être même trouva-t-elle dans les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractère de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'être aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pû depuis me montrer autant de Lettres véritables, qu'il m'en avoit fait voir de ſuppoſées, mais il devint diſcret dès qu'il fut ſincérement amoureux. Je lui aurois ſans doute diſputé davantage une conquête qu'il avoit ſi peu méritée, ſi dans le temps même que je m'aperçûs que la Dame l'écoutoit, je n'avois voulu me faire aimer d'une autre perſonne, qui me parut une conquête plus digne de moi.

J'avois trouvé Monſieur de Guiſe à Madrid, qui, quoiqu'il n'eût pas encore la li-

Digitized by Google

berté de retourner en France, jouissoit de celle de voir ses amis. On voit bien que je ne manquai pas de lui rendre compte de mon avanture de Naples, & de lui dire tout ce que j'avois vû de la Maîtresse pour laquelle il m'avoit donné la fatale commission qui m'avoit coûté la liberté. Je lui dis tout, excepté l'intrigue que j'avois eûe avec elle, mais je ne déguisai rien de ses infidélités pour tout le reste.

Monsieur de Guise qui avoit déja appris par mes lettres une partie de ce que je lui disois, me dit qu'il vouloit me consoler de cette malheureuse commission, en me faisant connoître à une Dame Espagnole, qui lui avoit paru avoir du penchant pour moi, & dont le rang & la fortune satisferoient ma vanité, si j'étois homme à être pris par là. Je n'étois pas plus vain qu'un autre, mais j'avoue que ce que Monsieur de Guise me dit de la qualité & du rang de la Dame, à laquelle il supposoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoître, que ce qu'il me disoit de sa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui témoignai donc sans déguisement la disposition où j'étois, de ne pas refuser cette avanture, & nous prîmes jour ensemble pour aller à un rendez-vous, où il me

Digitized by Google

promettoit de me donner l'occasion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours après dans une maison, où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laissa entrer. Il étoit environ cinq heures du soir, & le jour étoit encore assez grand, pour me faire voir que les meubles de cette maison étoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richesses de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Monsieur de Guise me laissa seul dans un cabinet jusques bien avant dans la nuit, me disant qu'il alloit préparer la Dame à ma visite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit être une maîtresse de ce Prince, & j'avois sujet de croire qu'il ne me l'avoit proposée que parce qu'il commençoit à s'en dégouter; mais telle est la foiblesse de la vanité humaine, que les réfléxions faisoient peu d'impression sur moi, tant j'avois envie de compter une Dame si puissante & si riche au nombre de mes conquêtes.

Mais quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit la même Dame Napolitaine, dont j'avois tant sujet d'être mécontent! Monsieur de Guise me la présenta, & me

Digitized by Google

dit en riant, qu'elle venoit réparer la faute qu'elle avoit faite, quand elle m'avoit abandonné à Naples. Je fus étonné, si je l'ai jamais été de ma vie, & ma premiere pensée fut une pensée de colere & de vengeance; mais enfin ce n'étoit pas le lieu de la laisser échaper, & voyant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tôt que Monsieur de Guise m'avoit trompé, quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puisqu'il étoit mieux que jamais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé n'avoit été que de me la faire voir, ou pour se réjouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me réconciliant avec elle. Je ne pus m'empêcher d'avoir un secret dépit contre la malice du Duc, & pour me venger de lui, je pris la résolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lâche; car enfin c'étoit une honte à moi, d'aimer encore une personne si digne de mépris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse, qui avoit quitté son pays pour lui, & qui n'étoit venue en Espagne que pour le chercher; mais je passai par des-

Digitized by Google

sus cette lâcheté & cette imprudence, & je trouvai le moyen, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille sans que le Duc s'en apperçût, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois si elle ne répondoit à mon amour. Elle me serra la main en entendant ces paroles, & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain elle m'envoya chercher, & sa vûe me fit faire de bonne foi, ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alleguant pour excuse, la crainte qu'elle avoit eûe de se rendre suspecte, si elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ses excuses fussent très-mauvaises, je les reçus comme si elles eussent été les meilleures du monde, & je lui promis de ne me plus souvenir du passé. Nous tombâmes ensuite sur le Duc de Guise, dont elle me fit de grandes plaintes, disant, que quoiqu'elle fût venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eût fourni des sommes considérables, il n'en étoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amusoit à être le rival du Roi d'Espagne, en faisant l'amour à une Dame qui étoit aimée de ce Prince. Il

Il eſt aiſé de penſer que je ne pris pas le parti du Duc ; auſſi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois, de rompre avec lui, & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des meſures juſqu'au bout, & que le Duc étant ſur ſon départ pour retourner en France, elle ne vouloit point ſe brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniére, que je n'aurois pas ſujet d'en être jaloux.

Je me laiſſai éblouir par toutes les choſes qu'elle voulut bien me dire, & je ſortis auſſi amoureux d'elle que ſi elle eût été une Veſtale. Cependant elle me trompoit encore lorſqu'elle faiſoit ſemblant d'être mal ſatisfaite du Duc de Guiſe, & on va voir ſi elle avoit lieu de lui ſavoir mauvais gré d'être le rival du Roi.

J'étois informé que le Roi d'Eſpagne étoit un Prince qui ne gardoit pas trop de meſures du côté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus ſouvent à Madrid, que les diverſes intrigues qu'il avoit eûes, & qu'il avoit encore. On m'avoit auſſi appris que tout le monde diſoit qu'il étoit alors amoureux d'une Etrangére qu'il voyoit chez le Comte..... & que c'étoit même cette Etrangére qui avoit agi auprès du Roi pour la liberté du Duc de Guiſe. Ce Duc m'en

Digitized by Google

avoit quelquefois parlé sans la nommer, mais comme le Roi avoit plusieurs maîtresses, je ne m'étois pas trop mis en peine de connoître celle-ci.

Le Gascon avec qui j'étois logé, étoit beaucoup plus curieux & plus intriguant que moi. Il avoit accès chez celui où le Roi avoit coutume de voir sa maîtresse, & il me dit que si je voulois, il me feroit voir ce Prince, un jour qu'il viendroit la voir. Je me laissai entraîner à cette curiosité, & m'étant rendu avec mon Gascon chez le Comte...., nous nous cachâmes dans un Escalier obscur qui donnoit sur un passage, par où l'on faisoit entrer le Roi. Ce Prince n'étoit accompagné que de deux Courtisans, & il venoit toujours en habit déguisé. Je le vis donc, & si je n'avois été prévenu que c'étoit lui, j'aurois eu de la peine à le reconnoître sous son déguisement, tant il étoit different de son habit ordinaire. C'étoit une espéce de Cape semblable à celles que les Professeurs en Droit portent en Espagne. Il fut ce jour-là peu de temps chez le Comte..... & nous le vîmes ressortir environ une demi-heure après. Dès qu'il fut parti, nous sortîmes aussi de l'endroit obscur où nous étions, & ayant voulu descendre l'Escalier, on nous cria de faire place. J'appr-

Digitized by Google

qus au haut de l'Escalier une Dame qui vouloit descendre, & mon Gascon me dit que c'étoit la maîtresse du Roi. Je me collai contre la muraille pour lui laisser le passage libre. Elle avoit le visage couvert d'un long voile qui m'empêcha de la voir, mais venant à passer auprès de moi, je sentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme si elle eût voulu me dire quelque chose; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien, Seigneur Comte, ce n'est pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort vîte, je ne pûs repartir, & je demeurai avec tout l'étonnement, qu'on juge bien que cette avanture pouvoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulût avoir une intrigue avec moi, & je sentis ma vanité bien flattée, de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moyens de la voir, & de savoir qui elle étoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine, puisqu'elle m'en avoit parlé quand elle s'étoit plainte que le Duc de Guise étoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plûtôt que je pûs, & l'ayant mise sur les amours du Roi, je lui

demandai qui étoit celle de ſes Maîtreſſes que le Duc de Guiſe aimoit. Elle ſourit à cette queſtion, & elle me demanda pour quelle raiſon je la lui faiſois. Je lui répondis que c'étoit par une ſimple curioſité. Elle me demanda encore pluſieurs fois ſi je n'avois point d'autre raiſon, & comme je lui faiſois toujours la même réponſe : Vous n'êtes pas ſincére, me dit-elle, je ſai plus de vos nouvelles que vous ne penſez. Celle que vous avez tant d'envie de connoître, eſt ma meilleure amie. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle vous a parlé ; mais ſi vous êtes ſage, vous la laiſſerez là, & d'ailleurs je ne crois pas que dans le temps que nous ſommes enſemble comme nous ſommes, vous vouluſſiez me faire l'infidélité d'embarquer une affaire avec une autre.

Je voulus nier d'abord que cette femme m'eût parlé, mais je vis que la Napolitaine étoit inſtruite, puiſqu'elle me repeta juſqu'aux termes dont elle s'étoit ſervie. J'avouai donc la vérité, mais je promis de m'en tenir là, & de ne faire nulle perquiſition pour découvrir qui étoit la Dame, ni pour avoir les moyens de la voir.

Le Duc de Guiſe m'en parla, & il me fit connoître qu'il n'étoit par moins inſtruit que la Napolitaine, mais au lieu de me dé-

Digitized by Google

tourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de suivre son exemple; qu'il devoit bien-tôt retourner en France, & qu'il me laisseroit le champ libre.

Je n'étois que trop disposé à faire ce que le Duc vouloit que je fisse, & je ne pouvois m'ôter de l'esprit la gloire que je me figurois, à avoir été ainsi prévenu. Cependant voulant dissimuler avec lui, je pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui témoignai aucune envie de connoître cette femme. Je n'épargnai pourtant rien pour en venir à bout, mais soit que je n'osasse m'expliquer ouvertement, soit que ceux à qui je m'adressois ne fussent pas mieux instruits que moi, je fus encore long-temps sans savoir qui elle étoit. Le Duc de Guise auroit pû me l'apprendre si j'avois voulu l'interroger, mais je me défiois de lui, ne doutant point que dès qu'il me verroit amoureux de la maîtresse du Roi, il n'allât tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des mesures.

Je restai donc dans mon ignorance, me faisant les plus belles idées du monde de cette nouvelle maîtresse, & me privant par ces idées chimériques, de la douceur réelle

Digitized by Google

que j'aurois pû goûter chez la Napolitaine; que je commençois à trouver insupportable, depuis que j'aimois, sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion, combien l'amour est une passion bizarre; car enfin quoique je n'eusse jamais vû cette femme, & que je ne m'en représentasse qu'une image en l'air, j'en étois pourtant plus occupé que je ne l'avois été d'aucune maîtresse. Il me semble même que ma passion étoit d'autant plus violente, que j'avois une idée moins distincte de l'objet qui la causoit. Au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vûe, l'amour se régle sur l'image qu'on en conserve, c'étoit ici tout le contraire. Je réglois l'image de ma maîtresse sur l'amour que j'avois pour elle, & c'est là ce qui me la faisoit croire beaucoup plus charmante, que si je l'eusse vûe.

Je connus alors par mon expérience, qu'il y a plus de vrai-semblance qu'on ne croit au caractére de ces Héros romanesques, qu'on nous représente courir le monde pour l'amour d'une Dame invisible, car je n'étois guére différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut même conduite de maniére à renouveller en ma personne tout le

Digitized by Google

merveilleux du Roman, car je reçus des lettres de la Dame, qui étoient très-tendres & très-passionnées, par lesquelles elle me promettoit de ne me pas laisser long-temps dans mon ignorance & dans mon inquiétude, pourvû que je lui fusse fidéle, & que je ne parlasse jamais des avances qu'elle me faisoit.

Je n'avois pas peu de peine à lui garder le secret, car toutes les fois que j'avois reçu de ses lettres, la Napolitaine m'en parloit, & paroissoit toujours très-instruite de ce qu'on m'avoit mandé. Je fus mené de la sorte pendant trois mois, au bout desquels je reçus un matin un billet, par lequel on me promettoit que ce même jour la Dame se feroit connoître à moi, & qu'elle se rendroit pour cela chez la Napolitaine.

Quelque chagrin que j'eûsse qu'on eût choisi cette maison pour le rendez-vous, j'avois une si furieuse envie de connoître ma maîtresse, que passant pardessus toutes sortes de difficultés, je ne manquai point à m'y trouver à l'heure marquée. Là, je reconnus que la Napolitaine, & la maîtresse du Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit écrit, étoient la même personne, qui avoit voulu se donner ce divertissement, voyant la facilité avec laquelle je m'étois laissé surprendre par ses avances.

Digitized by Google

Je sûs donc que cette Dame ayant quitté Naples pour suivre le Duc de Guise en Espagne ; avoit à peine paru à Madrid, que le Roi en étoit devenu amoureux ; que le Duc de Guise qui n'avoit à cet égard aucune délicatesse, avoit aidé lui-même à la faire voir au Roi, & qu'à la faveur du service qu'il avoit en cela rendu à sa Majesté, il avoit ménagé l'affaire de sa délivrance, & étoit resté en possession d'être le rival du Roi, sans que ce Prince, ou le soupçonnât, ou en eût de la jalousie.

Lorsque que toutes ces choses m'eurent été expliquées, je voulus faire semblant de n'en avoir pas été la dupe, & j'assûrai fort qu'il y avoit long-temps que j'étois instruit du tour que l'on me jouoit. Mais quand même la Napolitaine auroit été capable de croire par mes discours, que j'avois deviné sa malice, elle n'en auroit rien crû, par la maniére dont elle vit que je m'attachai à elle depuis que j'eus reconnu la vérité, car j'en fus plus passionné que jamais, au lieu que je l'avois négligée tant que j'avois eu dans l'esprit celle qui m'avoit parlé sur le degré.

Il est vrai que cette femme me parut avoir des charmes nouveaux, quand je me représentai que c'étoit celle dont je m'étois fait une

Digitized by Google

ême si charmante idée. Il semble que j'ajoûtai à ce qu'elle avoit de beauté, tous les attraits que j'avois attribués à la Dame invisible, & c'est ce qui doit marquer que l'amour a toujours besoin de l'imagination, & qu'il n'est jamais plus violent, que quand il est excité par d'agréables images ; mais en même-temps, on doit reconnoître la foiblesse & l'illusion du cœur, qui dans cette passion, donne presque tout à l'idée.

Quoiqu'il en soit, je recommençai à aimer la Napolitaine, comme si elle eût été une autre personne, & l'amour que j'eûs pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guise partit presqu'aussi-tôt, je me trouvai après son départ, encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de six mois. Je fus surpris de la maniére dont le Duc se sépara d'elle, & je vis bien que lui & sa maîtresse étoient à-peu-près du même caractére. La joie de retourner en France, le rendit insensible au déplaisir de quitter une femme, qui avoit tant fait de choses pour lui ; & cette femme, de son côté, fut peu touchée de son départ, par la gloire d'être maîtresse du Roi, & par la commodité de trouver en ma personne, un amant capable de tenir auprès d'elle la pla-

ce du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans leur procédé, c'est qu'ils se préparérent de concert à la facilité de se quitter, & que le Duc lui dit de bonne-foi qu'étant obligé de se séparer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la consolât de son absence, & qu'il ne pouvoit choisir personne qui lui convînt mieux que moi ; c'est-à-dire, qu'ils traiterent cette séparation avec un sang-froid, dont je n'aurois jamais crû que des personnes qui s'aimoient fussent capables. Heureux ! quand on est de ce caractére, & combien de fois ai-je eu lieu de souhaiter d'en être, car tout mon malheur a toujours été d'aimer avec trop de constance & de tendresse. J'étois né pour un autre siécle que celui-ci, & j'aurois été plus heureux & plus sage dans les temps, où il y avoit encore de la bonne-foi en amour.

La Napolitaine me parut si bien une maîtresse nouvelle, que j'oubliai jusqu'à son caractére, & que je me mis à lui faire l'amour, comme si tout ce qui m'étoit arrivé à Naples eût été un songe. Quand j'examine la cause de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité, car j'avoue qu'elle étoit flattée par la maniére dont cette Dame étoit revenue à moi. Si j'en eusse jugé favorablement, je n'aurois dû attribuer ce

retour qu'à la même légéreté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi, mais il étoit dit que je serois aveugle, & toujours dupe de cette femme.

Une autre cause encore de mon aveuglement, fut la grande oisiveté où je me trouvois à Madrid, & la difficulté d'y voir d'autres femmes. J'avois besoin d'occupation, & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la personne dont je parle, & je ne pouvois en choisir une moins propre à me procurer le repos que j'envisageois. Il est vrai qu'elle sut occuper mon oisiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guise fut parti, qu'elle s'avisa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le suivre en France. Tant que cette fantaisie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle disoit que j'étois cause de ce que ce Prince avoit pû se résoudre à la quitter, & de ce qu'elle-même avoit consenti à son départ.

Quand je vis qu'elle s'aviſoit de me faire ces incartades, je m'avisai aussi de lui en faire de mon côté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma délicatesse ne pouvoit s'accommoder de ce partage, c'est-à-dire, que nous

Digitized by Google

me fîsmes plus que nous quereller, & cela dura plus de trois semaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & ne me parla plus du Duc de Guise. Je lui fis aussi quartier sur le Roi d'Espagne, & nous fûmes bons amis.

Mais cette paix ne dura guére. Je la trouvai un soir comme une furie ; & lui ayant demandé la cause de sa colére, elle me témoigna une jalousie extrême contre une de ses rivales, car, comme je l'ai dit, le Roi d'Espagne avoit encore d'autres maîtresses qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois jusques-là toujours trouvée très-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale, mais qu'elle avoit fait des réfléxions qui l'avoient persuadée, qu'il lui étoit honteux de n'être pas aimée seule.

Quoique cette délicatesse me parût venir bien tard, je voulus pourtant m'en servir pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui représentai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que

Digitized by Google

par la penſion qu'il lui faiſoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conſeil ; & elle me dit au contraire, qu'elle vouloit ſe ſervir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprès du Roi ; pour le dégoûter de toutes ſes autres maîtreſſes, & demeurer ſeule en poſſeſſion de ſon cœur.

Je lui repréſentai encore, que rien ne lui étoit plus impoſſible que de fixer ce Prince, qui tous les jours ajoûtoit une maîtreſſe nouvelle à celles qu'il avoit déja. Elle perſiſta à me ſoûtenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit même que je l'aidaſſe, parce que perſonne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus ſavoir comment je pouvois la ſervir a débuſquer ſes rivales. C'eſt, dit-elle, qu'il faut que vous faſſiez ſemblant d'être amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre. Le Roi ne manquera pas d'être jaloux quand il ſaura que vous l'aimez. J'aurai ſoin de l'en inſtruire, & je tournerai ſi bien les choſes, que tout le chagrin du Roi ne tombera que ſur ma rivale.

Je lui dis qu'elle étoit folle, de vouloir m'engager à une choſe, qui ſûrement me ſeroit bien plus funeſte qu'à celle qu'elle vouloit détruire. Elle me répondit en colére

Digitized by Google

que si je ne le faisois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions ensemble, & que dès qu'elle lui en diroit un mot, je serois perdu.

Je trouvois toutes les propositions de cette femme si extravagantes & si folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlât sérieusement, mais elle soûtint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'étoit que trop sérieux. Dans les extrémités dont j'étois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire semblant d'aimer sa rivale, parce que cela me paroissoit plus long, & que j'espérai que sa fantaisie changeroit, au lieu qu'en la refusant, j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouât incessamment quelque tour auprès du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoître par où elle croyoit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille. Elle me dit que cela ne me seroit pas mal-aisé, puisqu'elle me la feroit voir; que quoiqu'elle fût sa rivale, & qu'elle eût envie de la perdre, elle ne laissoit pas de faire semblant d'être de ses amies, & qu'elle la voyoit souvent.

Nous convînmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle, & que je m'y trouverois. La chose s'exécuta comme nous

Digitized by Google

l'avions projettée, excepté que je ne fis point semblant d'être amoureux, parce que j'aimai bien-tôt de tout mon cœur.

Cette personne étoit une Catalane de dix-huit à vingt ans, que je nommerai Eleonor. Elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuse; elle n'étoit pas de qualité, & elle avoit été amenée à Madrid dans le temps de la revolte des Catalans contre l'Espagne, par la femme du Gouverneur, qui fut égorgé dans cette fameuse révolution. Cette Dame l'avoit fait connoître à la Cour, & le Roi l'aimoit passionnément sans en pouvoir rien obtenir. Il n'y avoit que ce Prince qui connût sa sagesse, parce que tout le monde étoit persuadé qu'il n'y avoit point de fille qui pût rien refuser à un Roi.

Comme elle étoit la plus belle des maîtresses de ce Prince, c'étoit celle qui donnoit plus de jalousie à la Napolitaine, & cette femme reprochant un jour au Roi l'attachement qu'il avoit pour elle, il lui avoua qu'elle lui avoit toujours résisté, & qu'il n'espéroit plus en rien obtenir, parce qu'il commençoit à se lasser de ses refus.

Cet aveu du Roi, fut ce qui mit la Napolitaine de mauvaise humeur contre cette rivale. Elle fut au désespoir qu'une fille si fa-

Digitized by Google

ge fût si aimée, & craignant que sa sagesse ne lui donnât la préférence dans l'estime de ce Prince, elle résolut de la détruire, en faisant croire au Roi qu'elle n'étoit sage que pour lui ; car c'est le génie ordinaire des femmes qui ont quelque chose à se reprocher dans leur conduite, de haïr & de décrier celles dont l'exemple les condamne. Je ne savois point que ce fût par ce motif que la Napolitaine vouloit que j'en parusse amoureux, & je ne l'appris que long-temps après.

Je fus touché de sa beauté dès que je la vis, & j'étois si rebuté de tous les travers de la Napolitaine, que mon cœur qui n'étoit point content avec elle, saisit avec ardeur la premiere occasion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour, & comme nous étions convenus que je me déclarerois son amant, je ne tardai pas à lui faire cette déclaration. Elle me répondit en termes généraux, & enfin elle m'assura que si la passion que je lui marquois étoit sincére, elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous prîmes jour au lendemain pour nous revoir, & la Napolitaine qui croyoit que tout ce que je faisois étoit une feinte, & qui étoit bien-aise que sa rivale s'enga-

Digitized by Google

geât de plus en plus avec moi, nous laissa seuls dès qu'elle fut arrivée.

Cette fille voyant qu'elle pouvoit me parler sans témoins, m'ouvrit son cœur; & après m'avoir assuré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi, elle me dit qu'elle auroit la même conduite pour quelque homme que ce fût, & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'épouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle, dès la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui dis que j'aurois souhaité être un parti digne d'elle, mais que j'étois obligé de lui avouer que j'avois peu de bien en France; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans, & qu'en un mot, ce seroit la tromper, que de lui promettre que je l'épouserois.

Elle me répondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richesses, & que pourvû qu'elle trouvât un mari qui pût lui donner son nécessaire sans s'incommoder, elle seroit contente. Je lui répliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes prétentions, & que tout ce que je pouvois faire pour son service c'étoit de lui donner mes conseils, pour embarquer quelque affaire qui lui fût avanta-

Digitized by Google

geuſe. Elle me dit que ce n'avoit été qu'en cette vûe, qu'elle avoit ſouffert l'amour du Roi; qu'elle ſavoit bien que ſa réputation en ſouffroit, mais qu'enfin ayant beſoin de ſupport, elle croyoit que Dieu ne l'abandonneroit pas, tant qu'elle n'auroit rien à ſe reprocher.

Ces ſentimens me rappellerent le ſouvenir de ma pauvre Carmelite; & je trouvai celle qui me parloit, ſi ſemblable à elle, qu'en ce moment je repaſſai ſur les avantures de ma vie, auſquelles elle avoit eu part, & cette penſée me fit venir les larmes aux yeux.

Eleonor fut fort ſurpriſe de me voir pleurer. Je lui dis que c'étoit l'effet de l'eſtime que j'avois pour elle, & du déſeſpoir où je me trouvois de ne pouvoir répondre, comme j'aurois voulu, à des ſentimens auſſi nobles & auſſi vertueux que les ſiens. Ce diſcours lui fit plaiſir, & je vis bien qu'elle en avoit pour moi plus d'eſtime & plus de confiance. Elle me dit que puiſque je voulois bien lui donner mes conſeils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui ſerviſſent à obliger le Roi d'Eſpagne à lui faire aſſez de bien pour m'épouſer, ſans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vous avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de

Digitized by Google

goût pour vous que pour tout autre. J'aime la France, & je croirois mon bonheur extrême, si je pouvois y passer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fusse de ces paroles, je ne laissai pas de lui dire toujours, que je ne voyois guére d'apparence à notre mariage, & je lui répétai si souvent qu'il n'y falloit pas penser, qu'elle s'en fâcha un peu contre moi. Ne croyez pas, me dit-elle, que si j'insiste à vouloir vous épouser, ce soit manque de trouver d'autres partis; car je vous dirai qu'il y en a un qui se présente, dont toute autre que moi seroit éblouie. Elle me conta alors, que le fils du Duc d.... étoit fort amoureux d'elle, & que si elle eût voulu y donner les mains, il l'auroit déja enlevée, mais qu'elle s'étoit toujours opposée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarrassé, & je connus bien que je l'aimois véritablement, par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit; mais enfin, voyant que je ne la pouvois épouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas négliger ce parti, qu'il falloit qu'elle ménageât le fils du Duc d.... & que je l'aiderois à lui faciliter les moyens de devenir sa femme.

Digitized by Google

Ce fut là à-peu-près que se termina la conversation de cette premiere visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en étois, & je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille étoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre, & dès la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fiére pour lui, avoit une intrigue avec moi, & que je m'étois vanté de ses bonnes graces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croyant qu'il étoit vrai que je m'étois vanté, comme on disoit, d'être bien avec elle, jura au Roi que cela étoit faux, & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne se contenta pas de ce que le Roi lui promit, elle suscita aussi contre moi le fils du Duc d.... qui lui donna sa parole qu'il me feroit dédire, ou qu'il m'ôteroit la vie. Je n'avois garde de me défier du tour qu'on me jouoit, & je n'étois rempli que d'estime & d'admiration pour cette fille, pendant qu'elle juroit ma perte.

J'étois donc fort en repos, quand un soir me retirant chez moi, je fus attaqué par six hommes robustes, qui me prenant par les

Digitized by Google

jambes, me firent tomber, & m'ayant ôté par là le moyen de mettre l'épée à la main, & de me défendre, me liérent & me conduisirent dans une maison, où la premiere personne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un visage furieux; & elle me dit qu'il falloit que je lui rendisse l'honneur que je lui avois ôté, ou que je m'attendisse à être haché en mille piéces. Le fils du Duc d.... étoit avec elle, qui me mettant le poignard sous la gorge, sembloit ne vouloir pas même attendre que je parlasse, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le péril où je me voyois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient son secours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne sai si mes regards lui firent compassion, mais retenant le bras de celui qui faisoit mine de me vouloir couper la gorge: Parle donc, malheureux, me dit-elle, par où ai je mérité les calomnies que tu as répandues contre moi?

La parole me revint à ce discours, & jugeant bien qu'il falloit qu'on lui eût fait entendre ce qui n'étoit pas, je commençai à craindre un peu moins; & continuant à la regarder tendrement: Moi, Madame, lui dis-je, j'aurois dit de vous des choses inju-

Digitized by Google

rieuſes ? Vous ne pouvez pas le croire, & je ne ſuis coupable que parce que je vous eſtime peut-être trop, & que j'ai pris trop de plaiſir à publier les louanges que vous méritez.

Je prononçai ces paroles d'un air ſi plein de bonne foi, que je vis bien qu'Eleonor commençoit à revenir des préventions qu'on lui avoit données. J'oubliai que j'étois en préſence d'un homme qui la vouloit épouſer, & je continuai à lui parler avec tant de paſſion, qu'en me juſtifiant dans l'eſprit de la fille, je commençai à me rendre coupable en celui de ſon amant. Il jugea bien qu'il falloit que je l'aimaſſe pour lui parler comme je faiſois, & c'eſt pour cela que m'interrompant, il continuoit toujours à dire qu'il falloit m'ôter la vie.

Eleonor lui répondit qu'il étoit bon de m'entendre, & auſſi-tôt elle m'apprit ce que la Napolitaine avoit dit au Roi. Je proteſtai que c'étoit une invention de ſa malignité & de ſa jalouſie ; & Eleonor paroiſſant tout-à-fait déſabuſée, me demanda ſi je ne voudrois pas bien ſoutenir devant le Roi ce que je diſois. Je m'offris à le ſoutenir, non-ſeulement en préſence du Roi, mais auſſi devant tout l'Univers, & je ne pûs m'empêcher d'accompagner mes proteſtations de

Digitized by Google

termes tendres & passionnés, lui répetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie si ma mort lui étoit agréable.

Tout cela me rendoit suspect au fils du Duc d.... qui regardant Eleonor avec dépit : Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, souffrez-vous qu'on vous parle de la sorte, & n'avez-vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il est mon rival ? Hé, ne voyez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne sait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de passion, que pour obtenir la vie, qu'il craint qu'on ne lui ôte ?

Bien loin de voir à ce discours, que j'avois fait une faute très-imprudente en témoignant mon amour en présence d'un rival qui pouvoit m'ôter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard sous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faisoit, en m'accusant de craindre la mort. J'oubliai donc entiérement le danger où j'étois pour ne témoigner que ma passion. Non, repris-je, ce n'est point la mort que je crains, je sai ce que je dis, & si vous voulez, dis-je, en parlant à mon rival, me faire délier, nous verrons qui de vous ou de moi, a le plus à craindre.

Digitized by Google

A ces paroles, cet homme qui n'étoit pas brave, se rapprocha de moi pour m'enfoncer son poignard dans la gorge, & je n'en évitai le coup que parce qu'Eleonor lui retint le bras, & se mit entre lui & moi. L'Espagnol voyant que sa maîtresse prenoit ma défense, sortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arrêté. Elle fit ce qu'elle put pour le retenir, mais inutilement, & elle resta seule avec moi, me déliant elle-même, & me blâmant fort d'avoir si mal-à-propos témoigné que je l'aimois.

Je la consolai comme je pûs, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la sorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois été saisi, en voyant qu'elle m'avoit accusé de mal parler d'elle. Je lui promis de désabuser le Roi quand elle voudroit, & de la venger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'étoit plus de quoi il s'agissoit, & que je ne devois penser qu'à lui donner les moyens de persuader à mon rival, que tout ce que j'avois dit ne venoit que de ce que j'avois été peu maître de moi, dans le danger dont je m'étois vû menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'elle voudroit pour cela, & elle me dit qu'il fal-

loit

loit que je commençaſſe par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fût cet ordre, je m'y ſoumis, l'aſſurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fût, & au péril même de ma vie. Cependant le fils du Duc d.... ſortit de ſi mauvaiſe humeur, & ſi irrité de ce qu'elle l'avoit empêché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aimoit, & qu'il avoit été convaincu de tout ce qu'on diſoit que je m'étois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus après ce témoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui perſuader de la mauvaiſe conduite de cette fille. Ainſi elle ſe vit décriée par tout, & je me trouvai la cauſe innocente du tort que cette médiſance lui faiſoit. J'en eus un chagrin mortel; & malgré ma promeſſe que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la venger de ſes ennemis, ou pour lui faire recouvrer ſa réputation, mais d'autres que moi prirent ſoin de l'un & de l'autre.

Le Roi croyant avoir lieu d'être perſuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, eſpera que puiſqu'elle n'avoit pû me réſiſter, car c'eſt ce qu'il penſoit, elle pour-

roit enfin se résoudre à avoir la même complaisance pour lui. C'est ainsi qu'à l'égard des cœurs qui ont peu de délicatesse, l'amour se nourrit par ce qui devroit le détruire. Il redoubla donc ses soins & ses empressemens pour elle avec tant d'éclat & d'assiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ses autres maîtresses.

Je ne sai si elle se laissa gagner, mais le Roi la maria quinze jours ou trois semaines après à un Seigneur Espagnol, auquel il donna, dès qu'ils furent mariés le Gouvernement de M..... retenant sa femme à Madrid.

J'étois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, après le danger où elle m'avoit exposé : mais elle fit tant de choses pour me faire revenir, que je succombai encore par les mêmes raisons qui m'avoient déja rappellé une fois auprès d'elle, je veux dire, par l'oisiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort négligée, je la trouvai résolue de ne voir jamais ce Prince, de refuser sa pension, & de retourner à Naples. Je m'opposai à ce dernier dessein, parce que je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle seroit par-

Digitized by Google

tie, de manquer d'amuſement, car j'étois alors perſuadé qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant c'eſt un malheur déplorable à un honnête homme d'avoir contracté ces maudites habitudes, juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai déplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'éviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-temps à me repentir de m'être oppoſé à ſon départ. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui répréſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en détourner, plus elle s'y opiniâtra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaiſance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi ſans cette complaiſance.

Quand j'eus ceſſé de la voir, elle trouva le moyen d'engager le fils du Duc d.... qui étoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'étoit changé en haine dès le moment que ſa maîtreſſe l'avoit empêché de me tuer dans l'avanture dont j'ai parlé. Cet-

Digitized by Google

te haine s'étoit fortifiée par le mariage de cette fille, & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il se trouva donc très-disposé à seconder la vengeance de la Napolitaine, lorsqu'il fut assez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame basse & cruelle, ils ne résolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur dessein par un domestique de la Napolitaine, qui avoit autrefois été le confident de l'intrigue que j'avois eûe avec elle, & qui avoit toujours continué à être dans mes intérêts, & à m'avertir de ce que faisoit sa maîtresse.

Etant instruit par cet homme des mesures qu'ils prenoient pour éxécuter leur détestable dessein, je crûs que je devois m'y opposer, non-seulement parce que j'étois moi-même redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire périr, mais aussi parce que j'avois conservé une véritable passion pour cette généreuse personne, & que d'ailleurs je me trouvois assez généreux moi-même pour prendre le parti des gens malheureux & opprimés, sans autre intérêt que d'avoir la gloire d'empêcher la violence.

La premiere démarche que je fis, fut d'avertir Eleonor des desseins qu'on tramoit

Digitized by Google

contre elle, & de lui dire qu'elle ne devoit point différer d'en inſtruire le Roi. Elle le fit, mais ayant dit à ce Prince, que c'étoit par moi qu'elle avoit ſû qu'on en vouloit à ſa vie, il alla ſe mettre dans l'eſprit que j'avois continué à la voir, & à être bien avec elle. Cela lui donna de la jalouſie, & ſa jalouſie lui fit croire, que je n'avois donné cet avis que pour me rendre néceſſaire, & c'eſt ce qui fut cauſe qu'il le négligea. Cependant il en dit un mot au pere de celui qui avoit conſpiré avec la Napolitaine, & ce pere dit à ſon fils, que j'avois fait avertir le Roi du deſſein qu'il méditoit. Le fils aſſûra ſon pere que cet avis étoit ſans nul fondement, & un pur effet de mon imagination, & il perſuada d'autant plus aiſément ce qu'il diſoit, qu'on ne voyoit guére d'apparence, qu'un homme comme lui, eût la lâcheté de faire aſſaſſiner une femme.

Ainſi mon zéle n'eut point alors d'autre effet que de me rendre ſuſpect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverſer. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le deſſein de me faire périr, pour mieux ſe défaire enſuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le

Digitized by Google

Roi devoit me faire arrêter, & je me cachai si bien, que j'évitai, & ceux qui avoient ordre de me prendre, & ceux qui me cherchoient pour m'ôter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sauver, & c'est le parti que j'aurois pris, si je n'avois été persuadé, que j'étois seul capable d'empêcher qu'on n'exécutât le dessein dont j'avois donné l'avis, & des circonstances duquel j'étois trop instruit pour n'en pas craindre les suites. Ainsi le desir de sauver la vie à une personne que j'aimois, quoique je ne la vîsse plus, eut plus de pouvoir sur moi, que le soin de ma propre vie. Je restai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'étois sauvé, & alors la Napolitaine & son amant me croyant bien loin, ne penserent plus qu'à exécuter ce qu'ils avoient projetté pour perdre leur ennemie.

Il est étrange qu'ils s'opiniâtrassent à une entrepriſe qui avoit été éventée par l'avis que j'avois donné, & dont après cet avis, ils ne pouvoient éviter d'être soupçonnnés, si elle s'exécutoit, mais ils n'en voulurent point démordre; & fermant les yeux à leur propre péril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vengeance.

Cependant j'étois fort embarrassé pour

Digitized by Google

trouver les moyens de détourner le coup qu'ils méditoient. N'ayant plus la liberté de paroître ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domestique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'avisai de me déguiser en Esclave Algérien. Je me barbouillai le visage, & je m'appliquai une grosse barbe postiche, qui me rendit tout-à-fait méconnoissable, & en cet état j'allai chez la Catalane à qui je me découvris, lui disant, que je n'avois pû l'abandonner dans le péril dont elle étoit menacée; que je la conjurois de ne point sortir sans escorte, & de souffrir que je me tinsse caché chez elle, parce que j'étois persuadé qu'on en vouloit à sa vie, & qu'au moins je voulois, ou la sauver de ses assassins, ou périr avec elle.

Elle ne douta point, en me voyant faire une pareille démarche, que le péril ne fût effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un prétexte à ne plus sortir, elle fit semblant d'être malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'étois un Esclave, qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus près de huit jours caché chez elle, & enfin le moment que nous apprehendions arriva.

Des gens armés vinrent sur le soir faire

insulte à quelques-uns de ses domestiques, qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en ayant tué quelques-uns, ils se rendirent maîtres de la porte, & le furent bientôt de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame étoit couchée, & ils ne trouvérent que moi qui leur en disputât l'entrée. Je fis assez de résistance pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient évité leur violence, le courage de se joindre à moi ; & là nous fîmes une espéce de combat fort sanglant, où ayant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où je trouvai le fils du Duc d..... qui les attendoit, & qui étoit le chef de cette belle expédition. J'avoue qu'à cette vûe je ne fus pas maître de moi, & que voyant ce malheureux, je me jetrai sur lui, & lui donnai un coup de sabre qui l'étendit mort sur le carreau.

Le Guet qui étoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arrêté & conduit en prison avec un des domestiques de la Catalane. Nous fûmes interrogés presque sur le champ, j'eûs le bonheur de n'être point reconnu. Toutes les dépositions

tions allérent à ma juſtification, & quelque bruit que fiſt le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de conſentir à mon élargiſſement, & on lui conſeilla même de ne pas pourſuivre une affaire qui ne faiſoit point d'honneur à la mémoire de ſon fils, parce qu'on ſe ſouvint alors des avis que j'avois donnés, & j'eus la conſolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de le négliger, & qu'on regretoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croyoit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine qui étoit impliquée dans cette affaire, diſparut dès qu'elle eut appris la mort de ſon Amant, & je ne doutai pas qu'elle n'eût pris le chemin de Naples.

On ne parla plus que du courage de l'Eſclave Algérien, & il ne fut non plus fait mention de moi que ſi j'avois été en France où tout le monde me croyoit, tant j'étois bien déguiſé. Eleonor ſeule ſavoit qui j'étois, & on ne peut dire quelle reconnoiſſance elle eut du ſervice que je lui avois rendu. Elle m'obligea de prendre une caſſette où elle avoit mis tout ce qu'elle avoit d'or & de pierreries; & ne ſe contentant pas de ce préſent, elle me dit qu'elle vouloit apprendre au Roi que c'étoit moi qui lui avoit ſauvé la vie, & engager ce Prince

Digitized by Google

à la reconnoissance qui m'étoit dûe. Je lui dis qu'elle se gardât bien de le faire, que ce seroit me perdre en voulant me rendre service, & que ce Prince ne manqueroit pas d'avoir une extrême jalousie quand il apprendroit ce que j'avois fait pour elle. Elle me crut; mais voyant que je parlois de retourner en France, elle me conjura fort de n'en rien faire. Elle représenta que le danger étoit passé, & que je pouvois sans aucun péril quitter le déguisement sous lequel je m'étois caché. Je lui répondis que je ne partirois point, mais que la grace que je lui demandois, c'étoit de me permettre, en reparoissant aux yeux de tout le monde, sous mon nom & sous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui d'Esclave Algérien pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faisant cette proposition, je n'avois fait que la prévenir, & que la reconnoissance lui avoit donné pour moi assez d'attachement pour souhaiter que ce déguisement nous servît à nous voir avec plus de commodité.

Je restai donc à Madrid, y faisant le personnage de deux hommes différens, & c'est ce qui m'exposa à de nouvelles avantures.

Fin du troisiéme Livre.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIE'ME.

ON a déja pû connoître plus d'une fois, en liſant le récit ſincére que je fais ici des avantures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choſes auſſi ſinguliéres que celles que les faiſeurs de Romans ont inventées ; mais on ne trouvera cette vérité nulle part plus ſenſible qu'en ce qui m'arriva à Madrid pendant que j'y fis les deux perſonnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter ne paſſe pour une agréable invention ; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une égale ſincérité, & des choſes qui paroiſſent incroyables, & de celles que l'on peut croire aiſément ; & je demande à ceux qui liront ces Mémoires, de n'ajoûter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les avantures de ma vie ont été différentes, ſelon l'âge & le temps où elles me ſont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette différence à meſure qu'on lira ces Memoires.

Digitized by Google

Etant résolu, ou plûtôt obligé de rester à Madrid, parce que les intérêts de Monsieur le Prince m'y retenoient encore, je partis dès que l'affaire de l'assassinat du fils du Duc d..... eut été terminée, & que la persuasion où l'on étoit qu'un Esclave Algérien l'avoit tué, m'eut entiérement assûré qu'aucun soupçon ne tomboit sur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus aussi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois été obligé de m'éloigner pour éviter le danger dont on m'avoit dit que j'étois menacé à l'occasion des avis que j'avois donnés. Le Roi me traita fort bien; & faisant semblant de s'intéresser à ma conduite, il me dit qu'il me conseilloit de ne plus voir Eleonor, puisque c'étoit elle qui avoit été l'occasion du malheur qui avoit pensé m'arriver. Aussi-bien, ajoûta ce Prince, n'y a-t-il rien à gagner dans le commerce d'une femme, dont le mari, quoiqu'éloigné, est fort jaloux.

Je savois mieux que personne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces salutaires avis, & comme j'étois assûré de voir sous l'habit de l'Esclave Algérien, la personne dont il vouloit que j'évitasse le commerce, je lui promis que je ne la re-

Digitized by Google

verrois jamais. Je paroissois tout le jour sous l'habit à la Françoise, & je reprenois quelquefois sur le soir celui de l'Esclave quand je voulois voir Eleonor. Cela dura quelque temps ; mais enfin le Roi eut de la jalousie de cet Esclave, & il dit à Eleonor qu'il étoit étonné qu'il restât si long-temps à Madrid après avoir eu la liberté : car ce fut la premiere récompense qu'on me donna, quand sous ce déguisement j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid pour faire quelque petit commerce, employant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner.

Le Roi qui vouloit se défaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il lui falloit encore donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoyeroit, afin qu'on les donnât à cet Esclave, & qu'on l'obligeât de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir, & de ne plus reprendre l'habit d'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave étoit parti.

J'avoue que je me vis privé avec une

douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi ; mais comme après tout je restois à Madrid, nous nous consolâmes un peu par l'espérance de retrouver peut-être l'occasion de nous voir ; car elle me fit promettre que tant que le Roi le lui défendroit, je la ménagerois assez pour ne lui pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oisiveté, qui avoit déja été la cause des engagemens que j'avois eu en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Mémoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Donna Isabella pour la mieux déguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il étoit rare que je les eusse tête à tête, & nous avions toûjours pour témoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses générales que cette femme me dit, elle me

parla souvent de l'Esclave Algérien, qu'elle me dit qu'elle avoit vû une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi-bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il étoit autre chose que ce qu'il paroissoit.

Je jugeai à ce discours que cette femme savoit que cet Esclave & moi étions la même personne; & pour mieux m'en éclaircir, je répondis que je l'avois fort connu pendant le séjour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi! dit cette femme, il est parti? Elle prononça ces paroles avec chagrin; & dans la pensée où j'étois qu'elle savoit que cet Esclave n'étoit autre que moi, je crus que son chagrin étoit dissimulé. Je lui répondis qu'il étoit vrai que l'Esclave étoit parti, & qu'il ne paroîtroit plus jamais en Espagne. Elle témoigna qu'elle en étoit très-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curiosité d'entretenir un homme si extraordinaire.

Je ne savois que penser du chagrin qu'elle témoignoit, mais toujours persuadé qu'elle ne paroissoit affligée du départ de l'Esclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le desir qu'elle avoit eu de le voir, je crûs qu'elle vouloit que nous eussions une intrigue ensemble, &

cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant je me trompois; elle n'avoit aucun soupçon que je fusse cet Esclave. C'étoit pour lui seul qu'elle avoit tant d'empressement, & je le reconnus dans la suite. Je lui dis en la quittant que je lui étois obligé des bontés qu'elle avoit pour cet Esclave, & que si elle vouloit me marquer un lieu où on la pût trouver sans témoins, je lui donnerois le moyen de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il étoit vrai que l'Esclave ne fût pas parti. Elle me fit cette demande d'une maniére si naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, & qu'elle ne soupçonnoit point que ce fût moi qui eût paru sous l'habit & le nom de l'Algérien. Je lui répondis qu'effectivement il n'étoit pas parti, que je savois où il étoit, & que quand elle voudroit je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce soin-là. C'est assez que vous m'appreniez où il se retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la pensée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, je lui dis qu'il se retiroit chez un Marchand dont je lui enseignai la

Digitized by Google

demeure. Ce Marchand étoit de ma connoissance, & à peine eûs-je quitté cette femme, que j'allai le voir pour lui dire qu'en cas qu'on vînt chercher chez lui un Esclave d'Alger, il répondît que c'étoit bien chez lui qu'il demeuroit, mais qu'il n'étoit pas au logis, qu'on revînt le lendemain sur le soir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je retournai deux jours après chez le Marchand pour savoir si l'on n'étoit point venu chercher l'Esclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la pensée que j'avois eûe d'abord, & me persuada que la Dame ne m'avoit parlé de l'Esclave que pour me faire connoître qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hazard permit que ce jour-là je lui parlasse sans témoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Esclave que si elle ne m'en eût jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui témoignai que je l'aimois éperdûment. Cette femme reçut cette déclaration avec une fierté qui me déconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit son mari de l'insolence que j'avois de lui témoigner de l'amour; qu'elle me défendoit de retourner jamais chez elle, & ajouta que si j'y remettois les pieds, on

me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le temps de lui répondre, & elle me quitta, me pouſſant elle-même hors de la chambre, & criant comme ſi j'avois voulu lui faire violence.

Son mari étant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la ſéduire; & cet homme ſans m'entendre, me dit que ſans l'intérêt que Monſieur le Prince prenoit à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui répondis que j'étois moins coupable qu'il ne croyoit, que je n'avois rien dit à ſa femme qui eût l'air ni de violence, ni de ſéduction; que c'étoit de ſimples honnêtetés, telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes, & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiſer à ces paroles, & il me laiſſa ſortir.

J'étois outré contre le procédé de cette femme, & je me repentis terriblement de la déclaration que je lui avois faite, bien réſolu de m'obſerver davantage, & de n'en plus hazarder de pareilles en un pays auſſi ſujet aux incidens que l'Eſpagne. Cependant quelque colére que j'euſſe contre Dona Iſabella, il me ſembla que je n'en avois

que plus de passion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je sentis bien que l'amour s'irrite presque toujours par les difficultés.

Je ne voyois guéres d'apparence à gagner l'esprit d'une femme qui en avoit si mal usé, quand le Marchand chez qui je l'avois adressée pour apprendre des nouvelles de l'Esclave, vint me chercher pour me dire qu'on étoit venu le demander; & que selon mes ordres il avoit remis au lendemain la personne qui étoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fût de la part d'Isabella qu'on étoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fûs tout le jour après avoir repris l'habit & la barbe de l'Esclave, en attendant l'heure où l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectivement sur le soir, & ayant demandé au Marchand si l'Esclave étoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que si je voulois la suivre elle me feroit voir une personne qui avoit une extrême passion de me parler. Je lui dis que j'étois prêt d'aller où elle voudroit, & sans me répondre, elle me fit signe de la suivre.

Elle me mena par plusieurs rues écartées, & nous nous arrêtâmes devant une

Digitized by Google

maiſon où il y avoit un balcon aſſez bas, d'où après que la Duegne eut touſſé deux ou trois fois, on jetta une échelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obéis avec précipitation, tant j'avois d'impatience de ſavoir ſi je trouverois Iſabella. C'étoit elle-même, qui après m'avoir aidé à monter ſur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau aſſez éloigné pour ne l'éclairer qu'à demi, mais qui donnoit aſſez de lumiére pour me faire reconnoître que c'étoit Donna Iſabella avec qui je me trouvois.

Elle me dit que quoiqu'elle ne m'eût vû qu'une fois en paſſant, elle avoit été touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite l'avoit déterminée à ſe confier à moi. Je ne pouvois m'ôter de l'eſprit que cette femme me reconnoiſſoit. Cependant pour en être éclairci davantage, je déguiſai ma voix comme j'avois toujours fait quand j'avois paru ſous l'habit de l'Eſclave, & je lui répondis que quelque obligation que je lui eûſſe de la démarche qu'elle faiſoit, je ne pouvois lui diſſimuler que j'avois appris le procédé qu'elle avoit eu pour un de mes amis, nommant mon nom, à qui elle avoit fait faire

Digitized by Google

une avanie bien cruelle, quoiqu'il ne fût coupable que de l'avoir voulu aimer.

Quoi! reprit-elle, cet homme eſt-il donc tant de vos amis, & vous a-t-il raconté cela? Oui, lui dis-je, Madame, & j'avoue que cela m'a un peu fait perdre la bonne opinion que j'aurois eûe de vous. Hé quoi, dit-elle encore, me connoiſſez-vous, & m'avez-vous vûe? Oui, lui dis-je, mon ami vous a montrée à moi un jour que je vous vis ſortir de l'Egliſe de..... Hé où étiez-vous, dit-elle, je ne vous vis point? Vous paſſâtes, lui dis je, avec tant de précipitation, que vous ne regardâtes point ceux qui vous éxaminoient. Mais, reprit-elle, on m'avoit dit que vous ne paroiſſiez plus, & que vous étiez parti. Il eſt vrai, repris-je, que je me cache, & que tout le monde me croit parti, mais ce jour-là je ne pûs reſiſter à l'envie que j'avois de connoître une femme que mon ami me faiſoit d'un ſi étrange caractére. Hé bien; répondit-elle, m'avez-vous trouvée ſi digne de mépris? Je vous ai trouvé, lui dis-je, auſſi belle que vous êtes, & j'ai été fâché qu'une ſi aimable perſonne fût ſi méchante. Mon Dieu, dit elle, ne croyez point que je ſois méchante. Vous voyez comme je me fie à vous, & je ſerois per-

Digitized by Google

due si vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis-je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez si mal usé avec lui. C'est vous, reprit-elle, qui en êtes cause, car depuis que je vous ai vû, tout autre homme m'a été insupportable, & j'ai maltraité votre ami, parce que je ne me suis point senti d'inclination pour lui, & que j'ai été bien-aise de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi! Madame, repartis-je, mon ami vous paroît donc bien haïssable! Oui, me dit-elle, il a un caractére qui ne me revient point. Enfin, il ne faut point raisonner sur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la même personne qui me trouvoit haïssable sous ma figure ordinaire, eût de la passion pour moi sous l'habit & la barbe d'un vilain Esclave. Mais tel est le caprice des femmes & celui de l'amour, & il ne faut point disputer des goûts. Je me trouvai si humilié de tout ce qu'on me disoit de moi, que je fus tenté de me découvrir. Je resistai à cette tentation, mais je

Digitized by Google

né pûs m'empêcher de combattre un peu l'averſion que la Dame avoit pour moi quand je paroiſſois ſous ma figure ordinaire, & je ſus auſſi jaloux du bonheur de l'Eſclave, que ſi ce n'avoit pas été moi-même.

Cette vanité fut cauſe que je ne répondis pas comme j'aurois dû le faire aux empreſſemens d'Iſabella, & elle s'apperçut bien que toute l'application de l'Eſclave qui lui parloit, étoit de lui donner bonne opinion de ſon ami. Elle en fut irritée, & elle me dit que je ne méritois pas l'honneur qu'elle me faiſoit, puiſque je paroiſſois plus touché de mon ami que d'elle. Je vis bien alors que j'avois fait une ſottiſe, & je tâchai de raccommoder ce que j'avois gâté; mais elle me répondit qu'elle ne pouvoit plus ſe fier à moi, & que ſi je voulois qu'elle continuât à m'aimer & à me voir, il falloit que je lui promiſſe, non ſeulement de ne rien découvrir jamais à mon ami de la démarche qu'elle avoit faite pour moi, mais auſſi de ne lui jamais parler à elle-même d'un homme qu'elle ne pouvoit aimer. Je lui fis l'une & l'autre promeſſe, mais elle me dit que pour s'aſſûrer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevûe à une autre fois,

Digitized by Google

& que dans un jour j'aurois de ſes nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniére dont j'en uſerois, ſi en effet je l'aimois plus que mon ami. Quelque choſe que je lui pûſſe dire, il en fallut paſſer par-là. Elle m'obligea de me retirer, & étant deſcendu par la même échelle, je retournai chez mon Marchand.

Jamais on n'a été agité de penſées plus diverſes que je le fûs après cette avanture, & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, ſi l'on ne ſavoit pas que l'amour propre & la vanité eſt la plus forte de nos paſſions.

Quelque réfléxion que je fiſſe, il me fut impoſſible de me réſoudre de profiter de la foibleſſe de cette femme ſous un autre nom & ſous un autre habit que le mien. Il me ſembloit qu'il y avoit de la honte à n'en être redevable qu'à mon déguiſement, & je réſolus, ſi on venoit encore me prendre pour me mener au même rendez-vous, d'y aller, non plus ſous l'habit de l'Eſclave, mais ſous le mien.

Je paſſai toute la journée chez le Marchand, & la même Duegne revint ſur le ſoir redemander encore l'Eſclave. Je m'étois habillé à la Françoiſe, & le plus magnifiquement que j'avois pû: mais dès qu'on me

me dit que la Duegne me demandoit, je mis ma barbe postiche, & une veste qui cachoit mes habits, & je suivis en cet état la Duegne, qui me mena au même balcon, où je trouvai encore la même échelle par où je montai; mais avant que de monter je jettai la barbe & la veste, & j'arrivai sur le balcon habillé à la Françoise, & tel que j'étois quand Isabella m'avoit fait l'ayanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir; mais à peine fus-je entré dans la chambre que me reconnoissant, elle jetta un grand cri, disant qu'elle étoit perdue & qu'on l'avoit trahie. Je me jettai à ses genoux, la conjurant de ne point faire de bruit. Elle parut se rassûrer, mais ce ne fut que pour me dire ces paroles: Je sçai bien que le coquin vous a plus aimé que moi, puisqu'il vous a dit mon secret, mais si vous m'aimez, vous m'aiderez à me venger de ce perfide Esclave, & ce n'est qu'à ce prix-là que je vous promets de vous écouter.

Je vous vengerai, lui dis-je, comme il vous plaira, & je vous réponds que je vous aime mille fois plus que lui, & que je lui arracherai la vie si vous le voulez, mais au moins apprenez-moi par où un si vilain homme a mérité un cœur que vous m'avez

refuſé ? Allez me venger, me dit-elle, & quand vous m'aurez apporté ſa tête, vous ſerez contente de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire en faiſant réflexion à cette bizarre avanture, & je crus qu'il étoit temps de me déclarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter ſa tête, autrement que vous la voyez, puiſque cet Eſclave eſt un perſonnage chimérique, qu'il eſt le même que moi qui me ſuis déguiſé ſous cet habit, qui ſuis venu encore hier ici, & qui mérite ſeul vos bontés.

Iſabella étoit ſi interdite qu'elle écoutoit à peine ce que je lui diſois ; mais quand je lui eus répeté pluſieurs fois la même choſe, elle m'écouta enfin, mais elle n'en fut pas pour cela plus perſuadée que j'étois en effet le même Eſclave qu'elle avoit aimé. Non, diſoit-elle, cela eſt impoſſible, & il faut pour vous croire que je vous voye ſous l'habit que vous aviez hier. Il eſt aiſé, lui dis-je, Madame, de vous contenter, puiſque j'ai laiſſé au pied de votre balcon la barbe & la veſte qui me déguiſoient ; & ſi vous voulez me le permettre, j'irai reprendre l'une & l'autre, & vous verrez que je ſuis en effet ce que je dis. Elle parut y conſentir ; & auſſi-tôt deſcen-

Digitized by Google

dant par la même échelle, j'allai reprendre l'équipage Algérien; mais dès que j'eus le pied hors de l'échelle, Isabella la retira, & il me fut impossible de remonter. J'eus beau tousser & faire du bruit, l'échelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'étoit retirée.

Cette étrange bizarrerie m'étonna au-delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Isabella n'avoit pas été trompée, & qu'elle n'avoit retiré l'échelle, que parce qu'elle avoit cru que je n'étois pas l'Esclave, & que j'avois seulement pris sa place pour profiter de la passion qu'elle avoit pour lui.

Comme la nuit étoit fort obscure, & que je ne pouvois reconnoître la maison où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre jusqu'au jour pour la reconnoître; j'allai m'asseoir sur une borne qui étoit vis-à-vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y étois, & je commençois à y sommeiller, quand je fus réveillé par le bruit de plusieurs hommes que j'aperçus venir à moi l'épée à la main. Je démêlai la voix de Manrique, & c'étoit lui en effet qui venoit pour m'assassiner.

J'appris depuis que c'étoit sa femme qui l'avoit envoyé, bien qu'elle crût toujours

que je n'étois pas l'Esclave, soit qu'elle fût fâchée de s'être trompée. Comme la maison où je lui avois parlé étoit la sienne, à peine fus-je descendu du balcon qu'elle alla conter à son mari, que j'avois voulu entrer dans sa chambre, & que j'étois encore dans la rue, en attendant l'occasion d'escalader les fenêtres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de temps à cette nouvelle, & prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si tôt que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarrassoient, & mettant l'épée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, & avant que les autres pussent m'entourer, je me sauvai courant de toute ma force.

C'étoit Manrique que j'avois blessé, & l'attention que ses domestiques donnerent à secourir leur Maître qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laisserent échaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'ayant pû retrouver le chemin de ma maison, qu'à la pointe du jour, & ayant été assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les Domestiques ramasserent la veste & la barbe que j'avois quittées. Il les porterent à Isabella, qui reconnut que c'étoit le même équipage sous lequel elle avoit tou-

Digitized by Google

jours vû son cher Esclave, & elle commença à croire en les reconnoissant, que les choses pouvoient être telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crût pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginât qu'il étoit de son honneur de dissimuler, on ne fit encore dans cette affaire aucune mention de moi, & le bruit courut que le même Esclave qui avoit tué chez Eleonor le fils du Duc de..... étoit celui qui avoit blessé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Esclave que contre moi; & comme on le croyoit parti depuis longtemps, on regarda ce qu'on en disoit, comme une imagination de Manrique, qui se garda bien de produire en Justice la barbe & la veste qu'il avoit trouvées, & qui se contenta d'être persuadé dans son cœur que c'étoit moi qui l'avoit blessé, lorsqu'il m'avoit attaqué pour se venger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la blessure se trouva legére, & qui fut bien-tôt en état de sortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit, & ne pouvant douter que sa femme ne l'eût suscité contre moi dans cette derniére affaire, je me tins sur mes gardes, m'attendant

Digitized by Google

à en recevoir bientôt quelque insulte; mais j'en fûs garanti par l'endroit d'où je l'espérois le moins, & c'est ce qui doit encore nous faire connoître le génie & le caprice des femmes.

Donna Isabella faisant réflexion à tout ce qui s'étoit passé, commença enfin à sortir d'erreur, & à être persuadée que l'Esclave & moi nous étions la même personne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Esclave se réveilla en ma faveur, & elle se repentit de m'avoir rendu suspect à son mari. Voici l'étrange parti qu'elle prit pour lui ôter les soupçons qu'elle lui avoit donnés contre moi.

Comme elle commença à m'aimer dès qu'elle fut bien persuadée de la chimére de son Esclave, & à sentir pour moi le penchant qu'elle avoit eu pour le personnage supposé, elle chercha les moyens de m'entretenir, pour m'apprendre les sentimens que je lui avois enfin inspirés.

Elle n'eut pas de peine à y réussir si-tôt qu'elle le voulut. Je la vis chez le même Marchand où elle avoit envoyé sa Duegne, & elle vint un jour sous l'habit de cette Duegne, comme si elle eût eu à me parler de quelque affaire. Moins j'étois préparé à cette visite, plus je fus surpris de la re-

Digitized by Google

cevoir, & quoique je me défiasse de la Dame, je crus devoir l'écouter. Elle me protesta qu'elle n'avoit point eu de part au dessein que Manrique avoit eu de m'assassiner. Comme je savois la vérité de cet article, je ne voulus pas la laisser parler qu'elle n'en fût convenue, & enfin elle avoua tout, & continua ainsi.

Il est vrai que je m'étois entêtée de cet Esclave sans savoir que ce fût vous. Vous devez me pardonner cet entêtement, puisqu'après tout c'étoit vous qui me le causiez; & vous verrez bien dans la suite que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vous ai rendu suspect à mon mari, mais j'ai un moyen infaillible de vous gagner sa confiance, & voici ce qu'il faut que vous fassiez. Trouvez le moyen de lui parler, & pour cela tâchez de le voir chez quelqu'un de vos amis communs. Vous lui direz que vous n'avez jamais été capable d'avoir pour moi les desseins qui vous ont brouillé avec lui; que c'est une fausse accusation que je vous ai suscitée, parce que j'étois entêtée de l'Esclave d'Alger, & que je m'étois apperçûe que vous en aviez connoissance. Vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui disant que c'est de cet

te femme que je me servois pour voir cet Esclave. Je préparerai Beatrix à la réponse qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira sera à votre justification.

Donna Isabella m'ayant parlé de la sorte, je lui fis mes difficultés sur un projet aussi délicat que celui-là; & lui ayant demandé encore plusieurs fois si elle ne voyoit point d'inconvénient à tout ce qu'elle m'ordonnoit, elle me dit que je fisse ce qu'elle m'avoit dit, & que je ne me misse en peine de rien. Je la quittai en lui promettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune réflexion que je n'aye faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulût passer dans l'esprit de son mari pour avoir eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse; & d'ailleurs j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublât sa jalousie, & ne lui fist encore observer davantage sa femme, & ne me privât ainsi du fruit de cet artifice, mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari. C'est ce qui me fit passer par-dessus ces difficultés, & ce qui me détermina à faire ce qu'elle me conseilloit.

Mais

Digitized by Google

Mais après tout, il faut avouer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelque indigne qu'elle en fût, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obéir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter, sous mon vrai nom, de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algérien.

Je cherchai donc l'occasion d'entretenir Manrique, & l'ayant trouvée, je lui témoignai que j'avois à lui découvrir un secret important. Alors, voyant qu'il m'écoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Donna Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit été pour l'Esclave d'Alger; qu'étant le seul qui eût connoissance de cette intrigue, parce que cet Esclave me l'avoit avouée, Isabella m'avoit rendu suspect pour ôter toute créance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'étoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit été

OXFORD INST. TAYLOR
Digitized by Google

bleſſé avoit laiſſé tomber une veſte, mais qu'outre la veſte, ayant encore laiſſé une barbe poſtiche, il avoit peur que ce ne fût quelqu'un qui étant inſtruit du commerce de ſa femme, eût voulu la venir voir ſous ce déguiſement. Là-deſſus il me demanda s'il y avoit long-temps que cet Eſclave étoit parti, & je lui dis qu'il étoit ſorti de Madrid dès le lendemain de ſa bleſſure, & qu'au reſte il ne falloit pas s'étonner qu'avec ſa veſte on eût trouvé une barbe; que je ſavois que cet Eſclave, outre ſa barbe naturelle, en portoit ſouvent d'artificielles pour ſe mieux déguiſer.

Manrique parut content de cette réponſe, mais il me dit que ſi je voulois lui rendre le ſervice entier, il falloit que je trouvaſſe moyen de faire que cet Eſclave revînt à Madrid, afin qu'il pût ſe venger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoûtant qu'il ſeroit bien-aiſe que je viſſe ſa femme, à laquelle il m'aſſura qu'il ne témoigneroit rien de ce que je lui avois appris, juſqu'à ce que l'Eſclave fût revenu, & qu'il pût convaincre ſa femme en ſe ſaiſiſſant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut

Digitized by Google

donner dans le panneau, me parut si extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fût pas naturelle ; & je fus long temps sans oser me fier ni à lui, ni à sa femme : mais enfin l'amour que j'avois pour elle surmonta mes défiances.

J'allai chez lui ; je vis sa femme commodément, parce qu'il m'en procuroit lui-même la commodité, & nous profitâmes ainsi assez long-temps du fruit de notre artifice ; mais enfin Manrique se lassa de ce que l'Esclave ne revenoit point. Je lui dis plusieurs fois que cela ne dépendoit pas de moi ; que j'avois beau écrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fût mort ; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puisque l'Esclave ne paroissoit plus, il falloit que je l'aidasse à se défaire de sa femme ; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de son commerce ; qu'il me prioit de lui soutenir la même chose, & que quand elle en auroit été convaincue, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extrémité, mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Tout ce que je pus faire fut d'avertir la femme du dessein de son mari, & ce fut alors que le génie de

cette femme se développa tout entier. Elle ne me parut point étonnée de ce que je lui apprenois, parce qu'elle avoit résolu de tout faire retomber sur moi, soit qu'elle ne m'eût jamais aimé, soit que son amour eût fini, soit que l'intérêt de se remettre bien avec son mari lui parût préférable à tout le reste. Sa réponse fut qu'elle ne craignoit ni son mari, ni moi, & qu'elle savoit bien le moyen de se défendre des desseins que nous avions formés l'un & l'autre pour la perdre.

Cette réponse me surprit étrangement; & craignant qu'elle n'eût mal entendu, je lui répétai tout ce que je venois de lui dire, ajoûtant que je mourrois plutôt que de servir son mari dans les desseins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de cette assurance, & elle me dit que pourvû que je ne témoignasse rien à son préjudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui répétant encore que je ne comprenois pas comment elle avoit pû croire que je voulusse lui faire tort, mais la méchanceté de cette femme passoit tout ce que j'en aurois pû jamais imaginer.

A peine l'eûs je quitée, qu'elle alla trouver son mari, à qui elle dit en pleurant que sa conscience & son devoir l'obli-

Digitized by Google

geoient de ne plus lui laisser ignorer qu'il recevoit chez lui en ma personne, un homme qui ne cherchoit qu'à le deshonorer. Je sai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour mériter votre confiance. Il me l'a avoué lui-même, parce qu'il a cru que j'étois assez folle pour l'aimer, mais tout ce qu'il vous a dit est une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Esclave Algérien qui soit venu chez moi que lui même. Il étoit sous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu escalader mes fenêtres. C'est lui qui vous a blessé, & je ne l'ai souffert chez moi depuis ce temps-là, qu'à cause que je n'ai pû faire autrement, par la maniére dont j'ai vû que vous en étiez infatué; mais enfin son insolence est montée au point que je ne dois plus le souffrir, ni vous laisser ignorer les raisons que vous avez de vous venger de ses artifices.

Tout ce que cette méchante femme disoit à son mari, lui parut si vraisemblable, qu'il s'étonna qu'il eût pû soupçonner sa vertu, car elle l'avoit toujours averti que j'avois dessein de la suborner. Enfin il fut persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Esclave Algérien mêlé dans cette affaire que moi même. Il embrassa sa femme, lui demanda mille fois pardon de ses soupçons,

& lui promettant que je ne ſerois pas long-temps ſans recevoir la peine que méritoient mes menſonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que j'euſſe à me défier de ſa femme & de lui ; & ſi je fus quelque-temps ſans retourner chez eux, c'eſt parce que je voulois éviter l'éclairciſſement qu'il m'avoit dit qu'il vouloit avoir avec ſa femme. Il y avoit près de huit jours que je ne les avois vûs, quand je reçûs un billet d'Eleonor, qui m'avertiſſoit de ſortir d'Eſpagne en diligence, parce qu'on avoit réſolu de me faire aſſaſſiner.

Quelque preſſant que fût l'avis qu'on me donnoit, je ne pûs me réſoudre de m'en tenir au billet par lequel il m'étoit donné, & je voulus voir celle qui me l'avoit écrit. Je ne l'avois point vûe depuis la priére qu'elle m'avoit faite de ne plus aller chez elle, & je n'oſois y paroître ni dans mon habit, ni dans celui de l'Eſclave. Cependant ayant reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me déguiſai encore, & repris l'habit ſous lequel j'avois eu accès chez elle, faiſant ſemblant d'être revenu pour lui apporter encore des nouvelles de ſon mari.

On l'avertit que c'étoit l'Eſclave d'Alger ; & au lieu de me faire monter, elle m'appri

en peu de mots, que Manrique avoit publié par tout que c'étoit moi qui étois l'Esclave, & qui sous cet habit avois tué le fils du Duc d.... que le Roi le savoit, qu'il en avoit une jalousie extrême; que ce Prince l'avoit querellée comme si elle eût favorisé ce déguisement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'étoit point revenu la voir, qu'elle se croyoit disgraciée, mais que ce qui étoit bien assuré, c'est que le Roi, le Duc d..... & Manrique, me feroient périr, si je ne cherchois à me mettre en sureté.

La maniére dont elle me parla, en m'apprenant toutes ces choses, me fit bien juger que je n'avois pas de temps à perdre, & que le seul parti que je devois prendre, étoit de suivre son conseil, & de partir; mais j'avoue que je balançai par le regret de m'éloigner d'elle, & d'avoir été la cause innocente de tous les chagrins qu'elle avoit eûs. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colére, elle me dit, que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'étoit une marque que je comptois sa perte pour rien, puisqu'elle seroit effectivement perdue, si l'on venoit à savoir qu'elle m'eût encore parlé. Après ces paroles, elle ne voulut plus m'entendre,

Digitized by Google

& elle donna ordre qu'on me fist sortir.

J'étois au déſeſpoir de me ſéparer de la ſorte d'une perſonne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu juſques-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique, & du péril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas poſſible de partir, & l'amour me fermant les yeux à toute autre conſidération, qu'à ce qui pouvoit le ſatisfaire, je ne penſai qu'à me donner à moi-même des raiſons plauſibles pour demeurer.

Les affaires de Monſieur le Prince me ſervoient toujours de prétexte; & quelque inutile que je lui fuſſe à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit ſe paſſer de moi, dès que mon entêtement & ma folie me faiſoient trouver de la peine à m'éloigner.

Je fus donc convaincu que je devois reſter, & j'éprouvai encore en cette occaſion que l'amour prend toujours l'aſcendant ſur toutes les autres paſſions, & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à être aveugle pour tout le reſte. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid, pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je n'avois fait,

Digitized by Google

je ne laissai pas de penser encore à me venger de Donna Isabella, & c'est là après tout ce qui m'occupa le plus, tant j'étois peu sûr de ce que je souhaitois. J'avois mille raisons de me plaindre du procedé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de ressentiment & de colére contre elle, que ce mauvais goût, qui me rendoit plus aimable à ses yeux sous un autre visage que sous le mien.

Je résolus de lui donner encore le change; & comme il m'avoit semblé qu'elle n'étoit pas trop persuadée que l'Esclave d'Alger, fût le même que moi, je voulus voir si je ne pourrois point lui faire croire que nous étions deux personnes différentes. Voici à-peu-près ce que je lui écrivis, pour éprouver si je ne pourrois point la remettre en goût pour cet Esclave.

Vous serez surprise, Madame, de recevoir une Lettre d'un caractére qui vous est inconnu. Je suis Acma-hamet, cet heureux Esclave d'Alger, qui n'a disparu que par la perfidie d'un ami, qui a essayé sous mon habit & sous mon nom de profiter d'un bonheur qui m'étoit destiné; mais enfin je n'ai plus à me défier de lui, ni à le craindre, puisqu'il ignore que je suis revenu à Madrid. Je ne

Digitized by Google

veux y être connu que de la seule personne qui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonzo Riberos, & si vous n'êtes point changée, vous ne tarderez pas à me donner de vos nouvelles. Celui chez qui je suis logé, croit que je suis de Maroc, & que je m'appelle Muley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra me demander.

Ayant écrit cette Lettre, je la fis rendre sûrement à Isabella, & j'allai m'enfermer chez cet Alonzo Riberos, à qui je fis entendre que j'étois en effet un Négociant de Maroc, & que j'étois venu à Madrid pour quelques affaires. Par ce nouveau déguisement, je me mettois à l'abri des poursuites de Manrique; je contentois la fantaisie que j'avois de ne pas quitter Madrid, & je nourrissois l'espérance d'y exécuter les desseins qui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait réflexion à tout ce que j'étois capable d'entreprendre en ce temps-là, j'ai compris que pour s'engager dans les desseins les plus extraordinaires, il ne faut qu'être jeune, & qu'avoir en tête quelque passion. Avec ces deux choses on peut renouveller tous les jours les avantures les plus incroyables; & dans la disposition où j'étois alors, plus les desseins où je m'en-

Digitized by Google

geois étoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'âge & la sageſſe qui faſſent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrépidité romaneſque.

Je ne fus pas long-temps chez Riberos ſans avoir des nouvelles de la lettre que j'avois fait rendre à Iſabella. Elle la reçut, & il n'eſt pas ſurprenant qu'ayant été ſi long-temps aſſez aveugle, pour croire que l'Eſclave d'Alger étoit un autre que moi, elle eût encore le même aveuglement quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la lettre que je lui avois fait rendre. Elle ſe ſut bon gré, après l'avoir lûe, de tout ce qu'elle avoit perſuadé à ſon mari, & lui ayant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Eſclave d'Alger que moi, elle ſe trouva en poſſeſſion de voir cet Eſclave, ſans être ſuſpecte.

Elle ne manqua pas d'envoyer chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au balcon qui m'introduiſoit chez ſa maîtreſſe. Iſabella croyant que j'étois en effet l'Eſclave qu'elle avoit vû la premiere fois, me conta tout ce qui étoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire aſſaſſiner, en perſuadant à ſon mari que l'Algé-

Digitized by Google

rien & moi n'étions qu'un même homme.

M'ayant conté ce détail, elle me fit de grands reproches de l'indiscretion que j'avois eûe, me croyant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François mon ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moyen de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'étoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fût à moi qu'elle parlât, & comme je n'étois plus jaloux de moi-même, je résolus de goûter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscretion dont elle me faisoit des reproches; mais après tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous déplaire de vous faire connoître ce François, puis qu'on m'a dit que vous aviez été fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eût jamais aimé le François dont je lui parlois, m'assurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï, & que si elle avoit paru le souffrir, ce n'avoit été que pour avoir occasion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'eusse à tenir contre un déguisement, qui

Digitized by Google

m'exposoit à entendre tant de mensonges & de perfidies, je résistai pourtant, & je me séparai d'elle, sans qu'elle eût le moindre soupçon que je fusse autre que l'Esclave Algérien.

Quand je l'eus quitté, je résolus de pousser la comédie jusqu'au bout; & j'en trouvai le moyen dans la maison où j'étois caché. Alonzo Riberos avoit beaucoup de commerce dans les pays étrangers, & c'est ce qui m'avoit fait choisir sa maison, pour donner plus de vrai-semblance au déguisement qui trompoit la Dame. Je voyois venir chez lui des gens de tout pays & de toute espéce, entr'autres des Africains, & j'en vis un qui étoit d'Alger, & qui me parut très-propre à la vengeance que je méditois contre Isabella.

J'avois, parmi le peu de domestiques qui me servoient, un valet de chambre fort habile, & à qui je me confiois entiérement. Ce garçon étant instruit de mes intentions, trouva le moyen de s'aboucher avec l'Africain, & après quelques autres discours, il lui dit qu'il y avoit une Dame Espagnole qui cherchoit un homme de sa Nation, pour qui elle avoit un goût particulier, à dessein d'avoir avec lui quelques rendez-vous. L'Africain ouvrit moins les oreilles à cette pro-

Digitized by Google

position, que des yeux à quelques piéces d'argent que mon valet lui donna, lui en promettant bien davantage, s'il vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discrétion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit compte du succès de sa négociation, & Beatrix étant venue à l'heure accoutumée, je fis paroître l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez-vous par la Duegne, qui pensoit que c'étoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi, dès qu'il fut arrivé, il monta par l'échelle de corde sur le balcon, & du balcon, il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorsque j'eus appris qu'il y étoit, j'écrivis à Manrique un billet, par où on l'avertissoit que sa femme étoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger, qui avoit tant fait de bruit. Manrique étoit couché quand mon valet porta ce billet, & ce valet insista si fort sur la conséquence des choses qu'il contenoit, que ceux de Manrique l'éveillerent, & le lui rendirent.

La pensée où il étoit, que l'Esclave d'Alger & moi étions le même homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis.

Digitized by Google

Il se leva, persuadé qu'en surprenant l'Esclave avec sa femme, c'étoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du côté du balcon, pendant qu'il envoyeroit l'autre par dedans la maison à la chambre, où on lui marquoit qu'étoit le rendez-vous.

Les choses étant ainsi disposées du côté de Manrique, voici ce qui se passa du côté d'Isabella, quand l'Africain fut entré dans sa chambre. Elle ne reconnut pas d'abord la tromperie qu'on lui faisoit, mais ne trouvant dans l'Africain ni la taille, ni le ton de la voix de celui qu'elle avoit vû les autres jours, elle prit un flambeau pour l'examiner, & elle reconnut bien-tôt que c'étoit un autre homme. Elle ne s'étonna point autant qu'elle auroit dû le faire, mais voulant savoir par quelle avanture cet inconnu se rencontroit dans le lieu du rendez-vous, elle l'obligea de lui en rendre raison. L'Africain lui confessa que c'étoit un homme de Maroc, nommé Muley-Asan, qui l'avoit engagé dans cette avanture par l'entremise d'un de ses valets. Ainsi la pauvre Isabella qui savoit que Muley-Asan étoit le même que son cher Esclave, crut encore une fois qu'il l'avoit sacrifiée.

Elle dissimula son dépit devant le vrai

Algérien, & lui ayant dit que ceux qui l'avoient obligé à cette démarche, étoient des fripons, qui n'avoient penſé qu'à le perdre, elle lui ordonna de ſe retirer, & l'Africain ne ſe le faiſant pas dire deux fois, deſcendit par l'échelle de corde, qu'Iſabella retira ſitôt qu'il fut deſcendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Iſabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoyés de ce côté-là, arriverent & ſe ſaiſirent de lui. Manrique de ſon côté, entra dans la chambre de ſa femme, qu'il trouva ſeule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'étoit pas couchée, quand les valets qui avoient ſaiſi l'Africain, le lui amenerent, diſant qu'ils l'avoient trouvé ſous les fenêtres d'Iſabella.

On ne peut exprimer l'étonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut en ce moment que ceux qui lui avoient dit que l'Eſclave & moi étions le même homme, l'avoient trompé, & cette penſée lui fit paroître ſa femme encore plus criminelle qu'elle n'étoit. Il la fit enfermer dans ſa chambre, & il ordonna qu'on mît l'Africain dans un cul de baſſe-foſſe.

Dès le lendemain le bruit ſe répandit que le

le fameux Esclave d'Alger, qui avoit tué le fils du Duc d.... avoit été surpris en rendez-vous chez la femme de Manrique, & qu'il y étoit prisonnier. Cette nouvelle fit grand bruit; Eleonor qui en entendit parler, ne douta point que ce ne fût encore moi, qui au lieu de profiter de ses avis, m'étois exposé à cet accident. Le Roi même le sut, & il en conçut de nouveaux soupçons contre la fidélité d'Eleonor.

Le Duc d..... qui avoit de la peine à souffrir que la mort de son fils ne fût pas vengée, vint trouver Manrique, & l'un & l'autre ayant examiné l'Africain, ils reconnurent que ce n'étoit pas le même. Isabella n'osoit rien dire, de peur que sur les avis du prisonnier, on n'allât chercher Muley-Asan chez Riberos, & que cet homme ne déclarât le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain ayant déclaré que c'étoit un valet de Muley-Asan qui l'avoit embarqué dans cette affaire, on alla chez Riberos pour se saisir de moi, mais comme j'avois prévû cet événement, je m'y étois préparé. Je n'étois plus retourné chez Riberos, & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maison, où j'avois ordinairement logé jusques

là, & ayant appris, que l'on commençoit à dire que j'étois Muley-Asan, qui m'étois déguisé sous ce nom-là chez Riberos, pour jouer à Isabella la piéce que je viens de rapporter, je crûs qu'il n'y avoit pas pour moi de sûreté à rester plus long-temps à Madrid, & j'en partis le lendemain, ayant envoyé mes gens devant moi, & n'ayant retenu qu'un valet, avec lequel je pris la poste, sans que personne se mît en état de m'arrêter.

Je vins à Bayonne pour me rendre en Guienne, où j'espérois trouver Monsieur le Prince, qui avoit une Armée opposée à celle que commandoit le Duc de Vendôme. Bourg étoit assiégé en ce temps-là. C'étoit en 1653. vers le mois de Juillet.

Je fus obligé de m'arrêter quelque-temps à Bayonne, y étant tombé malade; j'écrivis à Monsieur le Prince une partie des raisons que j'avois eûes de quitter Madrid. Ce Prince me fit répondre que je pouvois retourner à Paris, ou me rendre à l'Armée du Duc de Vendôme, & qu'il ne vouloit point être cause, que je suivisse un autre parti, que celui qu'avoit pris mon frere. La Lettre étoit fort sêche, & je compris que Monsieur le Prince étoit peu content de ce que j'avois fait pour lui, pendant que j'avois été en Espagne.

Digitized by Google

Il eſt aiſé de juger que le chagrin que j'eûs de me voir un peu brouillé avec lui, me fit faire encore plus de réfléxions que je n'en aurois fait, ſur les bizarres avantures que j'avois eûes à Madrid, mais on ſera ſurpris que ces réfléxions ne me rendiſſent pas plus ſage, & ne m'empêchaſſent pas de prendre un deſſein auſſi étrange que celui où je m'abandonnai tout entier.

Quand je vis que Monſieur le Prince étoit mal content que j'euſſe quitté Madrid, je crûs que je devois y retourner, & le péril dont j'y étois menacé, eut moins de pouvoir ſur moi, que le déſir de réparer par une plus grande application, & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de négligence à ſon ſervice; mais ſi l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penſer à ce deſſein, j'avouerai, à ma confuſion, que ce fût l'amour que j'avois pour Eleonor. Le ſoin qu'elle avoit pris de me faire ſauver, & la colére avec laquelle elle m'avoit quitté, ſervirent moins à réveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit témoignée de ſe voir en diſgrace auprès du Roi. Je m'allai mettre dans l'eſprit, qu'elle pouvoit avoir beſoin de ſecours, dans les circonſtances où je l'avois laiſſée. Je craignis que le Roi

l'ayant abandonnée, la jalousie de son mari ne l'exposât à des extrémités fâcheuses, & mon amour s'autorisant de tous ces prétextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lâcheté à m'en séparer comme j'avois fait.

Qu'on est à plaindre (car je ne puis trop faire ces réflexions) quand on se laisse maîtriser par la plus aveugle des passions! On ajoute à un aveuglement grossier, la folle présomption de n'être pas aveugle, & si toute la terre m'eût dit que j'étois fou & extravagant, de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois crû que toute la terre ne voyoit goute, & que j'étois le seul éclairé, tant les raisons qui me déterminerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laissois pas d'entrevoir quelquefois la témérité de mon dessein, mais plus il me paroissoit téméraire, plus je me sentois de goût pour l'exécuter, & je me disois sans cesse à moi-même, qu'il étoit beau de m'aller sacrifier pour servir une maîtresse. Dieu veuille que personne, en lisant ceci, ne se trouve aussi fou que moi, & n'approuve par un vain sentiment de générosité amoureuse, une conduite qui m'auroit exposé à des extrémités encore plus fatales, que celles que j'avois évitées, sans la maladie qui m'empêcha d'être aussi fou que je voulois l'être.

Digitized by Google

Etant donc rempli de cette générosité folle, j'écrivis à Monsieur le Prince, que pour lui marquer que je préférois son service à tout autre intérêt, je retournois en Espagne, où j'espérois qu'il me feroit l'honneur de m'écrire des Lettres moins dures que la derniere. Après avoir envoyé cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoique ma santé fût encore assez mauvaise, mais dès le premier jour je fus obligé de m'arrêter, & tout ce que je pûs faire, fut de gagner Fontarabie, où je demeurai près de six semaines au lit, y ayant été assez malade, pour avoir fait juger plus d'une fois, que je n'en releverois pas.

J'avois dès les premiers jours de ma maladie, envoyé un de mes gens à Madrid, avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit été impossible de m'éloigner d'elle, & que je retournerois la voir dès que ma santé me le permettroit, pour lui offrir mon secours & mes soins, en un temps où je craignois qu'elle n'en eût besoin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoyois, de s'informer de ce qu'on disoit de moi, particulierement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui après l'avoir lûe, lui répondit de bou-

Digitized by Google

che, que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'étoit tout ce qu'elle avoit à dire pour réponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout, que sa femme ayant appris que j'étois le même que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'avanture de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit été renvoyé après une vive réprimende; que tout le monde étoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette avanture; qu'elle étoit mieux que jamais dans l'esprit de son mari, & qu'enfin je ne devois jamais penser à retourner en Espagne.

On vint me rendre cette réponse lorsque je commençois à me mieux porter, & je crois que si ma santé l'eût permis, j'aurois passé par-dessus tous les périls que j'avois à craindre, tant j'étois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point écrit, & tant j'avois envie de la revoir; mais heureusement je me portois trop mal pour entreprendre aucun voyage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que de me guérir, & de me mettre en état d'oublier à jamais Eleonor.

Digitized by Google

Je m'arrêtai donc à ce dessein, mais avant que de continuer le récit de mes avantures, je crois devoir raconter ce qui se passa à Madrid depuis mon départ. Je ne fus informé de ce détail que long-temps après, mais c'est ici le lieu naturel d'en parler, puisque le Lecteur a encore l'idée toute récente des choses qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire, a des liaisons avec ce que j'en ai déja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un Pays qui m'avoit été si funeste, & combien j'eus raison de surmonter enfin la passion qui m'y rappelloit.

J'y laissai deux femmes avec lesquelles j'avois eu le plus de commerce, je veux dire celle que j'ai appellée Donna Isabella, & celle que j'ai fait connoître sous la qualité de Catalane & sous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des sentimens bien differens. J'estimois Eleonor, & je craignois Isabella. L'une m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de sa délicatesse & de sa vertu, & l'autre au contraire ne m'avoit plû que par ses avances & par ses emportemens. On va voir que l'une & l'autre se trouva à-peu-près de même caractére, quand elles se virent dans les mêmes circonstances; & on jugera encore

Digitized by Google

mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent être aimées, & qui ne peuvent se borner à un mari ou à un amant.

Comme le caractére de Donna Isabella étoit de ne point contraindre ses inclinations & ses goûts, elle avoit eu dans tous ses attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorsque me prenant pour un Esclave d'Alger, elle ne put m'aimer sous une autre qualité, & sous une autre figure. Ainsi, toutes ses intrigues avoient toujours été avec des gens sans conséquence, & qu'elle pouvoit sacrifier aisément aux soupçons de son mari.

Avant que je fusse à Madrid, elle avoit déja eu plusieurs affaires, & entr'autres celle dont je vais parler. A peine fut-elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de son mari lui donnoit un rang fort distingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoi de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidéle & plus sincére, fut le Prince de.... C'étoit le Seigneur de toute l'Espagne le mieux fait, & qui méritoit le plus la préférence par sa bonne mine. Ce jeune Seigneur étoit sur le point d'épouser la fille du Marquis d..... qui étoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il étoit tendrement

ment aimé, quand il connut Isabella.

Ce fut une espéce d'enchantement que la maniére dont il s'attacha à elle. Il devint insensible à toute autre passion ; & pour rompre ou différer le mariage qu'il étoit sur le point de faire, il fit semblant de vouloir prendre le parti de l'Eglise, & il proposa à son pere de faire le mariage de la fille du Marquis avec son cadet, s'offrant même de lui ceder le droit d'aînesse ; & la chose auroit été exécutée, s'il n'eût reconnu combien Isabella étoit indigne d'un semblable sacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté, & selon le caractére que nous lui avons vû, elle ne manqua pas de faire confidence à son mari de l'amour du Prince ; & le mari en usa à son égard, comme j'ai dit qu'il en avoit usé au mien. Le pauvre Prince devenu suspect au mari, & embarrassé pour voir la Dame, pensa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois, assez bien fait, dont il s'étoit servi pour écrire quelquefois à Isabella. Ce Navarrois voyant son maître malade, & ne pouvant ignorer, que le chagrin d'être maltraité d'Isabella, n'eût la principale part à sa maladie, lui dit, qu'il le plaignoit d'autant plus,

Digitized by Google

qu'il savoit qu'Isabella n'étoit fiére pour lui, que parce qu'il étoit trop grand Seigneur, & que s'il ne craignoit de lui déplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce réglé avec un des domestiques de son mari.

Le Prince pensa tuer son valet de Chambre, pour avoir eu la hardiesse de lui tenir un pareil discours, & le Navarrois voyant l'aveuglement de son maître, jura qu'il le détromperoit. Il trouva le moyen de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il disoit être en intrigue avec sa femme, & lui ayant promis une somme considérable, il l'engagea de faire confidence au Prince même de l'intrigue qu'il avoit avec Isabella.

Le Prince fut aussi difficile à être persuadé par le témoignage de ce domestique, qu'il l'avoit été à croire le Navarrois, & il ne parut les écouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la chose de ses yeux. Les deux valets prirent donc jour, pour faire cacher le Prince chez Manrique; & toutes les mesures ayant réussi, le Prince fut témoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'ayant pû être éteint par une preuve

Digitized by Google

si sensible du mépris qu'elle méritoit, il résolut de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vû, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lâcheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilége, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son mérite, eût pû, sans quelque puissance infernale, s'abaisser à cette indignité; que même il s'offroit de tuer le malheureux Sorcier qui l'avoit abusée, pour la défaire d'un esprit aussi séducteur que celui-là, & la mettre en état d'accorder naturellement ses bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voyant la sottise du Prince, & que lui-même cherchoit les moyens de la justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilége & de sorcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec le Diable; mais la puissance de l'esprit infernal n'avoit pas été employée à lui inspirer un attachement indigne avec ce domestique, mais seulement à fasciner les yeux du Prince, pour lui faire voir ce qui n'étoit pas.

Digitized by Google

C'eſt ainſi qu'on racontoit en Eſpagne que la choſe s'étoit paſſée, & on la donnoit pour vraie, enſorte qu'on diſoit que le Prince, croyant que ſes yeux l'avoient trompé, ſe perſuada que tout ce qu'il avoit vû, étoit une illuſion du Diable. Quoiqu'il en ſoit, le pauvre domeſtique fut aſſaſſiné, & on crut que ç'avoit été par ordre du Prince, qui s'étant défait de ce Sorcier, continua à aimer Iſabella, & à en être toujours maltraité.

Comme les Eſpagnols ſont extrêmement ſuperſtitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de ſa maîtreſſe, étoit une ſuite des ſortiléges qu'on lui avoit donnés, & il ſe mit à faire des Neuvaines pour conjurer l'eſprit malin, qu'il croyoit oppoſé à ſon bonheur; enſorte que par une bizarrerie, qui ſeroit une impiété dans un autre pays que l'Eſpagne, on vit ce Prince aveugle, employer ce que la Religion a de plus ſaint, pour obtenir le ſuccès d'une intrigue amoureuſe.

Il faut croire que l'eſprit lui revint, car il oublia Iſabella, & il fit le mariage qu'il n'avoit différé, que parce qu'il n'avoit pû ſouffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne ſavois point cette ridicule hiſtoire, lorſque je m'attachai à elle. Si j'en euſſe été inſtruit alors, j'aurois crû

Digitized by Google

que c'étoit auſſi par une ſuite de ſorcellerie qu'elle n'avoit pû me ſouffrir ſous ma figure naturelle, pendant qu'elle étoit folle de moi ſous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que ſon mari, toujours gagné par ſes artifices & ſes fauſſes confidences, eut perdu toute eſpérance de ſe venger de moi, il continua à publier par tout, que c'étoit moi qui étoit le faux Eſclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Eſpagne en avoient été la dupe. Le Roi, à qui j'avois toujours été ſuſpect à l'égard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fût pour l'amour de cette femme, que je m'étois déguiſé de la ſorte, & il en conçut des ſoupçons contre elle. Il voulut voir Manrique, & cet homme diſant que c'étoit par la vertu & la bonne conduite d'Iſabella, que l'on avoit découvert, que l'Eſclave & moi étions le même homme, le Roi voulut auſſi la voir, & en apprendre tout ce qu'elle ſavoit de moi.

Je n'avois jamais parlé à cette femme de l'attachement que j'avois pour Eleonor; ainſi elle ne dit rien au Roi, qui pût confirmer ſa jalouſie & ſes ſoupçons. Au contraire, elle affecta ſi fort de marquer que ce déguiſement n'avoit jamais regardé qu'elle-même, & elle éxagera tellement le violent

Digitized by Google

amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme si amoureux d'Isabella, eût encore pû aimer Eleonor.

Ainsi les soupçons de ce Prince sur sa maîtresse, furent entiérement dissipés par la vanité qu'eut Isabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée seule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuse que si elle avoit toujours été soupçonnée, & le Roi qui étoit un Prince, à qui la derniere maîtresse faisoit toujours oublier les autres, trouva Isabella assez à son gré pour l'aimer, & cet amour fut le seul effet de la conversation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle passion s'étant bien-tôt répandu, Eleonor en fut instruite des premieres. Jusques-là on n'avoit pû rien remarquer en elle, qui ne fût digne d'estime, & même d'admiration. Il sembloit même, qu'elle ne souffrît l'attachement du Roi que par pure complaisance, & l'on publioit que c'étoit la seule qui eût résisté aux désirs de ce Prince, & qui méritât d'être aimée pour sa vertu. Tout cela sembla se démentir dès qu'elle vit que le Roi en aimoit une autre, puisqu'elle mit tout en usage pour le faire revenir, ou se venger.

Digitized by Google

Comme elle connoissoit un peu Manrique, le mari de sa rivale, elle trouva le moyen de lui parler, & tâcha de lui donner assez de jalousie, pour lui faire emmener sa femme à une Terre qu'il avoit, éloignée de Madrid de deux ou trois journées. Elle réussit auprès de Manrique plus qu'elle ne pensoit, & elle lui inspira, non-seulement une jalousie capable de tout entreprendre, mais encore un amour aussi entreprenant, que le pouvoit être la jalousie.

Ainsi Manrique éclairé sur le commerce que le Roi commençoit à avoir avec sa femme, ne se trouva point d'humeur à le souffrir, & ayant pris des mesures, il la fit enlever & conduire à une Terre encore plus éloignée, que ne l'étoit celle dont Eleonor lui avoit parlé. S'étant défait de sa femme, il crut qu'Eleonor auroit de la complaisance pour lui; mais le Roi ne voyant plus Isabella, & ne voulant point employer son autorité pour la faire revenir, étoit redevenu plus amoureux que jamais d'Eleonor, & Manrique ne trouvoit plus d'autre moyen de voir tranquillement sa maîtresse, qu'en faisant revenir sa femme.

Il se vit alors dans deux extrémités bizarres, & fort embarrassantes pour un mari jaloux, & pour un amant passionné; mais

je crois que les intérêts de l'amant l'auroient emporté sur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faisant revenir sa femme, de déplaire à sa maîtresse. Il laissa donc sa femme où elle étoit, & il tâcha, pour voir sa maîtresse, de profiter des momens où le Roi ne la voyoit pas; mais soit qu'Eleonor n'eût pas cette complaisance pour lui, soit que le Roi ne le permît pas, Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'éloignement de sa femme, que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la maîtresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme, ne jouît pas de ce sacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Royauté, où il faisoit sa résidence; mais ce mari qui ne songeoit qu'à sa fortune, fut peu touché des raisons qu'on lui alléguoit, pour l'obliger à ne point vivre éloigné de sa femme. Ainsi Manrique ne put, ni se faire véritablement aimer d'Eleonor, ni se venger d'elle.

Sa femme n'étoit pas d'une humeur assez complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil; & apprenant que depuis son départ, Eleonor étoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle

Digitized by Google

fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit pas le laisser ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne servit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'éloigna de Madrid.

Je n'ai pû être informé du reste des avantures de ces deux rivales; mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une véritable estime, avoit été capable d'avoir de la complaisance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obstacle au dessein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me serois jamais consolé, qu'une femme de qui j'avois conçu des idées si nobles, eût eu la bassesse de tout sacrifier à la vanité d'être aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que sa dignité qui le rendît recommandable, car tel fut le caractére des amours du Roi dont je parle; Prince d'ailleurs digne de son rang.

J'eus le temps pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire réflexion aux avantures de ma vie passée; & quoique je n'eusse encore que vingt-sept à vingt-huit ans, j'avois tant vû de caractéres de femmes, & le penchant que j'avois pour elles, m'avoit exposé à tant de diverses épreuves,

Digitized by Google

que je ne pouvois m'empêcher de regretter le temps qu'elles m'avoient fait perdre ; & de reconnoître que ç'avoit été la source du peu de progrès que j'avois fait dans les Armes ; car enfin je me trouvois moins avancé que je ne l'étois après mes premieres campagnes, & je voyois bien que tant que je ne résisterois pas mieux aux occasions de la galanterie, je ne devois guére espérer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y résister ? Je ne m'en trouvois ni la volonté ni la force tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naître un violent desir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit, & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le rétablissement de ma santé, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui se promenoit au même lieu où j'étois ; & qui me voyant sembla vouloir s'éloigner. Je le priai le plus civilement que je pûs de ne me point fuir, & son habit me le faisant croire solitaire, les pensées de solitude que j'avois alors dans la tête me firent souhaiter sa con-

verſation. Ainſi je lui fis tant d'inſtances, qu'à la fin il s'arrêta. Après l'avoir entretenu quelque temps de choſes générales, je lui demandai s'il étoit Hermite & comment il ſe trouvoit de ſa ſolitude.

Il me répondit qu'il ne ſavoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoiqu'il menât une vie retirée, parce qu'il ſe voyoit obligé d'avouer à ſa confuſion, que quoiqu'il menât cette vie depuis douze ou treize années, ſon eſprit n'en étoit pas moins vif ſur toutes les choſes du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie, ayant bien compris que pour ſe faire Solitaire, il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai ſi les femmes n'avoient point eu de part au deſſein qu'il avoit pris de ſe retirer, & il me répondit en ſoupirant, que ſon malheur ne venoit que de-là. Je lui dis de mon côté que j'avois auſſi beaucoup éprouvé d'avantures qui me donnoient du penchant pour la retraite, & qui me faiſoient ſouhaiter de l'embraſſer. Je vous conſeille, me dit cet homme, de vous y mieux prendre que je n'ai fait; car peut-être n'aurez-vous pas plus de conſtance que moi. Je le conjurai de m'apprendre

quelle vie il avoit menée auparavant, & après s'en être défendu quelque temps, il me conta son histoire à peu près en ces termes.

Je suis né en Portugal, & quoique vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je sois homme de qualité, je puis cependant vous assûrer que je suis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moyen de remonter sur le trône de ses ancêtres. J'ai été élevé avec lui lorsqu'il n'étoit encore que Duc de Bragance; & j'aurois eu part à sa fortune, en qualité de son parent, si je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquérent dans leur dessein, ou plûtôt si l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais personne n'a été à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la personne que j'aimois. C'étoit une fille à peu près de mon âge, mais fort ambitieuse, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva personne qui répondît à son ambition. On l'avoit mise auprès de la Duchesse de Mantouë, qui pour lors étoit Vice-Reine de Portugal. Elle étoit née de parens nobles; mais fort au-dessous de ma naissance, & quoique je n'eusse pas beaucoup de bien, j'étois pour elle un parti très-avantageux,

Digitized by Google

Je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit semblant. Nous ne parlâmes pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas consenti à un mariage qui m'auroit fait épouser une fille sans bien, mais je lui jurai que je n'épouserois jamais qu'elle, & je vivois dans l'espérance de me voir bientôt en état de le faire, par les apparences que nous voyions tous les jours au rétablissement du Duc de Bragance.

La conspiration qui l'a remis sur le trône commençoit alors à se former. Je fus un de ceux à qui on la découvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma Maîtresse ne me permit pas de la lui cacher. C'étoit la derniere de toutes les imprudences que de lui confier ce secret, parce que cette fille étant auprès de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en découvrît quelque chose, mais j'eûs bien d'autres sujets de me reprocher mon indiscrétion.

La Vice-Reine avoit pour Secretaire Vasconcellos, qui quoique Portugais, s'étoit fait le tyran de son propre pays, par l'abus qu'il faisoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laissé usurper. Cet homme s'avisa de devenir amoureux de ma Maîtresse, & ce qui doit encore plus vous

Digitized by Google

étonner, c'eſt que cette fille écouta ſon amour comme elle auroit pû faire celui d'un Roi, tant ſon ambition ſe trouva charmée d'être aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Royaume.

Elle ne douta point que Vaſconcellos ne la voulût épouſer, mais elle ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir que cet homme avoit d'autres deſſeins, & qu'il ne cherchoit qu'à la mettre au nombre des Maîtreſſes que le beſoin qu'on avoit de lui, lui faiſoit trouver facilement.

Cette fille ſembla avoir aſſez de vertu pour ne ſe pas plaire à un amour, qui ne tendoit qu'à ſon deshonneur, & elle me dit qu'elle haïſſoit Vaſconcellos autant qu'elle avoit eu de complaiſance pour lui quand elle s'étoit flattée de devenir ſa femme. Sa femme, repris-je, avec étonnement! Hé auriez-vous jamais pû vous y réſoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t-il pas dû plaiſir à être Maîtreſſe, & perſonne auroit-il plus de crédit dans le Royaume que la femme d'un homme qui y eſt le maître?

Je lui fis des reproches d'un ſentiment ſi bas & ſi intéreſſé, & elle dit que je devois le lui pardonner, puiſqu'elle n'auroit ſouhaité du pouvoir, que pour me faire du

Digitized by Google

bien. Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assûra, qu'elle n'eût le dernier mépris pour mon indigne rival après l'insolent amour qu'il lui avoit témoigné. Cependant j'apprenois de tous côtés que ce mépris n'étoit qu'apparent; que le Secretaire la voyoit toujours & lui faisoit des présens. En effet, elle commença à faire plus de dépense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoître. Je lui demandai la raison de ce changement; elle me dit que c'étoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui étoit la seule qui lui fist des présens. On avoit beau me dire que j'étois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vasconcellos n'étoit que trop véritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un respect égal à ma tendresse.

Cependant la conspiration éclata de la maniére dont tout le monde l'a sû. Les Conjurés s'étant emparés de tous les quartiers de Lisbonne, se saisirent de la Vice-Reine, & de l'Archevêque de Brague. On jetta Vasconcellos par les fenêtres, après l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vasconcellos me porta à me joindre à ceux qui étoient char-

Digitized by Google

gés de le faire périr. Nous montâmes à sa chambre, où le passage m'ayant été disputé par un de ses Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de sabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvâmes point, & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçûs une petite cassette à demi ouverte, dans laquelle je crûs voir des Lettres. Je m'en saisis, & je trouvai le moyen, sans que personne me vît, de prendre les Lettres dont elle étoit remplie, & d'en faire un paquet dont je demeurai le maître. Cependant après avoir long-temps cherché, on apprit que Vasconcellos étoit caché dans l'épaisseur du mur. Lorsqu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & osa me conjurer au nom de ma Maîtresse, de lui sauver la vie, ajoûtant qu'elle m'en seroit obligée, par l'intérêt qu'elle prenoit à sa conservation. Je crûs que le malheureux avoit perdu l'esprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une insulte. Je voulus lui répondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la personne qu'il me nommoit, mais on ne m'en donna pas le temps, & je le vis précipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand

Digitized by Google

Quand le tumulte eut été appaiſé, & que nous nous vîmes maîtres de la Ville, mon premier ſoin fut de lire les Lettres que j'avois trouvées. Elles étoient la plûpart de ma perfide Maîtreſſe, & je ne pûs douter en les liſant, de l'infame commerce dont elle avoit été accuſée avec le Secretaire. Je connus par les mêmes Lettres que cette fille l'avertiſſoit de la conſpiration dont je lui avois parlé, & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une choſe qui m'auroit perdu ſi elle fût tombée en d'autres mains. Je gardai ces Lettres à deſſein de les faire voir à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par-là que je connoiſſois combien elle étoit digne de mon mépris & de ma haine. Je ne ſavois ce qu'elle étoit devenue, & je croyois qu'elle avoit ſuivi le ſort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais comme elle étoit Portugaiſe, on lui avoit permis de ſe retirer chez un de ſes parens. Elle étoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vaſconcellos. Elle ne fut pas maîtreſſe d'elle-même à cette nouvelle, ſoit qu'elle aimât de bonne foi ce malheureux, ſoit qu'elle regretât l'argent & les préſens dont il avoit acheté ſes bonnes graces. Elle garda ſi peu de meſures, & déclama ſi

Digitized by Google

furieusement contre ceux qui l'avoient tué, & même contre le nouveau Roi, qu'on crut devoir s'assûrer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se précautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens, & personne ne devoit moins s'intéresser que moi à ce qu'elle deviendroit, mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croyois ne chercher par-là qu'à me mieux venger d'elle; sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches, que parce que je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle étoit enfermée, & dès qu'elle me vit, elle me demanda fiérement si c'étoit par mon ordre qu'on la maltraitoit. Je lui répondis que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle étoit coupable à mon égard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles je tirai ses Lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'écriture. Elle ne se déconcerta point à cette vûe, & elle me dit avec une assûrance qui m'étonna, qu'elle pouvoit bien avouer les Lettres que je lui mon-

Digitized by Google

trois, puisqu'elle les avoit écrites à son mari ; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit épousée, & qu'elle ne reconnoîtroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à venger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour ne m'arrêter qu'à lui faire voir les Lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'étoit pour l'amour de moi-même, & par l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'être attendu au Comte Duc d'Olivarés, dont la lenteur à prévenir le mal, l'avoit rendu irremédiable. Je l'interrompis pour lui demander ce qu'elle vouloit dire en m'apprenant que c'étoit pour mon propre intérêt qu'elle avoit tâché de dissiper la conspiration par les avis qu'elle en avoit donnés, & elle me répondit qu'il falloit que je fusse bien aveugle pour ne pas voir que l'élection du Duc de Bragance ne devoit guére être approuvée des Princes de son Sang, ausquelles ce nouveau Roi ne pourroit, quand il l'auroit voulu, donner des emplois aussi considérables que ceux qu'ils

pouvoient espérer du Roi d'Espagne, qui étoit un Prince Souverain de plusieurs Royaumes.

Tout ce que cette fille me disoit auroit dû augmenter mon indignation contre elle, mais sur-tout je devois être horriblement choqué de lui entendre dire qu'elle avoit épousé mon rival. Cependant ce fut cela même qui m'empêcha de la trouver aussi criminelle qu'elle étoit. J'aimai mieux apprendre qu'elle eût fait un mauvais mariage, que de la soupçonner d'une intrigue honteuse; & à mesure qu'elle me parloit, je sentois que mon cœur se rendoit à ses raisons, & prenoit son parti auprès de moi. Ce fut cette intelligence secrette d'un cœur trop foible & trop aveugle pour ce qu'il aimoit, qui me fit écouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'élection du Duc de Bragance, & entrer insensiblement dans des vûes de révolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere conversation. Je continuai sur le ton dont j'avois commencé, ou plûtôt je crus continuer sur ce ton-là, mais on ne peut déguiser quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'écoutois, & elle vit bien qu'il n'étoit pas impossible de me mener où elle vouloit.

Digitized by Google

Après que je l'eus quittée je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois été pendant que je l'avois vûe. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison, me donna de la compassion, & je crûs qu'il m'étoit permis de solliciter sa grace. Je l'obtins aisément; parce que je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui étoit échapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été maîtresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le temps de se reconnoître. On ne crut pas qu'il y eût de danger à donner la liberté à une fille qui n'étoit redoutable que par sa colére ou sa douleur, & on me laissa le maître de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour, que la joye extrême que j'eus en pensant à celle que j'allois lui donner en la retirant de prison; car je ne voulus point qu'un autre que moi lui en portât la nouvelle, & se chargeât du soin de lui rendre la liberté. J'allai donc la retrouver, & après lui avoir fait des reproches, je lui dis que pour la confondre & lui mieux faire connoître son ingratitude, je ne voulois me venger d'elle que par de nouveaux bienfaits, & que je venois lui

Digitized by Google

dire qu'elle étoit libre. Elle s'arrêta moins à me remercier qu'à me répéter ce qu'elle m'avoit déja dit contre le gouvernement préſent, & elle n'épargna rien pour me faire entendre que ma fortune auroit été plus éclatante ſi le Portugal ne s'étoit point donné un Roi. Je diſſimulai encore que ſes diſcours fiſſent autant d'impreſſion ſur moi qu'ils en faiſoient, & l'ayant retirée de priſon, je la fis conduire chez le parent où elle avoit été arrêtée.

Je la vis ſouvent, & je continuois à l'aimer avec autant de délicateſſe & d'empreſſement, que ſi jamais je n'avois eu lieu de me plaindre d'elle. Il me parut même qu'elle avoit oublié le paſſé, & je n'oſai jamais approfondir la nature de l'attachement qu'elle avoit eu pour Vaſconcellos, de peur d'y trouver des raiſons de la haïr; car je voulois l'aimer, & il me ſembloit que je ne pouvois faire autrement. Ce que je dis ici n'eſt plus à ma louange, mais je ne veux rien déguiſer, & l'amour cauſe tous les jours l'aveuglement & la foibleſſe dont je parle.

Il y avoit peu de temps que cette fille étoit en liberté quand je m'apperçûs que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puiſque tout le mon-

Digitized by Google

de a sû son malheur, la voyoit avec assez d'assiduité pour me faire craindre qu'il ne fût mon rival. Le Marquis de Villa-Real, pere de ce Duc, étoit mon plus proche parent, & nous l'étions tous trois du nouveau Roi.

Je ne témoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalousie que me donnoient les visites de mon parent, mais elles furent si assidues, & il me parut qu'ils avoient tant de soin de se trouver seuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me répondit qu'elle vouloit à son tour me confier un secret, en reconnoissance de celui que je lui avois découvert dans le temps de la conspiration du Duc de Bragance, & que c'étoit moins pour guérir ma jalousie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'inspirer des sentimens dignes de ma naissance, & ne me pas priver de la gloire d'un dessein qui devoit m'intéresser autant que qui que ce soit. Le Duc de Camine, poursuivit-elle, est amoureux de moi, & j'ai trouvé en lui tous les sentimens que j'ai vainement cherché en vous. En un mot, il n'a point la lâcheté que vous avez de vous soumettre à un Roi, à qui le Trône n'appartenoit pas plus qu'à d'autres; & nous sommes sur le point de voir le Por-

Digitized by Google

tugal retournet à son Maître. Ayant achevé ces paroles, elle m'apprit la conspiration qui se formoit pour se saisir de la personne du Roi nouvellement élû & de la Reine sa femme, & après les avoir poignardés, de remettre le Portugal sous la domination des Espagnols. Elle me dit que l'Archevêque de Brague étoit le Chef de cette conspiration, que le Marquis de Villa-Real, le Duc de Camine, & plusieurs autres en étoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai si elle avoit eu ordre de m'en parler ; elle répondit que non, mais qu'elle m'aimoit assez pour vouloir que je ne fusse pas le seul de ma famille qui n'eût point de part à un dessein si glorieux. Je la priai de ne point témoigner qu'elle m'en eût parlé, & que je refusasse d'avoir part à cette entreprise, mais que je devois n'être pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il étoit encore temps, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé sans l'amour du Duc de Camine, mais cette fille m'avoit

Digitized by Google

voit dit si résolument qu'il étoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration réussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le dépit d'avoir aidé moi-même à lui faire posseder la personne que j'aimois.

Je délibérois quand il n'en étoit plus temps, car deux jours après la conversation dont je viens de parler, la conspiration fut découverte par l'imprudence de l'Archevêque de Brague. Il eut la témérité d'envoyer en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurés. On les arrêta; & comme mon nom n'y étoit point employé, on me laissa en liberté, quoique je ne laissasse pas d'être suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-Réal, & par le soin que j'avois pris de faire délivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arrêtée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tête avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit été condamnée en une prison perpétuelle. Le Marquis de Villa-Réal & le Duc de Camine eurent la tête tranchée. L'Archevêque de Brague fut re-

tenu en prison où il mourut bien-tôt de chagrin : les autres complices périrent par divers supplices, & toute la conspiration fut entiérement dissipée.

Quoiqu'on ne m'eût point arrêté, je m'apperçûs que je n'étois pas libre ; & craignant à la fin qu'on ne s'assûrât entiérement de ma personne, je résolus de m'éloigner. C'est ici où vous allez voir ma foiblesse. Je ne pûs prendre la résolution de m'exiler de ma patrie sans avoir fait tous mes efforts pour rompre la prison de la fille, que tout autre que moi auroit haïe, par la liaison qu'elle avoit eûe avec Vasconcellos. Je crûs que lui procurer la liberté ce seroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit éternellement à n'aimer que moi. D'ailleurs, je l'aimois assez pour ne point espérer de bonheur & de repos sans elle, & je m'appliquai encore plus à trouver les moyens de la délivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'éloigner avant qu'on en pût pénétrer le dessein.

La maison qui lui servoit de prison étoit un Couvent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet, par lequel je l'avertissois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Couvent du côté où étoit sa chambre, & qu'elle songeât à se servir utilement de

l'embarras que cauſeroit cet incendie, pour ſe rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je ſerois de l'autre côté pour lui jetter une échelle de corde, & lui donner le moyen de ſe ſauver.

Mon billet lui ayant été mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette maiſon, & dans le plus fort de l'embraſement, je me trouvai au pied de la muraille, & après avoir long-temps attendu, je montai pour voir ſi elle étoit de l'autre côté. Je ne vis perſonne, & après avoir attendu juſqu'à ce que le feu fût éteint, je me retirai au déſeſpoir de n'avoir pas réuſſi. Je n'avois garde d'avoir cette joye. Ma perfide Maîtreſſe ayant reçu mon billet, l'avoit envoyé à la Reine, eſpérant que cette confiance lui procureroit plus aiſément la liberté que le moyen que je lui propoſois. La Reine avoit négligé l'avis, & elle ne connut qu'elle avoit eu tort de le négliger, que quand on lui dit que le feu avoit été mis au Couvent. Aux premieres nouvelles qu'elle en apprit, elle envoya des gardes pour s'aſſûrer de moi, en cas qu'on me trouvât au lieu que j'avois marqué. Celui à qui cette commiſſion fut donnée alla ex-

près me chercher d'un autre côté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme étoit mon ami, il appréhenda que ma mort, ajoûtée à celle de mes autres parens, n'excitât contre le Roi & la Reine de nouveaux mécontentemens des peuples.

Quoiqu'il en soit, je ne fus point arrêté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit instruire dès le lendemain de la destinée du billet que j'avois écrit, ajoûtant que la récompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoyé, étoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles achevérent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniâtrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçû lui servit pour me faire faire mon procès. On rappella plusieurs choses qui me firent paroître coupable de la conspiration de mes parens, & pendant que je me tenois caché, on proscrivoit ma personne & mes biens. J'ai toujours crû qu'on n'avoit pas voulu me faire arrêter, car on l'auroit pû très-aisément : mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

Digitized by Google

L'accablement que me donna le malheureux succès de mon amour, m'ôta le soin d'aller chercher dans les Cours étrangéres des protecteurs & du secours. J'appris que ma Maîtresse avoit accepté la grace que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de la vouloir imiter. J'ai été sous des noms inconnus me présenter à plusieurs Couvens où l'on n'a pas voulu me recevoir. J'en ai cherché à Rome. J'ai même été assez longtemps à Paris, & enfin je suis venu ici, où depuis six ans je méne la vie que vous voyez.

Le Portugais ayant fini son histoire; je lui fis toutes les objections que je lui aurois faites aux endroits qui m'avoient le plus surpris, si je n'avois craint de l'interrompre; car sérieusement j'avois peine à croire qu'il fût ce qu'il disoit, & je ne balançois point à decider en moi-même que si cela étoit, il falloit qu'il fût devenu fou.

J'avoue que je fus bien consolé de trouver un homme moins sage que moi sur le chapitre des femmes. Je revis cet homme encore plusieurs fois, & il m'apprit que lassé de la vie qu'il menoit, il agissoit pour avoir sa grace, & pour rentrer dans ses biens; que la plus grande difficulté qu'il y

Digitized by Google

trouvoit, c'eſt que n'ayant point oüi parler de lui depuis ſi long-temps, tout le monde en Portugal étoit perſuadé de ſa mort, & qu'il prévoyoit qu'on auroit de la peine à le reconnoître.

Je combattois cette difficulté, qui ne me paroiſſoit pas auſſi inſurmontable qu'à lui. Il m'apprit qu'il croyoit que ſa Maîtreſſe étoit morte, & je me ſervis encore de cette raiſon pour l'encourager à ſolliciter ſa grace. J'étois bien plus raiſonnable en lui parlant que quand je me trouvois ſeul; car dès que je faiſois réfléxion aux malheurs de ma vie, je m'eſtimois auſſi à plaindre que lui.

J'étois même foiblement touché de ce qu'il me vouloit faire craindre; ſavoir, qu'en cas que je renonçaſſe au monde, je ne ſoûtinſſe pas mieux que lui les réſolutions & le goût de la retraite, & je ne manquois pas de parler comme font tous ceux qui ne connoiſſent point les inconvéniens d'une éternelle ſolitude, & de dire que ſi une fois j'avois fait le pas, jamais rien ne ſeroit capable de me faire reculer: car telle eſt la préſomption des hommes ignorans & ſuperbes, d'eſpérer de leurs propres forces ce qu'ils ne doivent attendre que de la miſéricorde de Dieu.

Digitized by Google

C'étoit par une semblable présomption que je me flattois de pouvoir avoir plus de fermeté qu'un autre, & je regardois même en pitié les inconstances du Portugais; mais après tout, le temps n'en étoit pas encore venu, & les desirs que j'avois de la retraite, n'étoient fondés que sur la paresse & sur un dégoût qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela, sans doute, que je ne soûtins pas mes résolutions. Dieu veuille que je les soûtienne mieux à l'âge où je suis, & que j'éxécute à la fin de ma vie ce que je voulus faire alors, & à quoi je ne manquai que parce que je voulus bâtir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'édifice; car sans aucune connoissance de la Religion, & sans nulle pratique de la vertu, je crûs que je pouvois mener une vie retirée; & succombant tout entier à ce desir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois assez bien pour cela, prendre la poste à Bayonne pour me rendre incessamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, consulter ma Carmelite, ou plûtôt voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein sur lequel ma vanité s'applaudissoit la premiere.

Cette illustre fille, beaucoup plus éclai-

rée que moi dans les conditions & les qualités d'une véritable retraite, m'exhorta à m'éprouver quelque temps avant que de me déclarer, & à me mettre, sans qu'on le sût, sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui pût juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effrayé des préparations qu'elle me dit qui étoient nécessaires avant que de m'exposer à donner au monde le spectacle d'un tel changement. Je ne voulois point différer, & ce qui me faisoit le plus de plaisir, c'étoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faisois une action héroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquasse pas mes pensées aussi naturellement que je le concevois, elle ne laissa pas de connoître que je n'étois pas tel qu'il falloit pour une vie si nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penser si je ne me sentois assez de courage pour me cacher pendant six mois en un lieu, où je n'eusse point d'autre occupation que d'examiner, dans la pratique de la pénitence, ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entêtement où j'étois alors, d'avoir consulté un esprit aussi droit & aussi éclairé que le sien; car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'au-

Digitized by Google

roient fait prendre une conduite différente, & qui par l'imprudence d'un éclat que je n'aurois pû soûtenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas persévéré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me soûmettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croyoit absolument nécessaires, elle me dit que je devois regarder le desir qui m'avoit pris si subitement de renoncer au monde, comme une tentation de paresse & d'oisiveté; que ce n'étoit point là ce que Dieu demandoit de moi, mais seulement que j'évitasse tout ce qui me détournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachasse sérieusement à ceux de ma condition & de ma naissance, en me mettant tout de bon dans le service, & finissant enfin cette vie errante que j'avois menée jusques-là. Elle me dit encore que j'étois plus en état que jamais de mener une vie réglée, puisqu'il y avoit deux ans que j'étois hors de Paris, où n'étant presque plus connu, il me seroit aisé de me donner d'abord pour tel que je voulois être dans la suite, c'est-à-dire, pour honnête-homme & pour homme de bien. Je suivis ses conseils, & j'abandonnai le dessein de quitter le monde.

Mais m'étant, par ses avis, retiré pour quel-

ques jours dans une Maison Religieuse, pour y penser à ma conscience, avant que de faire connoître que j'étois de retour, & de me mettre dans le service, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maison un Volume des Lettres d'Abailard. Je les lûs avec d'autant plus de curiosité, que j'en avois déja vû quelque chose en Espagne; car j'ai oublié de dire que malgré ma dissipation, j'avois toujours conservé du goût pour les Livres. Je trouvai en lisant ces Lettres, tant de conformité entre Héloïse & ma Carmelite; la délicatesse avec laquelle Abailard l'avoit aimée, me parut si semblable à l'amour que j'avois eu pour cette premiere Maîtresse, que cet amour se réveilla dans mon cœur avec plus de vivacité que jamais, & j'en pensai perdre l'esprit.

Je ne l'avois vûe qu'un moment au visage depuis mon retour d'Espagne, & elle m'avoit paru si belle, que cette idée de beauté, toujours présente à mon esprit, fit prendre à mon amour tous les caractéres qu'il avoit eûs autrefois, & je sentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendresse. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement sensible au plaisir de reconnoître mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je dévorois les Let-

Digitized by Google

tres. Je poussai ma folie jusqu'au point de me persuader que je n'avois été malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'étois séparé de la seule personne que j'eusse véritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle étoit ma femme, qu'elle n'avoit pû légitimement s'engager dans l'état où elle étoit, & que toutes les Loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon esprit à ces frivoles pensées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheureux que celui dont je me sentis possedé à ces fatales idées; car enfin, j'avois beau me figurer que cette fille étoit ma femme, je voyois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'état où elle étoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux, que je l'aimois sans espérance.

Combien de fois me repentis-je de la complaisance qui m'avoit fait consentir à son engagement! Comme je n'avois jamais rien senti d'approchant de l'amour qui me possedoit alors, je connus bien que cet amour ne s'étoit jamais éteint dans mon cœur, & que si j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit été que par amusement; mais l'heure étoit venue où je ne pouvois plus me tromper, & si j'avois eu mille vies,

Digitized by Google

je les aurois données pour me trouver au point où j'avois été autrefois avec elle, quand mon amour n'étoit combattu que par je ne sai quelle bien-séance.

Cet amour fut si violent, que j'en perdis le sommeil & le repos. Je passai toutes les nuits à écrire des Lettres, que je brûlois le matin, n'osant lui apprendre l'état où je me trouvois, ni lui rien envoyer de ce que j'avois écrit. Je me résolus pourtant de ne lui pas laisser ignorer ce que je souffrois, & j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dès que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi, que je ne pûs lui dire un seul mot. Elle me parloit sans me voir, & sans que je la visse, mais elle ne laissa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à genoux, je la conjurois de m'écouter sans me haïr. Alors je lui découvris la violence de mon amour, la priant par toutes les raisons que je pouvois lui alléguer, de ne pas me refuser au moins sa compassion dans le triste état où je me trouvois. Elle m'écouta, sans m'interrompre que par ses soupirs; & après que j'eus cessé de parler, j'entendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine pouvoit-elle prononcer une parole. Je lui demandai ce qui la tou-

Digitized by Google

choit, & enfin me répondant, malgré ſes larmes, elle me dit, qu'elle étoit honteuſe d'être encore ſenſible à la douceur qu'elle avoit reſſentie, en apprenant que je l'aimois; qu'il étoit vrai, que depuis le moment que nous avions commencé à nous aimer, juſqu'à celui où elle me parloit, elle n'avoit jamais ceſſé d'être la même pour moi; que ni l'abſence, ni les devoirs de ſa profeſſion, n'avoient pû la diſtraire de mon image; qu'elle avoit reſſenti des chagrins inconcevables toutes les fois qu'elle m'avoit vû engagé en d'autres amours, & qu'enfin, elle vouloit bien me dire, qu'elle m'aimoit encore plus que je ne l'aimois.

Je ne crois pas avoir de ma vie ſenti plus de joie, que m'en donna un aveu ſi tendre & ſi touchant; mais cette joie fut bien-tôt troublée par l'idée affreuſe de la ſituation où elle étoit, & par les obſtacles éternels qui s'oppoſoient à notre bonheur. Hé quoi! lui dis-je, puiſque nous n'avons point ceſſé de nous aimer, pourquoi nous ſommes-nous mis dans l'impoſſibilité de vivre enſemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre? N'y a-t-il plus d'eſpérance? Ah! ſi vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puiſſions rompre.

Elle m'interrompit pour blâmer ces vai-

nes idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire même enviſager que je fuſſe capable de nourrir une ſi frivole eſpérance. Elle me conjura de faire un ſacrifice au Seigneur d'une paſſion, qui ne pouvoit plus lui être agréable, m'aſſurant qu'elle n'avoit paſſé aucun jour ſans offrir à Dieu tout ce que ſon amour lui faiſoit ſouffrir, en expiation de ſes péchés & des miens, mais qu'elle croyoit que la fin de ſa vie approchoit, & qu'elle avoit un ſecret preſſentiment que Dieu vouloit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de ſa mort, & je la priai, ſi elle avoit du pouvoir auprès de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puiſque je n'avois pû vivre avec elle, je puſſe ne lui pas ſurvivre. Cette converſation dura long-temps, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dès qu'elle m'eut quitté, la fiévre la prit, quoiqu'elle n'eût auparavant aucun ſigne de maladie, & le preſſentiment qu'elle avoit eu de ſa mort, ne ſe trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pûs pour la voir encore une fois, & priai ſouvent une Religieuſe ſon amie, de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laiſſer m'oublier avec tout le reſte du monde, pour ne penſer qu'à Dieu ſeul; & après lui avoir recommandé de me

Digitized by Google

dire, qu'elle mouroit dans les sentimens où elle avoit vécu à mon égard, elle ne dit plus rien qui eût rapport à moi, excepté quand il s'agissoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites; car alors, elle ne pouvoit s'empêcher de demander à Dieu les mêmes faveurs pour moi; & je crois que je ne dois qu'à ses priéres, la grace d'avoir vécu assez long-temps, pour reconnoître, & pour déplorer les égaremens d'une vie aussi inutile que celle dont je décris les avantures.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuse. Elle mourut dans le temps que l'amour que j'avois pour elle, étoit monté à son dernier excès; & si elle avoit encore vécu, je crois qu'il n'y auroit point eu d'extrémités où je n'eusse été capable de me porter, pour unir ma destinée avec la sienne.

Quand elle fut morte, je ne me sentis occupé que du desir de suivre les conseils qu'elle m'avoit donnés. J'appris mon retour à mon frere, en lui apprenant la mort de cette sainte fille, & je lui témoignai la passion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois mené jusques-là. J'étois plein des meilleurs desirs du monde:

Digitized by Google

mais la suite de ma vie va faire voir des aventures non moins bizarres, que celles que j'ai décrites jusqu'ici. On aura, je crois, d'autant plus de plaisir à les apprendre, qu'avec l'histoire de mes folies, on trouvera celle des principaux événemens du temps où j'ai vécu, & auſquels j'ai eu assez de part, pour en pouvoir parler, sans faire tort à personne, car c'est la précaution que je prendrai toujours.

Fin du Tome premier.

63645307

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google